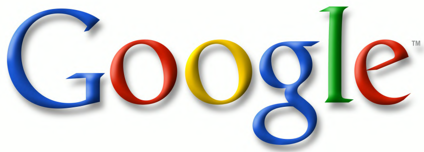






DES ANIMAUX,

PAR PLINE.



HISTOIRE
NATURELLE
DES ANIMAUX
PAR PLINE.

TRADUCTION NOUVELLE,

AVEC LE TEXTE EN REGARD,

PAR P.-C.-B. GUEROULT,

PROFESSEUR *de Langues anciennes* aux Écoles Centrales de Paris; ci-devant *Professeur d'Éloquence* en l'Université de Paris; Membre de la Société d'Émulation de Rouen.

In contemplatione Naturæ nihil potest videri supervacuum. PLIN. Lib. XI.

TOME SECOND.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DELANCE ET LESUEUR.

AN XI — 1802.

DES ANIMAUX,

PAR PLINE.

C. PLINII SECUNDI
NATURALIS
HISTORIÆ
LIBER NONUS.

AQUATILIUM ANIMALIUM GENERA ET NATURÆ.

I. 1. Animalium, quæ terrestria appellavimus, hominum quâdam consortione degentia, indicata natura est. Ex reliquis minimas esse volucres convenit. Quamobrem priùs æquorum, amnium, stagnorumque dicentur.

2. Sunt autem complura in iis, majora etiàm terrestribus. Causa evidens, humoris luxuria. Alia sors alitum, quibus vita pendentibus. In mari autem tàm latè supino, mollique ac fertili nutrimento accipiente causas genitales è sublimi, semperque pariente

HISTOIRE NATURELLE DE PLINE.

LIVRE NEUVIÈME.

DES ANIMAUX QUI VIVENT DANS L'EAU.

J'AI décrit les animaux que nous avons appelés terrestres, et qui vivent dans une sorte de société avec l'homme. Parmi les autres, les plus petits, sans contredit, sont les volatiles. Je vais donc passer d'abord aux animaux qui peuplent les mers, les rivières et les étangs.

Plusieurs d'entre eux sont plus grands même que les animaux terrestres. L'humide qui surabonde dans leur élément en est évidemment la cause. C'est tout le contraire pour les oiseaux, qui passent leur vie dans l'air. La mer recevant dans l'immensité de son étendue les germes que la nature, toujours active et féconde, répand du haut du ciel, leur fournit

naturâ, pleraque etiam monstrifica reperiuntur, perplexis et in semet alitèr atque alitèr nunc flatu, nunc fluctu convolutis seminibus atque principiis : vera ut fiat vulgi opinio quidquid nascatur in parte naturæ ullâ, et in mari esse, præterque multa quæ nusquàm alibì. Rerum quidem, non solùm animalium simulacra esse licet intelligere intuentibus uvam, gladium, serras : cucumim verò et colore et odore similem : quò minùs miremur equorum capita in tàm parvis eminere cochleis.

II. 3. Plurima autem et maxima in Indico mari animalia, è quibus balænæ quaternûm jugerum, pristes ducenûm cubitorum : quippè ubì locustæ quaterna cubita impleant : anguillæ quoque in Gange amne tricenos pedes. Sed in mari belluæ circà solstitia maximè visuntur. Tùnc illìc ruunt turbines, tùnc imbres, tùnc dejectæ montium jugis procellæ ab imo vertunt maria, pulsatasque ex pro-

une nourriture douce et propre à faciliter leurs développemens : et même c'est là que se forment la plupart des monstres, parce que ces germes se mêlent et se confondent ensemble, agités en tout sens et par les vents et par les flots ; en sorte que l'opinion du vulgaire s'accorde avec la vérité, quand il croit que tout ce qui naît dans chacun des autres élémens est aussi dans la mer, et qu'on y voit de plus une infinité de productions qui n'existent nulle part ailleurs. Du moins on peut se convaincre que non-seulement les êtres vivans, mais les choses même inanimées, ont leurs ressemblances dans cette partie de la nature, lorsqu'on y considère la *grappe*, *l'épée*, *la scie*, *le concombre* avec la couleur et l'odeur du *concombre terrestre*. Ne soyons donc plus étonnés de reconnoître la *tête du cheval* dans le foible limaçon.

La mer Indienne, plus abondante qu'aucune autre, produit aussi les plus grands animaux : des baleines de neuf cents pieds (1), des scies de deux cents coudées, des langoustes de quatre coudées : on trouve dans le Gange des anguilles de trente pieds. Mais c'est au temps des solstices qu'on voit surtout apparoître ces êtres monstrueux. Alors les vents, les orages, les tempêtes, se précipitant du sommet des montagnes, agitent ces mers dans toute leur profondeur, et roulent avec les vagues ces ani-

fundo belluas cum fluctibus volvunt: et aliàs tantâ thynnorum multitudine, ut Magni Alexandri classis haud alio modo, quàm hostium acie obviâ, contrarium agmen adversâ fronte direxerit: alitèr sparsis non erat evadere: non voce, non sonitu, non ictu, sed fragore terrentur, nec nisì ruinâ turbantur.

Cadara appellatur Rubri maris peninsula ingens. Hujus objectu vastus efficitur sinus, duodecim dierum et noctium remigio enavigatus Ptolemæo regi, quandò nullius auræ recipit afflatum. Hujus loci quiete præcipuâ ad immobilem magnitudinem belluæ adolescunt. Gedrosos, qui Arabin amnem accolunt, Alexandri Magni classium præfecti prodidere, in domibus fores maxillis belluarum facere, ossibus tecta contignare, ex quibus multa quadragenûm cubitorum longitudinis reperta. Exeunt et pecori similes belluæ ibì in terram, pastæque radices fruticum remeant: et quædam equorum, asinorum, taurorum capitibus, quæ depascuntur sata.

maux énormes qu'ils enlèvent du fond des abymes. Les thons d'ailleurs y sont en si prodigieuse quantité, que la flotte d'Alexandre se rangea contre eux en ordre de bataille ; comme si une armée ennemie fût venue à sa rencontre. Les vaisseaux séparés n'auroient pu s'ouvrir un passage. Les cris, le bruit, les coups ne les épouvantent pas. Ils ne sont effrayés que par un fracas éclatant. Pour les disperser, il faut qu'on les accable.

Dans la Mer Rouge est une grande péninsule, qu'on nomme Cadara. Elle forme, en se prolongeant dans les eaux, un golfe d'une vaste étendue. Le roi Ptolémée employa douze jours et douze nuits pour le traverser à la rame, parce qu'il est absolument à l'abri de tous les vents. Dans ce séjour calme et tranquille, les poissons grossissent au point de n'être plus qu'une masse immobile. Ceux qui commandoient les flottes d'Alexandre, rapportèrent que les Gédroses, situés sur les bords de l'Arabis, faisoient des portes pour leurs maisons avec des mâchoires de poissons ; et des solives avec les os, dont plusieurs avoient quarante coudées de long. En ce pays, des troupeaux marins viennent sur la terre, et retournent à la mer après s'être nourris de racines d'arbrisseaux. Quelques-uns ont la tête du cheval, de l'âne ou du taureau, et broutent les champs ensemencés.

III. 4. Maximum animal in Indico mari pristis, et balæna est: in Gallico oceano physeter, ingentis columnæ modo se attollens, altiorque navium velis diluviem quamdam eructans. In Gaditano oceano arbor in tantum vastis dispansa ramis, ut ex eâ causâ fretum numquàm intrasse credatur. Apparent et rotæ appellatæ à similitudine, quaternis distinctæ radiis, modiolos earum oculis duobus utrimque claudentibus.

IV. 5. Tiberio principi nuntiavit Olisiponensium legatio ob id missa, visum auditumque in quodam specu conchâ canentem Tritonem, quâ noscitur formâ: et nereidum falsa non est, squamis modò hispido corpore, etiàm quà humanam effigiem habent. Nàmque hæc in eodem spectata litore est, cujus morientis etiàm gannitum tristem accolæ audivère longè. Et divo Augusto legatus Galliæ complures in litore apparere exanimes nereidas scripsit. Auctores habeo in equestri ordine splendentes, visum ab his in Gaditano oceano marinum hominem, toto corpore ab-

Les plus grands animaux dans la mer de l'Inde sont *la scie* et la baleine. Dans l'océan des Gaules, c'est le souffleur qui, s'élevant comme une haute colonne, au-dessus même des voiles des vaisseaux, jette une énorme quantité d'eau. Dans l'océan de Cadix est l'arbre (2) qui prolonge ses branches à une telle distance que l'on croit que c'est par cette raison qu'il n'est jamais entré dans le détroit. On y voit aussi paroître ceux à qui leur forme a fait donner le nom de roues. Ils ont quatre rayons; les yeux sont placés aux deux extrémités du moyeu.

Une députation de Lisbonne fut envoyée à Tibère, *pour lui annoncer* qu'on avoit vu et entendu, *dans une grotte*, un *triton* qui jouoit des airs avec une conque (3). La forme des néreïdes n'est pas une vaine fiction. Seulement elles sont hérissées d'écailles, même dans la partie qui ressemble au corps humain. On en vit une qui vint mourir sur ce même rivage, et les habitans entendirent au loin ses glapissemens plaintifs (4). Le commandant de la Gaule écrivit à Auguste qu'on apercevoit sur le rivage un très-grand nombre de néreïdes mortes. Des chevaliers Romains de la plus haute considération m'ont assuré avoir vu, dans la mer de Cadix, un homme marin, parfaitement conformé. Ils m'ont dit qu'il montoit la nuit sur

solutâ similitudine : ascendere navigia nocturnis temporibus, statimque degravari, quas insederit, partes : et si diutiùs permaneat, etiàm mergi. Tiberio principe, contrà Lugdunensis provinciæ litus simùl trecentas ampliùs belluas reciprocans destituit oceanus, miræ varietatis et magnitudinis : nec pauciores in Santonum litore : intèrque reliquas elephantos, et árietes, candore tantùm cornibus adsimulatis, nereidas verò multas. Turranius prodidit expulsam belluam in Gaditana litora, cujus intèr duas pinnas ultimæ caudæ cubita sexdecim fuissent, dentes ejusdem CXX. maximi dodrantium mensurâ, minimi semipedum. Belluæ, cui dicebatur exposita fuisse Andromeda, ossa Romæ, apportata ex oppido Judææ Joppe, ostendit intèr reliqua miracula in ædilitate suâ M. Scaurus, longitudine pedum XL. altitudine costarum Indicos elephantos excedente, spinæ crassitudine sesquipedali.

V. 6. Balænæ et in nostra maria penetrant. In Gaditano oceano non antè brumam cons-

des barques, qu'il faisoit pencher la partie où il se posoit, qu'il la submergeoit même, s'il y restoit un peu long-temps. Sous Tibère, la mer, en se retirant, laissa sur le rivage de la province Lyonnoise plus de trois cents animaux, d'une variété et d'une grosseur prodigieuse. La même chose arriva sur les côtes des Santoniens. C'étoient entre autres des éléphans et des beliers marins : la place des cornes étoit seulement indiquée par une marque blanche. Il s'y trouvoit aussi plusieurs néreïdes. Turranius écrit que la mer jeta sur les rivages de Cadix un poisson, dont la queue avoit à son extrémité seize coudées de largeur ; les plus grosses dents, au nombre de cent vingt, avoient trois quarts de pied de longueur, et les plus petites un demi-pied. Entre les autres merveilles que Scaurus exposa dans son édilité, il fit voir le squelette du monstre auquel on disoit qu'Andromède avoit été exposée. On l'avoit apporté de Joppé, ville de Judée. Sa longueur étoit de quarante pieds. Les côtes étoient plus hautes qu'un éléphant Indien. L'épine avoit un pied et demi de grosseur.

Les baleines pénètrent jusque dans nos mers (5); on dit qu'elles ne paroissent pas avant l'hiver dans l'océan de Cadix, et que, pendant un

pici eas tradunt, condi autèm statis temporibus in quodam sinu placido et capaci, mirè gaudentes ibì parere : hoc scire orcas, infestam his belluam, et cujus imago nullâ repræsentatione exprimi possit aliâ, quàm carnis immensæ dentibus truculentæ. Irrumpunt ergò in secreta, ac vitulos earum, aut fetus, vel etiamnùm gravidas lancinant morsu, incursuque, ceu Liburnicarum rostris, fodiunt. Illæ ad flexum immobiles, ad repugnandum inertes, et pondere suo oneratæ, tùnc quidèm et utero graves, pariendive pœnis invalidæ, solum auxilium novere in altum profugere, et se toto defendere oceano. Contrà, orcæ occurrere laborant, seseque opponere et caveatas angustiis trucidare, in vada urgere, saxis illidere. Spectantur ea prœlia, ceu mari ipsi sibi irato; nullis in sinu ventis, fluctibus verò ad anhelitus ictusque, quantos nulli turbines volvant.

temps réglé, elles se cachent dans un golfe spacieux et tranquille, où elles se plaisent à faire leur petits. C'est ce que savent les ourques qui leur font la guerre avec acharnement (6); et qu'on ne peut mieux se représenter que comme une masse de chair armée de dents terribles. Ils vont donc les chercher dans leurs retraites, et mettent en pièces les baleineaux et même les mères, soit qu'elles aient mis bas ou qu'elles soient encore pleines, et fondant sur elles, ils les percent comme feroit l'éperon d'une galère. Les baleines, sans flexibilité pour se retourner, sans courage pour se défendre; accablées de leur propre poids, et alors encore surchargées par le fardeau qu'elles portent, ou affoiblies par les souffrances de l'enfantement, ne connoissent qu'une seule ressource, c'est de fuir en pleine mer, et de mettre l'océan tout entier entre elles et leur ennemi. Celui-ci fait ses efforts pour les arrêter, il s'oppose à leur passage, il les déchire après les avoir acculées dans des anses d'où elles ne peuvent s'échapper; il les pousse sur les bas fonds, il les froisse contre les rochers. Ce combat est vraiment un spectacle : il semble que la mer soit furieuse contre elle-même. Sans que nul vent se fasse sentir, les flots poussés par le souffle et par le choc des combattans, s'agitent et se soulèvent avec plus de force que dans la plus violente tempête,

Orca et in portu Ostiensi visa est, oppugnata à Claudio principe. Venerat tùnc exædificante eo portum, invitata naufragiis tergorum advectorum è Galliâ, satiansque se per complures dies, alveum in vado sulcaverat, adtumulata fluctibus in tantum, ut circumagi nullo modo posset, et dùm saginam persequitur, in litus fluctibus propulsa, emineret dorso multùm suprà aquas, carinæ vice inversæ. Prætendi jussit Cæsar plagas multiplices intèr ora portûs: profectusque ipse cum prætorianis cohortibus populo Romano spectaculum præbuit, lanceas congerente milite è navigiis assultantibus, quorum unum mergi vidimus, reflatu belluæ oppletum undâ.

VI. Ora balænæ habent in frontibus: ideòque summâ aquâ natantes, in sublime nimbos efflant.

7. Spirant autèm confessione omnium et paucissima alia in mari, quæ internorum viscerum pulmonem habent, quoniàm sinè eo

On a vu jusque dans le port d'Ostie un ourque auquel l'empereur Claude livra combat. Il y étoit entré dans le temps qu'on travailloit au port, attiré par le naufrage d'un vaisseau qui apportoit des cuirs de la Gaule. Il s'en repût pendant plusieurs jours et se creusa sous les eaux une espèce de canal, en sorte que les sables amoncelés autour de lui ne lui laissoient plus la faculté de se retourner. Un jour qu'il poursuivoit sa proie, les flots le poussèrent sur le rivage, de manière que son dos s'élevoit au-dessus de la mer comme une carène renversée. L'empereur fit tendre une multitude de filets à l'entrée du port, et lui-même à la tête des cohortes prétoriennes, il donna au peuple romain le spectacle de ce combat. L'assaut fut livré par des barques d'où les soldats faisoient pleuvoir une nuée de lances. J'ai vu moi-même une de ces barques submergée par l'eau dont le souffle de l'ourque l'avoit remplie.

Les baleines ont sur la tête des évents qui, lorsqu'elles nagent à la surface de la mer, leur servent à lancer en forme de jet l'eau qu'elles ont avalée (7).

Tous les auteurs conviennent que ces animaux ne sont pas les seuls qui respirent dans la mer; ils reconnoissent cette faculté dans quelques autres en petit nombre, qui ont un

nullum animal putatur spirare : nec piscium branchias habentes, anhelitum reddere, ac per vices recipere existimant, quorum hæc opinio est : nec multa alia genera etiàm branchiis carentia : in quâ sententiâ fuisse Aristotelem video, et multis persuasisse doctrinæ indaginibus. Nec me protinùs huic opinioni eorum accedere haud dissimulo : quoniàm et pulmonum vice aliis possunt alia spirabilia inesse viscera, ità volente naturâ : sicùt et pro sanguine est multis alius humor. In aquas quidèm penetrare vitalem hunc halitum quis miretur, qui etiàm reddi ab his eum cernat : et in terras quoque, tantò spissiorem naturæ partem, penetrare, argumento animalium quæ semper defossa vivunt, ceù talpæ?

Accedunt apùd me certè efficacia, ut credam etiàm omnia in aquis spirare naturæ suæ sorte : primùm sæpè adnotata piscium æstivo calore quædam anhelatio, et alia tranquillo velùt oscitatio : ipsorum quoque, qui sunt in adversâ opinione, de somno piscium confessio : quis enim sinè respiratione somno locus?

poumon, car ils pensent que sans ce viscère nul animal ne peut respirer. Mais ils refusent le mouvement alternatif de la respiration aux poissons qui ont des branchies (8), et même à beaucoup d'espèces qui n'en ont pas. Je vois que ce sentiment a été celui d'Aristote, et que ce philosophe a cité à son appui une foule d'observations savantes. J'avoue franchement que je ne suis pas de son avis, parce que la nature a pu donner à certains animaux d'autres organes qui fassent l'office du poumon; comme elle a donné à plusieurs un autre fluide au lieu de sang. Doit-on s'étonner que l'air respirable pénètre dans l'eau, quand on voit qu'il en sort? Et les animaux qui vivent ensevelis sous la terre, comme la taupe, ne prouvent-ils pas que l'air pénètre dans cet élément beaucoup plus compacte que l'eau?

D'autres raisons me déterminent à croire que tous les poissons respirent naturellement dans l'eau. D'abord on remarque en eux une certaine anhélation pendant les chaleurs de l'été, et une espèce de bâillement quand l'eau est tranquille. Ceux mêmes qui sont d'un sentiment contraire conviennent que les poissons dorment. Or point de sommeil sans respiration. Je pourrois alléguer encore l'élévation de ces

Præterea bullantium aquarum sufflatio, Lunæque effectu concharum quoque corpora augescentia. Super omnia est, quod esse auditum, et odoratum piscibus non erit dubium: ex aëris utrumque materiâ. Odorem quidem non aliud, quam infectum aëra, intelligi possit. Quamobrem de his opinetur, ut cuique libitum erit. Branchiæ non sunt balænis, nec delphinis. Hæc duo genera fistulis spirant, quæ ad pulmonem pertinent, balænis à fronte, delphinis à dorso. Et vituli marini, quos vocant phocas, spirant ac dormiunt in terrâ. Itèm testudines, de quibus mox plura.

VII. 8. Velocissimum omnium animalium, non solùm marinorum, est delphinus, ocior volucre, acrior telo, ac nisi multùm infrà rostrum os illi foret, medio penè in ventre, nullus piscium celeritatem ejus evaderet. Sed affert moram providentia naturæ, quià nisi resupini atque conversi non corripiunt: quæ causa præcipuè velocitatem eorum ostendit. Nam cùm fame conciti, fugientem in vada

petites bulles qui se forment sur l'eau, et l'accroissement des coquillages produit par l'influence de la lune. Mais ce qui est le plus décisif, c'est qu'on ne peut nier que les poissons n'aient le sens de l'ouïe et de l'odorat, qui ne peuvent être affectés l'un et l'autre que par les impressions de l'air. L'odeur en effet n'est que l'air chargé d'une matière étrangère. Au surplus, chacun peut adopter l'opinion qui lui plaira. La baleine et le dauphin n'ont point de branchies. Tous les deux respirent par un canal qui aboutit au poumon : dans les baleines il est placé au front, et dans les dauphins sur le dos. Les veaux marins, qu'on nomme phoques, respirent et dorment sur la terre. Il en est de même des tortues, dont je parlerai bientôt plus au long.

Le dauphin surpasse en vîtesse tous les poissons (9) et même tous les animaux. L'oiseau est moins prompt, la flèche moins rapide, et s'il n'avoit la bouche placée beaucoup au-dessous du museau, presque au milieu du ventre, nul poisson n'échapperoit à sa poursuite. Mais la nature prévoyante a mis un frein à son impétuosité, puisqu'il ne peut saisir sa proie que renversé et tourné sur le dos. Et c'est même ce qui montre surtout son incroyable agilité. Car lorsque pressé par la faim, et poursuivant le

ima persecuti piscem, diutiùs spiritum continuere, ut arcu emissi, ad respirandum emicant : tantâque vi exsiliunt, ut plerumque vela navium transvolent. Vagantur ferè conjugia ; pariunt catulos decimo mense, æstivo tempore, interim et binos : nutriunt uberibus, sicùt balæna : atque etiàm gestant fetus infantiâ infirmos. Quìn et adultos diù comitantur, magnâ erga partum caritate. Adolescunt celeritèr, decem annis putantur ad summam magnitudinem pervenire : vivunt et tricenis : quod cognitum præcisâ caudâ in experimentum. Abduntur tricenis diebus circà Canis ortum, occultanturque incognito modo : quod eò magis mirum est, si spirare in aquâ non queunt.

Solent in terram erumpere incertâ de causâ : nec statim tellure tactâ moriuntur, multòque ociùs fistulâ clausâ. Lingua est his contrà naturam aquatilium mobilis, brevis atque lata, haud differens suillæ. Pro voce gemitus humano similis, dorsum repandum, rostrum

poisson qui fuit au fond des abymes, il a long-temps retenu son haleine, il s'élance comme un trait, afin de respirer hors de l'eau, et bondit d'une telle force que souvent il passe au-dessus des voiles des vaisseaux. Les dauphins ordinairement vont par couples. Les femelles mettent bas au dixième mois, pendant l'été : quelquefois elles donnent deux petits. Elles les allaitent comme la baleine, et même elles les portent sur leur dos tant qu'ils ne sont pas en état de nager ; bien plus, elles les accompagnent long-temps après qu'ils sont devenus adultes. Ces animaux ont une grande affection pour leurs petits. Ils croissent promptement. On dit qu'ils ont acquis toute leur grandeur à la dixième année. Ils vivent trente ans, comme on s'en est assuré en coupant la queue à de jeunes dauphins. Ils disparoissent pendant trente jours vers le lever de la canicule : on ignore de quelle manière ils se cachent. Mais la chose devient plus difficile à concevoir, s'il est vrai qu'ils ne puissent respirer dans l'eau.

Ils se jettent assez souvent sur le rivage, sans qu'on en connoisse la cause (10). Ils ne meurent pas aussitôt qu'ils ont touché la terre ; mais ils expirent bien plus vîte, si le conduit de la respiration est fermé. Leur langue, contre l'ordinaire des animaux aquatiques, est mobile, courte, large, semblable à celle du porc. Leur

simum. Quâ de causâ nomen Simonis omnes miro modo agnoscunt, maluntque ità appellari.

VIII. Delphinus non homini tantùm amicum animal, verùm et musicæ arti, mulcetur symphoniæ cantu, et præcipuè hydrauli sono. Hominem non expavescit, ut alienum : obviàm navigiis venit, alludit exsultans, certat etiàm, et quamvìs plena præterit vela.

Divo Augusto principe, Lucrinum lacum invectus, pauperis cujusdam puerum, ex Baiano Puteolos in ludum literarium itantem, cùm meridiano immorans appellatum eum Simonis nomine sæpiùs fragmentis panis, quem ob id ferebat, adlexisset, miro amore dilexit. Pigeret referre, nì res Mæcenatis, et Fabiani, et Flavii Alfii, multorumquè esset literis mandata. Quocumque diei tempore inclamatus à puero, quamvìs occultus atque abditus, ex imo advolabat : pastusque è manu præbebat ascensuro dorsum, pinnæ aculeos velùt vaginâ condens : receptumque Puteolos per magnum æquor in ludum ferebat, simili modo

voix peut se comparer au gémissement humain. Leur dos est voûté, et leur museau relevé. Ils répondent volontiers au nom de *Simo* (11).

Le dauphin n'est pas seulement ami de l'homme (12), il aime aussi la musique. La symphonie lui plaît beaucoup, surtout celle des instrumens hydrauliques. L'homme ne lui est pas étranger : il n'en a point peur. Il vient au devant des vaisseaux, se joue en sautant à l'entour, lutte avec eux de vîtesse, et les devance, quoiqu'ils voguent à pleines voiles.

Sous l'empire d'Auguste, un dauphin qui étoit entré dans le lac Lucrin, conçut la plus vive affection pour l'enfant d'un homme du peuple. Cet enfant faisoit souvent le voyage de Baies à Pouzoles, pour se rendre aux écoles. En se reposant à l'heure de midi, il avoit accoutumé le dauphin à venir à sa voix, en lui jetant quelques morceaux de pain qu'il apportoit pour lui donner. Je n'oserois rapporter ce fait s'il n'étoit consigné dans les écrits de Mécène, de Fabianus, de Flavius Alphius et de beaucoup d'autres. A quelque heure du jour que l'enfant l'appelât, fût-il caché au fond des eaux, il accouroit et, après avoir reçu de sa main la portion qui lui étoit destinée, il présentoit son dos, en cachant ses pointes comme dans un fourreau : puis il le portoit à Pouzoles à travers la mer, et le ramenoit de la

revehens pluribus annis : donèc morbo extincto puero, subindè ad consuetum locum ventitans, tristis et mærenti similis, ipse quoque (quod nemo dubitaret) desiderio exspiravit.

Alius intrà hos annos in Africo litore Hipponis Diarrhyti, simili modo ex hominum manu vescens, præbensque se tractandum, et adludens natantibus, impositosque portans, unguento perunctus à Flaviano proconsule Africæ, et sopitus (ut apparuit) odoris novitate, fluctuatusque similis exanimi, caruit hominum conversatione, ut injuriâ fugatus, per aliquot menses : mox reversus in eodem miraculo fuit. Injuriæ potestatum in hospitales, ad visendum venientium, Hipponenses in necem ejus compulerunt.

Antè hæc similia de puero in Iasso urbe memorantur, cujus amore spectatus longo tempore, dùm abeuntem in litus avidè sequitur, in arenam invectus exspiravit. Puerum Alexander Magnus Babylone Neptuni sacerdotio præfecit, amorem illum numinis pro-

même manière. L'enfant mourut de maladie ; le dauphin continua de venir au rendez-vous : mais il avoit l'air triste et chagrin. Il mourût bientôt lui-même, et personne ne douta que ce ne fût du regret de ne plus voir son jeune ami.

Dans ces dernières années, près du rivage d'Hippone en Afrique, un autre dauphin recevoit de même sa nourriture de la main des hommes. Il se laissoit manier, jouoit avec les nageurs, les portoit sur son dos. Flavianus, proconsul d'Afrique, le frotta d'essences. Assoupi probablement par cette odeur nouvelle pour lui, on le vit quelque temps flotter sur l'eau, sans donner aucun signe de vie. Il s'abstint plusieurs mois de la société des hommes, comme s'il en eût été repoussé par un outrage. Il revint dans la suite, et présenta le spectacle des mêmes merveilles. Les vexations des hommes puissans, que la curiosité attiroit de toutes parts, déterminèrent les habitans à le tuer.

On cite des faits semblables arrivés dans Iassus avant cette époque. Un dauphin s'étoit arrêté long-temps à considérer un enfant pour lequel il avoit conçu de l'amour. Le voyant s'éloigner du rivage, il le suivit avec trop d'ardeur et, s'étant lancé sur le sable, il y expira. Alexandre fit cet enfant grand prêtre de Nep-

pitii fuisse interpretatus. In eâdem urbe Iasso Hegesidemus scribit et alium puerum, Hermiam nomine, similiter maria perequitantem, cùm repentinæ procellæ fluctibus exanimatus esset, relatum: delphinumque causam leti fatentem non reversum in maria, atque in sicco exspirasse. Hoc idem et Naupacti accidisse Theophrastus tradit. Nec modus exemplorum. Eadem Amphilochi et Tarentini de pueris delphinisque narrant. Quæ faciunt ut credatur Arionem quoque citharœdicæ artis, interficere nautis in mari parantibus, ad intercipiendos ejus quæstus, eblanditum ut priùs caneret citharâ, congregatis cantu delphinis, cùm se jecisset in mare, exceptum ab uno Tænarium in litus pervectum.

IX. Est provinciæ Narbonensis et in Nemausiensi agro stagnum Latera appellatum, ubi cum homine delphini societate piscantur. Innumera vis mugilum stato tempore angustis faucibus stagni in mare erumpit, observatâ æstûs reciprocatione. Quâ de causâ prætendi non queunt retia, æquè molem ponderis nullo

tune à Babylone. L'affection de l'animal lui sembla le gage de la bienveillance du dieu. Hégésidème écrit que, dans la même ville d'Iassus, un enfant nommé Hermias, traversant la mer sur un dauphin, périt par une tempête imprévue : il fut rapporté par le dauphin qui, s'avouant coupable de sa mort, ne retourna point à la mer, et mourut sur le rivage. Théophraste dit que la même chose est arrivée à Naupacte. Je ne finirois pas de citer des exemples. Les habitans d'Amphiloque et de Tarente racontent des faits pareils ; ce qui rend vraisemblable ce qu'on rapporte du musicien Arion. Il étoit en pleine mer. Les matelots s'apprêtoient à le massacrer, pour s'emparer des richesses qu'il avoit acquises par son talent. A force de sollicitations, il obtint de chanter encore une fois en s'accompagnant de sa lyre : les dauphins étant accourus à ses doux accens, il se jeta dans les flots : un d'eux le reçut, et le porta jusqu'au rivage de Ténare.

Dans la province Narbonnoise, près de Nîmes, est un étang nommé Latéra, où les dauphins s'associent avec l'homme pour la pêche (13). A une certaine époque de l'année, une prodigieuse quantité de muges s'élance vers la mer par l'étroite embouchure de l'étang. Ils choisissent le moment du reflux ; ce qui empêche qu'on ne puisse tendre les filets,

modo toleratura, etiamsi non solertia insidietur tempori. Simili ratione in altum protinùs tendunt, quod vicino gurgite efficitur, locumque solum pandendis retibus habilem effugere festinant. Quod ubi animadvertêre piscantes, (concurrit autem multitudo temporis gnara, et magis etiam voluptatis hujus avida,) totusque populus è litore quanto potest clamore conçiet Simonem ad spectaculi eventum. Celeriter delphini exaudiunt desideria, Aquilonum flatu vocem prosequente, Austro verò tardiùs ex adverso referente. Sed tùm quoque improvisò in auxilium advolant. Properare apparet acies, quæ protinùs disponitur in loco, ubi conjectus est pugnæ: opponunt sese ab alto; trepidosque in vada urgent. Tùm piscatores circumdant retia, furcisque sublevant: mugilum nihilominùs velocitas transilit. At illos excipiunt delphini, et occidisse ad præsens contenti, cibos in victoriam differunt. Opere prœlium fervet, includique retibus se fortissimè urgentes gaudent: ac ne idipsum fugam hostium stimulet, inter navi-

qui d'ailleurs ne seroient pas capables de soutenir une masse aussi énorme. Par l'effet du même instinct, ils se dirigent de suite vers la haute mer, et se hâtent de fuir le seul lieu propre à tendre les filets. Les habitans qui connoissent l'époque de cette migration, attirés d'ailleurs par le plaisir de cette pêche, s'assemblent sur le rivage. Spectateurs et pêcheurs, tous font retentir au loin les cris, *Simo, Simo!* Les dauphins entendent bientôt qu'on a besoin d'eux. Le vent du nord leur porte la voix. Le vent du midi est contraire. Mais en quelque temps que ce soit, ces fidèles auxiliaires ne tardent pas à paroître. On croiroit voir accourir une armée qui, à l'instant même, prend ses positions dans le lieu où l'action va s'engager. Ils ferment la mer aux muges qui, dans leur épouvante, se rejettent vers les bas fonds. Alors les pêcheurs étendent leurs filets tout à l'entour, et les soulèvent avec des fourches. Les muges néanmoins les franchissent d'un saut agile. Les dauphins fondent sur eux et contents, pour l'instant, de les avoir tués, ils attendent pour les manger que la victoire soit achevée. L'action se soutient, et pressant l'ennemi avec ardeur, ils se laissent volontiers enfermer avec lui; et afin que leur présence ne le fasse pas fuir, ils se glissent insensiblement entre les barques, les filets et les nageurs, de manière

gia et retia natantesve homines ità sensim elabuntur, ut exitum non aperiant. Saltu, quod est aliàs blandissimum his, nullus conatur evadere, ni summittantur sibi retia. Egressus protinùs antè vallum prœliatur. Ità peractâ capturâ, quos interemere, diripiunt. Sed enixioris operæ, quàm in unius diei præmium, conscii sibi, opperiuntur in posterum: nec piscibus tantùm, sed intritâ panis è vino satiantur.

X. Quæ de eodem genere piscandi in Iassio sinu Mucianus tradit hoc differunt, quòd ultrò neque inclamati præstò sint, partesque è manibus accipiant, et suum quæque cymba è delphinis socium habeat, quamvis noctu, et ad faces. Ipsis quoque inter se publica est societas. Capto à rege Cariæ, alligatoque in portu, ingens reliquorum convenit multitudo, mæstitiâ quâdam quæ posset intelligi miserationem petens, donèc dimitti rex eum jussit. Quin et parvos semper aliquis grandior comitatur, ut custos. Conspectique sunt jàm defunctum portantes, ne laceraretur à belluis.

qu'ils ne lui laissent aucun passage. Quoique naturellement ils se plaisent à sauter, nul n'essaye de s'évader, à moins qu'on n'abaisse le filet. Sortis de l'enceinte, ils recommencent le combat. Quand tout est pris, ils dévorent ceux qu'ils ont tués. Mais sachant qu'ils ont trop bien travaillé pour ne reçevoir que le salaire d'un jour, ils se présentent encore le lendemain, et se rassasient non-seulement de poisson, mais encore de pain trempé dans du vin.

Le réçit que fait Mucien d'une semblable pêche dans le golfe d'Iassus, diffère en ce que, selon lui, les dauphins viennent d'eux-mêmes, et sans qu'on les ait appelés : *ils reçoivent leur part de la main des hommes; et chaque barque a le sien qui l'accompagne*, quoique la pêche se fasse de nuit et aux flambeaux. Ils forment aussi entre eux une société politique. Un dauphin ayant été pris par le roi de Carie et enchaîné dans le port, les autres vinrent en grand nombre, et cherchèrent, par des signes non équivoques de tristesse, à exciter la commisération, jusqu'à ce que le roi lui eût rendu la liberté. Les petits sont même accompagnés d'un plus grand qui est comme leur gardien. On en a vu qui portoient le corps d'un autre dauphin, pour qu'il ne fût pas dévoré par les monstres marins.

XI. 9. Delphinorum similitudinem habent, qui vocantur tursiones. Distant et tristitiâ quidem aspectûs : abest enim illa lascivia, maximè tamen rostris canicularum maleficentiæ adsimulati.

XII. 10. Testudines tantæ magnitudinis Indicum mare emittit, ut singularum superficie habitabiles casas integant, atque insulas Rubri præcipuè maris his navigent cymbis. Capiuntur multis quidèm modis, sed maximè evectæ in summa pelagi antemeridiano tempore blandito, eminente toto dorso per tranquilla fluitantes : quæ voluptas liberè spirandi in tantum fallit oblitas sui ut, Solis vapore siccato cortice, non queant mergi, invitæque fluitent, opportunæ venantium prædæ. Ferunt et pastum egressas noctu, avidèque saturatas lassari : atque ut remeaverint matutinò, summâ in aquâ obdormiscere : id prodi stertentium sonitu. Tùm adnatare, leviterque, singulis ternos : à duobus in dorsum verti, à tertio laqueum injici supinæ, atque ità è terrâ à pluribus trahi. In Phœnicio mari

Les marsouins ont quelque ressemblance avec les dauphins (14). Ils en diffèrent par leur air morne et triste ; car ils n'ont pas la gaieté pétulante du dauphin, et leur gueule est aussi malfaisante que celle du milandre.

. . . .

La Mer Indienne produit des tortues d'une telle grandeur (15) que les habitans couvrent leurs cabanes avec une seule carapace ; ils s'en servent comme de nacelles pour passer aux îles de la Mer Rouge. On pêche les tortues de plusieurs manières, mais surtout en les surprenant lorsque, au milieu du jour, attirées par la chaleur, elles flottent à la surface de la mer. Leur dos tout entier s'élève alors au-dessus des eaux tranquilles. Ce plaisir de respirer en liberté fait qu'elles s'oublient elles-mêmes. Bientôt leur écaille séchée par l'ardeur du soleil ne permet plus qu'elles s'enfoncent : elles flottent malgré elles, et deviennent la proie de qui veut les saisir. On dit encore que, la nuit, elles sortent de la mer pour pâturer, et qu'après s'être rassasiées avec avidité, elles y retournent le matin, très-fatiguées du voyage. Elles s'endorment sur l'eau. Le bruit qu'elles font en ronflant les trahit. Alors trois hommes nagent doucement vers chacune d'elles : deux la renversent sur le dos : le troisième lui passe une corde, et d'autres hommes sur le rivage la tirent à terre. Dans

haud ullâ difficultate capiuntur, ultròque veniunt stato tempore anni in amnem Eleutherum effusâ multitudine. Dentes non sunt testudini, sed rostri margines acuti, supernâ parte inferiorem claudente pyxidum modo. In mari conchyliis vivunt, tantâ oris duritiâ, ut lapides comminuant: in terram egressæ, herbis. Pariunt ova, avium ovis similia, ad centena numero: eaque defossa extrà aquas; et cooperta terrâ, ac pavita pectore et complanata, incubant noctibus. Educunt fetus annuo spatio. Quidam oculis, spectandoque ova foveri ab iis putant: feminas coitum fugere, donec mas festucam aliquam imponat aversæ.

Troglodytæ cornigeras habent, ut in lyrâ, adnexis cornibus latis, sed mobilibus, quorum in natando remigio se adjuvant: Chelyon id vocatur, eximiæ testudinis; sed raræ: namque scopuli præacuti Chelonophagos terrent. Troglodytæ autem, ad quos adnatant, ut sacras, adorant. Sunt et terrestres, quæ ob

la Mer Phénicienne on les prend sans difficulté : chaque année, à une certaine époque, elles se rendent en nombre prodigieux dans le fleuve Éleuthère. La tortue n'a point de dents ; mais les bords de la bouche sont garnis de pointes. La mâchoire supérieure ferme la mâchoire inférieure, comme le couvercle d'une boîte. Dans la mer, elles vivent de coquillages : telle est la dureté de leurs mâchoires qu'elles brisent les pierres. Lorsqu'elles vont à terre, elles se nourrissent d'herbes. Elles pondent des œufs semblables à ceux des oiseaux : elles en font jusqu'à cent. Elles les déposent hors de l'eau dans un creux qu'elles recouvrent de terre, elles battent et aplanissent cette terre avec leur poitrine, et couvent pendant la nuit (16). Les œufs n'éclosent qu'au bout d'un an. Quelques auteurs pensent qu'elles les échauffent de leurs regards, et que la femelle se refuse à l'accouplement jusqu'à ce que le mâle lui mette une paille sur le dos.

On voit chez les Troglodytes, des tortues qui ont des cornes semblables à celles d'une lyre : ces cornes sont larges, mais mobiles. Elles s'en aident comme de rames pour nager. Cette espèce se nomme *chélyon*. L'écaille en est très-belle, mais elle est rare. Les rochers aigus où il faut la chercher effrayent les Chélonophages. Les Troglodytes, chez qui elles abordent, les révèrent comme sacrées. Il y a aussi des tor-

id in operibus Chersinæ vocantur, in Africæ desertis, quâ parte maximè sitientibus arenis squalent, roscido, ut creditur, humore viventes. Neque aliud ibì animal provenit.

XIII. 11. Testudinum putamina secare in laminas, lectosque et repositoria his vestire, Carvilius Pollio instituit, prodigi et sagacis ad luxuriæ instrumenta ingenii.

XIV. 12. Aquatilium tegumenta plura sunt. Alia corio et pilis integuntur, ut vituli, et hippopotami. Alia corio tantùm, ut delphini: cortice, ut testudines: silicum duritiâ, ut ostreæ et conchæ: crustis, ut locustæ: crustis et spinis, ut echini: squamis, ut pisces: asperâ cute, ut squatina, quâ lignum et ebora poliuntur: molli, ut murænæ: alia nullâ, ut polypi.

XV. 13. Quæ pilo vestiuntur animal pariunt, ut pristis, balæna, vitulus. Hic parit in terrâ: pecudum more secundas partûs reddit. Initu canum modo cohæret: parit non-

tues de terre, dont l'écaille s'emploie pour plusieurs ouvrages : on les nomme chersines. Elles se trouvent dans la partie la plus desséchée des déserts de l'Afrique. On croit qu'elles y vivent de la rosée du ciel. C'est la seule espèce d'animaux qu'on y rencontre.

Carvilius Pollion, homme prodigue par caractère et d'une rare sagacité pour tous les raffinemens du luxe, imagina, le premier, de couper en lames les écailles de tortues, et d'en revêtir les plateaux et les lits de table.

Tous les animaux aquatiques n'ont pas les mêmes tégumens. Les uns sont couverts de cuir et de poil, comme le veau marin et l'hippopotame : les autres ont seulement un cuir, comme le dauphin : une *écaille*, comme la tortue : une coquille aussi dure que le caillou, comme l'huître et la conque : une croûte, comme la langouste : une croûte et des piquans, comme l'oursin : un tissu de lames écailleuses, comme les poissons : une peau rude et inégale, comme l'ange, dont la dépouille est employée à polir le bois et l'ivoire : une peau molle, comme la murène : d'autres n'ont pas même de peau : tels sont les polypes.

Ceux qui sont vêtus de poil sont vivipares, comme la scie, la baleine et le veau marin. La femelle du veau marin fait ses petits à terre. L'enfantement est suivi d'un arrière-faix, comme

numquàm geminis plures : educat mammis fetum. Non antè duodecimum diem deducit in mare, ex eo subindè assuefaciens. Interficiuntur difficulter nisi capite eliso. Ipsis in sono mugitus : undè nomen vituli. Accipiunt tamen disciplinam, voceque pariter et visu populum salutant : incondito fremitu, nomine vocati, respondent. Nullum animal graviore somno premitur. Pinnis, quibus in mari utuntur, humi quoque vice pedum serpunt.

Pelles eorum etiàm, detractas corpori, sensum æquorum retinere tradunt, semperque æstu maris recedente inhorrescere : præterea dextræ pinnæ vim soporiferam inesse, somnosque allicere subditam capiti.

14. Pilo carentium duo omnino animal pariunt, delphinus ac vipera.

XVI. Piscium sunt species septuaginta quatuor, præter crustis intecta, quæ sunt triginta.

chez les quadrupèdes. Dans l'accouplement, elle reste attachée au mâle à la manière des chiens. Elle a quelquefois plus de deux petits. Elle les allaite jusqu'au douzième jour dans l'endroit où ils sont nés. Ce n'est qu'à cette époque qu'elle les mène à la mer, les accoutumant peu à peu à vivre dans l'eau. Ces animaux sont très-vivaces. Il est difficile de les tuer à moins qu'on ne leur brise la tête. Leur cri est une espèce de mugissement, qui leur a fait donner le nom de veau. Ils sont susceptibles d'éducation. On les instruit à saluer de la voix et de la tête. Lorsqu'ils s'entendent appeler, ils répondent par un murmure confus. Nul animal ne dort d'un plus profond sommeil. Leurs nageoires leur tiennent lieu de pieds pour se traîner sur la terre.

On prétend que les peaux, même après avoir été enlevées et détachées de l'animal, conservent une sorte de sympathie avec les mouvemens de la mer, et que le poil se redresse toutes les fois que la marée baisse (17). On dit encore que leur nageoire droite a une vertu soporifique, et que, placée sous la tête, elle provoque au sommeil.

Parmi les aquatiques dénués de poil, deux seulement sont vivipares : le dauphin et la vipère (18).

On compte soixante et quatorze espèces de poissons (19), outre les crustacées qui en for-

De singulis aliàs dicemus. Nùnc enim naturæ tractantur insignium.

XVII. 15. Præcipuâ magnitudine thynni: invenimus talenta quindecim pependisse. Ejusdem caudæ latitudinem duo cubita et palmum. Sunt et in quibusdam amnibus haud minores: silurus in Nilo, esox in Rheno, attilus in Pado, inertiâ pinguescens, ad mille aliquandò libras, catenato captus hamo, nec nisì boum jugis extractus. Atquì hunc minimus piscis appellatus clupea, venam quamdam ejus in faucibus mirâ cupidine appetens, morsu exanimat. Silurus grassatur, ubicumque est, omne animal appetens, equos natantes sæpè demergens. Præcipuè in Mœno Germaniæ amne protelis boum et in Danubio marris extrahitur porculo marino simillimus: et in Borysthene memoratur præcipua magnitudo, nullis ossibus spinisve intersitis, carne prædulci. In Gange Indiæ platanistas vocant, rostro delphini et caudâ, magnitudine autèm XV. cubitorum. In eodem esse Statius Sebosus haud modico

ment trente. Je parlerai dans la suite de chacune en particulier : je m'occupe ici des plus remarquables.

Les plus grands sont les thons. On a vu un thon qui pesoit quinze talens (20). Sa queue avoit de largeur deux coudées et un palme. Il y a dans quelques fleuves des poissons non moins grands, tels que le silure dans le Nil, l'ésox dans le Rhin, l'esturgeon dans le Pô : celui-ci s'engraisse par l'inaction. Il pèse quelquefois jusqu'à mille livres. On le prend avec un hameçon attaché à une chaîne. Il faut un attelage de bœufs pour le tirer à terre. Cependant un très-petit poisson qu'on nomme clupée, le fait périr, en lui coupant dans la gorge une veine dont il est très-avide. Le silure exerce ses ravages par tout où il se trouve ; il attaque tous les animaux, et souvent entraîne au fond de l'eau les chevaux qui nagent. C'est surtout dans le Mein, rivière de la Germanie, et dans le Danube, qu'on emploie la force des bœufs et des crampons de fer pour tirer à terre le huso. Il devient énorme dans le Boristhène (21). Ce poisson n'a point d'os ni d'arêtes ; sa chair est très-délicate. Les Indiens nomment plataniste un poisson du Gange, qui a le museau et la queue du dauphin. Sa grandeur est de quinze coudées. Statius Sébosus rapporte qu'on trouve dans le même

miraculo affert, vermes branchiis binis, sexaginta cubitorum, cæruleos, qui nomen à facie traxerunt. His tantas esse vires, ut elephantos ad potum venientes, mordicùs comprehensâ manu eorum, abstrahant.

XVIII. Thynni mares sub ventre non habent pinnam. Intrant è magno mari Pontum verno tempore gregatìm, nec alibì fetificant. Cordyla appellantur partus, qui fetas redeuntes in mare autumno comitantur : Limosæ verè, aut è luto pelamides incipiunt vocari : et cùm annuum excessere tempus, thynni. Hi membratim cæsi, cervice et abdomine commendantur, atque clidio, recenti dumtaxat, et tùm quoque gravi ructu : ceterâ parte plenis pulpamentis sale adservantur. Melandrya vocantur, cæsis quercûs assulis simillima. Vilissima ex his, quæ caudæ proxima, quià pingui carent : probatissima, quæ faucibus : at in alio pisce circà caudam exercitatissima. Pelamides in apolectos particulatimque consectæ, in genera cybiorum dispartiuntur.

fleuve des vers prodigieux : ils ont deux branchies, et six coudées de longueur. Ils sont bleus. Leur forme leur a fait donner le nom de vers. Telle est leur force que lorsqu'un éléphant vient boire, ils lui saisissent la trompe, et l'entraînent dans l'eau.

Les thons mâles n'ont point de nageoires sous le ventre. Au printemps, ils passent en troupes de la grande mer dans le Pont Euxin. Ils ne frayent pas ailleurs. Les petits qui accompagnent les mères à leur retour, sont appelés *cordyles*. Au printemps suivant, on les nomme *pélamides*, parce qu'ils se cachent dans la vase; et lorsqu'ils ont plus d'un an, on les nomme thons. On les coupe par tranches, et ce qu'on estime le plus, c'est le cou, le ventre et la gorge, mais il faut les manger tout frais : encore alors causent-ils des nausées. Le reste se conserve mariné. On appelle *mélandryes* les tranches qui ont la forme de copeaux de chêne. Les morceaux les plus voisins de la queue sont les moins estimés, parce qu'ils sont secs et maigres. Ceux qui sont près de la gorge sont les plus délicats. Dans les autres poissons, ce sont les parties les plus voisines de la queue qu'on recherche le plus. On coupe les pélamides en morceaux carrés pour les garder marinés.

XIX. Piscium genus omne præcipuâ celeritate adolescit, maximè in Ponto. Causa, multitudo amnium dulces inferentium aquas. Amiam vocant, cujus incrementum singulis diebus intelligitur. Cum thynnis hæc et pelamides in Pontum ad dulciora pabula intrant gregatim cum suis quæque ducibus, et primi omnium scombri, quibus est in aquâ sulphureus color, extrà qui ceteris. Hispaniæ cetarias hi replent, thynnis non commeantibus.

XX. Sed in Pontum nulla intrat bestia piscibus malefica, præter vitulos et parvos delphinos. Thynni dextrâ ripâ intrant, exeunt lævâ. Id accidere existimatur, quià dextro oculo plus cernant, utroque naturâ hebete. Est in euripo Thracii Bosphori, quo Propontis Euxino jungitur, in ipsis Europam Asiamque separantis freti angustiis, saxum miri candoris, à vado ad summa perlucens, juxtà Calchedonem in latere Asiæ. Hujus aspectu repentè territi, semper adversum Byzantii promontorium, ex eâ causâ appellatum Aurei Cornûs,

Toutes les espèces de poissons croissent très-vîte, surtout dans la mer du Pont. La cause en est dans le grand nombre de rivières qui viennent y porter des eaux douces. On nomme amia un poisson qui, chaque jour, prend un accroissement sensible. L'amia entre par troupes dans le Pont avec les pélamides et les thons, pour y trouver une nourriture plus douce. Chaque troupe a son chef. Mais ceux de tous les poissons qui entrent les premiers sont les maquereaux. Leur couleur dans l'eau est celle du soufre : hors de l'eau, c'est celle des autres poissons. Les réservoirs d'Espagne en sont remplis. Les thons ne viennent point jusque-là.

Si l'on excepte les veaux marins et les petits dauphins, il ne pénètre dans le Pont aucun animal nuisible aux poissons. Les thons suivent la rive droite, lorsqu'ils entrent; à leur retour, ils suivent la gauche. Ce qu'on attribue à ce que ces animaux qui ont naturellement la vue foible, voyent pourtant un peu mieux de l'œil droit que de l'œil gauche. Dans le Bosphore de Thrace, qui réunit la Propontide à l'Euxin, à l'endroit même où le canal plus resserré sépare l'Europe de l'Asie, est un rocher d'une blancheur éblouissante, qui se fait voir depuis sa racine jusqu'à la surface de l'eau. Il est auprès de Chalcédoine, sur la côte d'Asie. A l'aspect de cette roche éclatante, les thons effrayés se jettent en foule vers

præcipiti petunt agmine. Itàque omnis captura Byzantii est, magnâ Calchedonis penuriâ mille passibus medii interfluentis euripi. Opperiuntur autèm Aquilonis flatum, ut secundo fluctu exeant è Ponto, nec nisi intrantes Portum Byzantium capiuntur. Brumâ non vagantur: ubicumque deprehensi, usquè ad æquinoctium, ibi hibernant. Iidem sæpè navigia velis euntia comitantes, mirâ quâdam dulcedine per aliquot horarum spatia et passuum millia à gubernaculis spectantur, ne tridente quidem in eos sæpiùs jacto territi. Quidam eos, qui hoc è thynnis faciant, pompilos vocant.

Multi in Propontide æstivant: Pontum non intrant. Itèm soleæ, cùm rhombi intrent: nec sepia est, cùm loligo reperiatur. Saxatilium, turdus et merula desunt: sicùt conchylia, cùm ostreæ abundent. Omnia autem hibernant in Ægeo. Intrantium Pontum soli non remeant trichiæ. Græcis enim in plerisque nominibus uti par erit, quandò

le cap de Bysance, qui est à l'opposite, et qu'on a par cette raison nommé le cap de la Corne d'Or. Aussi toute la pêche se fait-elle à Bysance, tandis qu'on n'en prend pas un seul à Chalcédoine, qui n'en est séparée que par un détroit de mille pas. Ils attendent le souffle de l'aquilon pour sortir du Pont avec un flot favorable, et la pêche n'a lieu que lorsqu'ils entrent dans le port de Bysance. Pendant l'hiver ils ne voyagent point. En quelque endroit que cette saison les surprenne, ils y séjournent jusqu'à l'équinoxe. Souvent ils accompagnent les vaisseaux qui vont à la voile. C'est un spectacle fort agréable que de les voir du haut de la poupe suivre ainsi pendant quelques heures et l'espace de plusieurs milles, sans que le trident, lancé sur eux à plusieurs reprises, leur cause aucune épouvante. Quelques auteurs nomment ces thons, *pompiles*. . . .

Beaucoup de poissons passent l'été dans la Propontide, et n'entrent pas dans le Pont. Telles sont les soles : les turbots y entrent. On y voit le calmar : mais la sèche ne s'y rencontre jamais. Parmi les saxatiles, le tourd et le merle ne s'y trouvent pas (22), non plus que les poissons à coquilles, au lieu que les huîtres y abondent. Tous passent l'hiver dans la Mer Égée. Mais de ceux qui entrent dans Pont, les seuls qui n'en reviennent pas, sont les tri-

aliis atque aliis eosdem diversi appellavere tractus. Sed hi soli Istrum amnem subeunt: ex eo subterraneis ejus venis in Adriaticum mare defluunt : itàque et illic descendentes, nec umquàm subeuntes è mari visuntur. Thynnorum captura est à Vergiliarum exortu ad Arcturi occasum : reliquo tempore hiberno latent in gurgitibus imis, nisi tepore aliquo evocati, aut pleniluniis. Pinguescunt et in tantum, ut dehiscant. Vita longissima his biennio.

XXI. Animal est parvum, scorpionis effigie, aranei magnitudine. Hoc se, et thynno, et ei qui gladius vocatur, crebrò delphini magnitudinem excedenti, sub pinnâ adfigit aculeo : tantoque infestat dolore, ut in naves sæpènumero exsiliant. Quod et aliàs faciunt aliorum vim timentes, mugiles maximè, tàm præcipuæ velocitatis, ut transversa navigia interim superjactent.

XXII. 16. Sunt et in hâc parte naturæ auguria, sunt et piscibus præscita. Siculo bello ambulante in litore Augusto, piscis è mari

chias (23). J'observe ici que je suis obligé de me servir des noms grecs, chaque pays ayant donné aux mêmes espèces des noms différens. Les trichias sont les seuls qui entrent dans le Danube. Delà ils descendent à la Mer Adriatique par des conduits souterrains; mais on ne les voit jamais remonter de cette mer. La pêche des thons se fait depuis le lever des pleïades jusqu'au coucher de l'arcture. Le reste du temps, ils demeurent cachés au fond des abymes, à moins qu'ils n'en sortent dans un temps doux, ou à la pleine lune. Ils s'engraissent au point de se fendre. Leur vie la plus longue est de deux ans.

Un petit animal de la forme du scorpion et de la grandeur de l'araignée s'attache sous la nageoire du thon et d'un autre poisson qu'on nomme épée, et qui souvent est plus grand que le dauphin; en les piquant de son aiguillon, il leur cause une douleur si atroce qu'ils se jettent dans les vaisseaux. C'est aussi ce qui arrive à beaucoup d'autres, lorsqu'ils fuient des ennemis redoutables, et surtout aux muges, dont la légèreté est si prodigieuse qu'ils sautent quelquefois par dessus les vaisseaux.

Les augures se retrouvent aussi dans cette partie de la nature, et les poissons eux-mêmes ont la prescience de l'avenir. Pendant la guerre de Sicile, Auguste se promenant sur le rivage,

ad pedes ejus exsiliit : quo argumento vates respondêre, Neptunum patrem adoptante tùm sibi Sex. Pompeio, (tanta erat navalis rei gloria :) « sub pedibus Cæsaris futuros, qui » maria tempore illo tenerent ».

XXIII. Piscium feminæ majores quàm mares. In quodam genere omninò non sunt mares, sicùt in erythinis et chanis. Omnes enim ovis gravidæ capiuntur. Vagantur gregatìm ferè cujusque generis squamosi. Capiuntur antè solis ortum : tùm maximè piscium fallitur visus. Noctibus, quies : et illustribus æquè, quàm die, cernunt. Aiunt et si teratur gurges, interesse capturæ : itàque plures secundò tractu capi quàm primo. Gustû olei maximè, deìn modicis imbribus gaudent, aluntùrque. Quippè et arundines, quamvìs in palude prognatæ, non tamen sinè imbre adolescunt : et aliàs ubìcumque pisces in eâdem aquâ assidui, si non adfluat, exanimantur.

XXIV. Prægelidam hiemem omnes sentiunt, sed maximè qui lapidem in capite ha-

un poisson s'élança de la mer et vint tomber à ses pieds. C'étoit le temps où Sextus Pompée, fier de ses victoires navales, adoptoit Neptune pour père. Les augures consultés répondirent que ceux qui tenoient alors l'empire des mers seroient mis aux pieds de César. . . . .

Parmi les poissons, les femelles sont plus grandes que les mâles. Dans certaines espèces, il n'y a point de mâles; tels sont les rougets et les chanes; car tous ceux que l'on prend sont remplis d'œufs. Les poissons à écailles vont presque toujours en troupes. On les prend avant le lever du soleil : c'est le moment où ils voient le moins. Ils reposent la nuit, et lorsqu'elle est claire, ils discernent les objets aussi-bien que pendant le jour. On prétend que si on agite le fond de l'eau, la pêche sera plus abondante, et que par cette raison on en prend un plus grand nombre au second coup de filet. Ils aiment singulièrement l'huile : les pluies modérées les réjouissent et les font croître. Les roseaux eux-mêmes, quoiqu'ils naissent dans les marais, ne croissent point sans pluie. Les poissons qui demeurent constamment dans la même eau périssent, s'il n'y entre pas une eau nouvelle.

Tous les poissons se ressentent de l'âpreté des hivers, surtout ceux qu'on dit avoir une pierre

bere existimantur, ut lupi, chromes, sciænæ, pagri. Cùm asperæ hiemes fuere, multi cæci capiuntur. Itàque his mensibus jacent speluncis conditi, sicùt in terrestrium genere retulimus. Maximè hippurus et coracinus hieme non capti, præterquàm statis diebus paucis, et iisdem semper: muræna et orphus, conger, percæ, et saxatiles omnes. Terrâ quidèm, hoc est, vado maris excavato condi per hiemes torpedinem, psettam, soleamque tradunt.

XXV. Quidam rursùs æstûs impatientiâ, mediis fervoribus sexagenis diebus latent, ut glaucus, aselli, auratæ. Fluviatilium silurus caniculæ exortu sideratur, et aliàs semper fulgure sopitur. Hoc et in mare accidere cyprino putant. Et alioquì totum mare sentit exortum ejus sideris: quòd maximè in Bosphoro apparet. Alga enìm et pisces superferuntur, omniaque ab imo versa.

XXVI. 17. Mugilum natura ridetur, in metu capite abscondito, totos se occultari

dans la *tête*, comme les loups, les chromis, les ombres et les pagres. Après les hivers rigoureux, on en prend beaucoup qui sont aveugles. Aussi, pendant cette saison, restent-ils cachés dans leurs retraites, comme je l'ai dit de quelques animaux terrestres. L'hippure et le coracin ne se pêchent jamais l'hiver (24), si ce n'est pendant un petit nombre de jours déterminés, qui sont toujours les mêmes. On ne prend pas non plus la murène, l'orphe, le congre, la perche marine, ni aucun saxatile. On dit que pendant l'hiver, la torpille, le turbot et la sole se cachent dans la terre, c'est-à-dire, dans la vase, où ils se font des trous.

D'autres, au *contraire*, ne peuvent supporter les *chaleurs. Ils se cachent soixante* jours pendant les ardeurs de l'été, comme le glauque, l'ânon et la dorade. Parmi les poissons de rivière, le silure est en quelque sorte asphyxié par le lever de la canicule; et d'ailleurs le tonnerre l'assoupit toujours. On croit qu'il en est de même pour la carpe de mer. Au surplus, la mer entière ressent l'impression de la canicule au lever de cet astre: ce qu'on observe surtout dans le Bosphore. Les poissons et les herbes marines y sont portés à la surface des eaux, et tout est bouleversé de fond en comble.

L'instinct des muges a quelque chose de risible. Quand ils ont peur, ils se cachent la

credentium. Iisdem tamen tanta salacitas, ut in Phœnice, et Narbonensi provinciâ, coitûs tempore, è vivariis marem lineâ longinquâ per os ad branchias religatâ emissum in mare, eâdemque lineâ retractum, feminæ sequantur ad litus, rursùsque feminam mares partûs tempore.

XXVII. Apùd antiquos piscium nobilissimus habitus acipenser, unus omnium squamis ad os versis, contrà quàm in nando meant, nullo nùnc in honore est: quod quidèm miror, cùm sit rarus inventu. Quidam eum elopem vocant.

XXVIII. Posteà præcipuam auctoritatem fuisse lupo, et asellis, Cornelius Nepos, et Laberius poeta mimorum, tradidere. Luporum laudatissimi, qui appellantur lanati, à candore mollitiâque carnis. Asellorum duo genera: callariæ, minores: et bacchi, qui non nisì in alto capiuntur, ideò prælati prioribus. At in lupis, in amne capti præferuntur.

XXIX. Nùnc scaro datur principatus, qui solus piscium dicitur ruminare, herbisque

tête, croyant qu'on ne les aperçoit plus. Toutefois *ils* sont si ardens en amour que, dans la Phénicie et la province Narbonnoise, lorsqu'au temps de l'accouplement on lâche à la mer un mâle attaché à une longue ficelle qui passe de la gueule aux branchies, et qu'on le retire par la même ficelle, les femelles le suivent jusqu'au rivage. Dans la saison du frai, la femelle est pareillement suivie par les mâles.

L'esturgeon, regardé chez les anciens comme le premier des poissons, et le seul dont les écailles soient tournées vers la tête, ne jouit plus aujourd'hui d'aucune estime. J'en suis étonné, car il est rare. Quelques-uns le nomment élops.

Cornélius Népos et *Labérius*, *poëte comique*, nous ont transmis que le loup et l'ânon furent ensuite les poissons les plus recherchés. Les loups les plus vantés sont ceux qu'on nomme *lanati*, à cause de leur chair blanche et tendre. Il y a deux espèces d'ânons : le callarias, plus petit, et le bacchus, qui ne se prend qu'en pleine mer, et que par cette raison l'on préfère au premier. Mais on donne la préférence aux loups pêchés dans les rivières.

Aujourd'hui le scare tient le premier rang. On dit que c'est le seul poisson qui rumine (25),

vesci, non aliis piscibus, mari Carpathio maximè frequens. Promontorium Troadis Lecton sponte numquàm transit. Indè advectos, Tiberio Claudio principe, Optatus Elipertius præfectus classis, inter Ostiensem et Campaniæ oram sparsos disseminavit. Quinquennio ferè cura est adhibita, ut capti redderentur mari. Posteà frequentes inveniuntur Italiæ in litore, non anteà ibì capti. Admovitque sibi gula sapores piscibus satis, et novum incolam mari dedit, ne quis peregrinas aves Romæ parere miretur.

Proxima est mensa jecori dumtaxat mustelarum, quas (mirum dictu) inter Alpes quoque lacus Rætiæ Brigantinus æmulas marinis generat.

XXX. Ex reliquâ nobilitate, et gratia maxima est et copia mullis, sicùt magnitudo modica: binasque libras ponderis raró admodum exsuperant, nec in vivariis piscinisque crescunt. Septemtrionalis tantùm hos, et proximâ occidentis parte gignit oceanus. Ce-

qu'il se nourrit d'herbes, et ne mange point les autres poissons. Il abonde surtout dans la Mer Carpathienne. Jamais il ne passe de lui-même au delà du promontoire de Lecte en Troade. Sous Claude, Optatus Elipertius, commandant de la flotte, en fit apporter de cette mer, et les répandit le long des côtes (26), depuis Ostie jusques à la Campanie. Pendant cinq ans, on eut soin que ceux qui étoient pris fussent rendus à la mer. Depuis ce temps on en trouve beaucoup sur les rivages de l'Italie, où l'on n'en voyoit pas auparavant. La gourmandise s'est ménagé des jouissances en semant des poissons : elle a donné à une mer des habitans nouveaux. Faut-il *s'étonner que les oiseaux étrangers se reproduisent dans Rome ?*

Le mets le plus délicat après le scare, est le foie de mustelle : on n'en estime que cette partie. Un fait remarquable, c'est que le lac de Constance, au milieu des Alpes, produit des mustelles qui ne le cèdent pas à celles de la mer.

Des autres poissons recherchés pour la table, le meilleur et le plus commun est le mulle (27). Sa grandeur est médiocre : rarement il pèse plus de deux livres. Il ne croît ni dans les viviers ni dans les réservoirs. On ne le trouve que dans l'Océan Septentrional, et dans la partie qui est le plus à l'occident. Au surplus, il

terò eorum genera plura. Nàm et algâ vescuntur; et ostreis, et limo, et aliorum piscium carne : barbâ geminâ insigniuntur inferiori labro. Lutarium ex iis vilissimi generis appellant. Hunc semper comitatur, sargus nomine, alius piscis, et cœnum fodiente eo, excitatum devorat pabulum. Nec litoralibus gratia. Laudatissimi conchilium sapiunt. Nomen his Fenestella à colore mulleorum calciamentorum datum putat. Pariunt ter anno. His certè toties fetura apparet. Mullum exspirantem versicolori quâdam et numerosâ varietate spectari, proceres gulæ narrant, rubentium squamarum multiplici mutatione pallescentem, utique si vitro spectetur inclusus. M. Apicius ad omne luxûs ingenium mirus, in sociorum garo (nàm ea quoque res cognomen invenit) necari eos præcellens putavit, atque è jecore eorum alecem excogitare provocavit : id enim est facilius dixisse, quàm quis vicerit.

y en a plusieurs espèces. Les uns vivent d'algue, d'autres de limon : d'autres se nourrissent d'huîtres, d'autres enfin de la chair des autres poissons. Ce qui les caractérise, c'est un double barbillon à la lèvre inférieure. Celui qu'on nomme barboteux est le moins estimé de tous. Il est toujours accompagné d'un autre poisson nommé sarge, qui, tandis que ce mulle fouille la vase, dévore toute la nourriture qu'il en a fait sortir. On n'estime pas les mulles qu'on pêche le long des côtes. Les plus vantés ont le goût du coquillage. Fenestella pense que le nom de *mullus* leur est venu de la couleur de la chaussure nommée chez nous *mulleus*. Ils frayent trois fois l'an : du moins voit-on paroître leurs petits à trois époques. Nos gourmands raffinés prétendent qu'un mulle expirant se nuance en mille manières différentes (28), et que si on le place dans un bocal, on voit le rouge éclatant de ses écailles pâlir et s'éteindre par une infinité de dégradations successives. Apicius, homme d'une fécondité admirable pour tous les raffinemens du luxe, a pensé que la meilleure manière d'apprêter le mulle est de le faire mourir dans la saumure, qu'on appelle *garum sociorum* (29); car cette chose même a obtenu un surnom. Il proposa un prix à celui qui inventeroit une nouvelle saumure avec le foie de ce poisson. Le nom du vainqueur n'est point parvenu jusqu'à nous.

XXXI. Asinius Celer è consularibus, hoc pisce prodigus, Caio principe, unum mercatus octo millibus nummûm : quæ reputatio aufert transversum animum ad contemplationem eorum qui, in conquestione luxûs, coquos emi singulos pluris quàm equos quiritabant. At nunc coci triumphorum pretiis parantur, et coquorum pisces. Nullusque propè jàm mortalis æstimatur pluris, quàm qui peritissimè censum domini mergit.

18. Mullum LXXX. librarum in mari Rubro captum Licinius Mucianus prodidit. Quanti mercatura eum luxuria, suburbanis litoribus inventum?

XXXII. Est et hæc natura ut alii alibì pisces principatum obtineant : coracinus in Ægypto : zeus, idem faber appellatus, Gadibus : circà Ebusum salpa, obscenus alibì, et qui nusquàm percoqui possit, nisì ferulâ verberatus : in Aquitaniâ salmo fluviatilis marinis omnibus præfertur.

XXXIII. Piscium alii branchias multiplices habent, alii simplices, alii duplices. His aquam

Asinius Celer, consulaire, a donné, sous Caligula, un exemple de prodigalité, en payant un mulle huit mille sesterces (1800 fr.) Cette somme énorme reporte notre imagination étonnée vers ceux qui, dans leurs déclamations contre le luxe, se plaignoient de ce qu'on achetoit les cuisiniers aussi cher que les chevaux. Aujourd'hui un cuisinier coûte autant qu'un triomphe, un poisson autant qu'un cuisinier : et déjà nul mortel ne semble d'un plus haut prix que l'esclave qui a le mieux approfondi l'art de ruiner son maître.

Mucien écrit qu'on pêcha dans la Mer Rouge un mulle du poids de quatre-vingts livres. Qu'il eût été pris sur nos rivages, combien le luxe l'auroit payé (30) !

Il arrive aussi que certaines espèces soient meilleures dans un pays que dans un autre, comme le coracin en Égypte, le zéus, qu'on nomme aussi faber, à Gades (31) : et près d'Ébuse, la saupe, poisson immonde ailleurs, et que nulle part on ne peut faire cuire, à moins qu'on ne l'ait frappé à coups de baguettes. Dans l'Aquitanie, le saumon de rivière est préféré à tous les poissons de mer.

Parmi les poissons, les uns ont les branchies formées de plusieurs lames; chez d'autres, elles

emittunt acceptam ore. Senectutis indicium squamarum duritia, quæ non sunt omnibus similes. Duo lacus Italiæ in radicibus Alpium, Larius et Verbanus appellantur, in quibus pisces omnibus annis Vergiliarum ortu exsistunt, squamis conspicui crebris atque præacutis, clavorum caligarium effigie: nec amplius, quàm circà eum mensem, visuntur.

XXXIV. 19. Miratur et Arcadia suum exocœtum, appellatum ab eo, quòd in siccum somni causâ exeat. Circà Clitorium vocalis hic traditur, et sinè branchiis: idem aliquibus adonis dictus.

XXXV. Exeunt in terram, et qui marini mures vocantur, et polypi, et murænæ. Quin et in Indiæ fluminibus certum genus piscium, ac deindè resilit: nàm in stagna et amnes transeundi plerisque evidens ratio est, ut tutos fetus edant, quià non sint ibi qui devorent partus, fluctusque minùs sæviant. Has intelligi ab iis causas, servarique temporum vices, magis miretur, si quis reputet quoto cuiquè

sont simples, et chez d'autres elles sont doubles. C'est par les ouvertures branchiales qu'ils rejettent l'eau qui est entrée par la bouche. La dureté des écailles est l'indice de la vieillesse. Elles ne sont pas semblables dans tous. Au pied des Alpes, en Italie, sont deux lacs, le lac de Côme et le lac Majeur, où chaque année, au lever des pleïades, paroissent des poissons revêtus d'écailles serrées et très-pointues, qui ressemblent à des clous de bottines. Ils ne se montrent jamais qu'à cette époque.

L'Arcadie aussi admire son exocet, ainsi nommé de ce qu'il sort de l'eau pour dormir. On prétend que vers le fleuve Clitorius, ce poisson a de la voix, mais qu'il n'a point de branchies. Quelques-uns le nomment adonis.

Les tortues franches, les polypes et les murènes viennent aussi à terre. Dans les fleuves de l'Inde est un poisson qui vit alternativement sur la terre et dans l'eau. La plupart des poissons ne passent dans les étangs et les rivières que pour y frayer en sureté, parce qu'il ne s'y trouve pas d'animaux malfaisans, et que les flots y sont moins agités. On sera plus frappé de cette intelligence et de leur exactitude à saisir certaines époques, si l'on pense combien peu d'hommes savent que la pêche la plus abon-

hominum nosci uberrimam esse capturam sole transeunte piscium signum.

XXXVI. 20. Marinorum alii sunt plani, ut rhombi, soleæ, ac passeres, qui à rhombis situ tantùm corporum differunt. Dexter resupinatus est illis, passeri lævus. Alii longi, ut muræna, conger.

XXXVII. Ideò pinnarum quoque fiunt discrimina, quæ pedum vice sunt datæ piscibus: nullis suprà quaternas: quibusdam binæ, aliquibus nullæ. In Fucino tantùm lacu piscis est, qui octonis pinnis natat. Binæ omninò, longis et lubricis, ut anguillis et congris. Nullæ, ut murænis, quibus nec branchiæ. Hæc omnia flexuoso corporum impulsu ità mari utuntur, ut serpentes terrâ. In sicco quoque repunt, ideò etiàm vivaciora talia. Et è planis aliqua non habent pinnas, ut pastinacæ: ipsâ enim latitudine natant; et quæ mollia appellantur, ut polypi, quoniàm pedes illis pinnarum vicem præstant.

XXXVIII. 21. Anguillæ octonis vivunt an-

dante se fait lorsque le soleil passe au signe des poissons.

Parmi les poissons de mer, les uns sont plats, comme le turbot, la sole, et la plie qui diffère du turbot par la position latérale de son corps. Celui-ci se couche sur le côté droit, et la plie sur le côté gauche. Les autres sont longs, comme la murène et le congre.

Delà aussi une différence dans les nageoires que la nature a données aux poissons au lieu de pieds (32). Nul n'en a plus de quatre : quelques-uns en ont deux, et d'autres en sont absolument dépourvus. Le seul lac Fucin nourrit un poisson qui en a huit. Les poissons longs et glissans n'en ont que deux, comme l'anguille et le congre. Quelques-uns n'en ont point du tout : telles sont les murènes, qui même sont dénuées de branchies (33). Tous ces poissons se traînent dans la mer comme les serpens sur la terre, par des ondulations successives. Ils rampent de même étant à sec. Aussi ces animaux sont-ils plus vivaces. Quelques-uns des poissons plats manquent de nageoires (34), telles sont les pastenaques : leur seule largeur les soutient sur l'eau. Les mollusques, comme les polypes, n'en ont pas non plus : leurs pieds leur en tiennent lieu.

Les anguilles vivent huit ans (35). Elles peu-

nis. Durant et sinè aquâ senis diebus, Aquilone spirante : austro, paucioribus. At hiemem eædem in exiguâ aquâ non tolerant, nec in turbidâ : ideò circà Vergilias maximè capiuntur, fluminibus tùm præcipuè turbidis. Pascuntur noctibus. Examines piscium solæ non fluitant.

22. Lacus est Italiæ Benacus in Veronensi agro Mincium amnem transmittens, ad cujus emersus annuo tempore, octobri ferè mense, autumnali sidere, ut palàm est, hiemato lacu, fluctibus glomeratæ volvuntur, in tantum mirabili multitudine, ut in excipulis ejus fluminis, ob hoc ipsum fabricatis, singulorum millium globi reperiantur.

XXXIX. 23. Muræna quocumque mense parit, cùm ceteri pisces stato pariant. Ova ejus citissimè crescunt. In sicco litore lapsas vulgus coitu serpentium impleri putat. Aristoteles smyrum vocat marem, qui generat. Discrimen esse, quòd muræna varia et infirma sit, smyrus unicolor et robustus, dentesque extrà os habeat. In Galliâ septemtrionali mu-

vent rester six jours hors de l'eau, par un vent du nord; mais moins long-temps par un vent du midi. Elles ne supportent pas l'hiver, si elles ne sont dans une eau abondante et claire. Aussi les prend-on surtout vers le lever des pleïades, c'est alors que l'eau des rivières est plus trouble. Elles vont la nuit chercher leur nourriture. C'est le seul poisson qui ne flotte pas étant mort.

Près de Vérone, en Italie, est le lac Benaco, que traverse le Mincio (36). Chaque année au mois d'octobre, dans le temps où elles ressent l'impression de l'astre automnal, les anguilles sont roulées en tas, vers l'endroit par où sort le Mincio. Leur nombre est si prodigieux, qu'on les ramasse amoncelées par milliers dans les enceintes formées à ce dessein dans le fleuve.

Les autres poissons frayent à une certaine époque de l'année : les murènes produisent tous les mois. Leurs œufs prennent un accroissement rapide. Le vulgaire pense qu'elles viennent sur le rivage s'accoupler avec les serpens. Aristote donne le nom de myre au mâle, et dit que le mâle et la femelle diffèrent en ce que celle-ci est foible et de couleurs variées, et que le mâle est vigoureux et d'une seule couleur, et qu'il a les dents saillantes,

rænis omnibus dextrâ in maxillâ septenæ maculæ, ad formam Septemtrionis, aureo colore fulgent, dumtaxat viventibus, pariterque cùm animâ extinguuntur. Invenit in hoc animali documenta sævitiæ Vedius Pollio eques Romanus ex amicis divi Augusti, vivariis earum immergens damnata mancipia, non tamquàm ad hoc feris terrarum non sufficientibus, sed quia in alio genere totum pariter hominem distrahi spectare non poterat. Ferunt aceti gustu præcipuè eas in rabiem agi. Tenuissimum his tergus: contrà anguillis crassius: eoque verberari solitos tradit Verrius prætextatos: et ob id multam his dici non institutam.

XL. 24. Planorum piscium alterum est genus, quod pro spinâ cartilaginem habet, ut raiæ, pastinacæ, squatinæ, torpedo: et quos bovis, lamiæ, aquilæ, ranæ nominibus Græci appellant. Quo in numero sunt squali quoque, quamvis non plani. Hæc Græcè in universum σελάχη appellavit Aristoteles primus, hoc

Dans la Gaule septentrionale, elles ont toutes à la mâchoire supérieure sept taches d'or qui représentent la constellation du chariot. Ces taches sont très-éclatantes, mais elles s'effacent à la mort de la murène. La voracité de cet animal enseigna un nouveau genre de cruauté à Védius Pollion, chevalier Romain, et l'un des favoris d'Auguste. Il faisoit jeter dans un vivier de murènes les esclaves qu'il avoit condamnés. Ce n'est pas que la férocité des animaux terrestres ne pût servir sa colère; mais nul autre élément ne pouvoit offrir à ses regards le spectacle d'un homme déchiré tout à la fois dans toutes les parties de son corps. On dit que le vinaigre les met en fureur. La murène a la *peau très-mince; celle de l'anguille est plus épaisse.* Verrius écrit *qu'on se* servoit de peaux d'anguilles pour châtier les enfans des citoyens, et que c'est par cette raison que la loi n'a point prononcé d'amende contre eux.

Il est une espèce de poissons plats qui ont des cartilages au lieu d'arêtes : tels sont les raies, les pastenaques, l'ange, la torpille, et ceux que les Grecs ont nommés bœuf, lamia, aigle, grenouille. Il faut mettre dans ce nombre les squales, quoiqu'ils n'aient pas la forme plate. Aristote les a tous compris sous la dénomination générale de sélaques (57). Je

nomine eis imposito: nos distinguere non possumus, nisi cartilaginea appellare libeat. Omnia autem carnivora sunt talia, et supina vescuntur, ut in delphinis diximus. Et cùm ceteri pisces ova pariant, hoc genus solum, ut ea quæ cete appellant, animal parit, exceptâ quam ranam vocant.

XLI. 25. Est parvus admodum piscis adsuetus petris, echeneis appellatus: hôc carinis adhærente naves tardiùs ire creduntur, indè nomine imposito: quam ob causam amatoriis quoque veneficiis infamis est, et judiciorum ac litium morâ: quæ crimina unâ laude pensat, fluxus gravidarum utero sistens, partusque continens ad puerperium. In cibos tamen non admittitur. Pedes eum habere arbitratur Aristoteles, ità positâ pinnarum similitudine. Mucianus muricem esse, latiorem purpurâ, neque aspero, neque rotundo ore, neque in angulos prodeunte rostro, sed simplice conchâ, utroque latere sese colligente: quibus inhærentibus, plenam ventis stetisse navem, portantem à Periandro, ut castrarentur no-

crois ne pouvoir mieux les désigner que par le nom de cartilagineux. Ils sont tous carnivores, et se renversent comme le dauphin, pour saisir leur nourriture : parmi tous les poissons, c'est le seul genre qui soit vivipare (38), comme les cétacées : il faut pourtant excepter la grenouille de mer, qui est ovipare.

Il existe un poisson très-petit, accoutumé à vivre dans les rochers, et qu'on nomme échénéis. On croit que lorsqu'il s'attache à la carène des vaisseaux, il retarde leur course (39). Delà vient le nom qu'on lui a donné. Par cette même raison, on l'emploie pour composer des poisons capables d'éteindre l'amour, de prolonger les procès et de ralentir l'action de la justice. Il expie tous ces torts par l'heureuse propriété qu'il a d'arrêter les pertes des femmes enceintes, et de conduire l'enfant à terme. Toutefois on ne l'a pas admis au nombre des alimens. Aristote, trompé par la forme de ses nageoires, a dit qu'il avoit des pieds. Mucien parle d'un murex plus large que la pourpre, dont la tête n'est ni raboteuse ni ronde, dont le bec n'est point anguleux; sa coquille est unie, et les deux côtés se replient en dedans. Il dit que ce murex s'étant attaché à un vaisseau qui portoit les ordres de Périandre pour

biles pueri : conchasque quæ id præstiterint, apud Gnidiorum Venerem coli. Trebius Niger pedalem esse, et crassitudine quinque digitorum : naves morari : præterea hanc esse vim ejus adservati in sale, ut aurum, quod deciderit in altissimos puteos, admotus extrahat.

XLII. 26. Mutant colorem candidum mænæ, et fiunt æstate nigriores. Mutat et phycis, reliquo tempore candida, vere varia. Eadem piscium sola nidificat ex algâ, atque in nido parit.

XLIII. Volat hirundo, sanè perquàm similis volucri hirundini : itèm milvus.

27. Subit in summa maria piscis ex argumento appellatus lucerna, linguâque igneâ per os exertâ, tranquillis noctibus relucet. Attollit è mari sesquipedanea ferè cornua, quæ ab his nomen traxit. Rursùs draco marinus captus, atque immissus in arenam, cavernam sibi rostro mirâ celeritate excavat.

XLIV. 28. Piscium quidam sanguine carent,

faire eunuques plusieurs enfans d'une naissance distinguée, le vaisseau qui voguoit à pleines voiles demeura tout à coup immobile : il ajoute que les coquilles qui rendirent ce bon office à l'humanité sont honorées dans le temple de Vénus à Cnide. Trébius Niger dit que ce murex a un pied de long, et cinq doigts d'épaisseur, qu'il retarde les vaisseaux et que, gardé dans le sel, il a encore la vertu d'attirer l'or qui est tombé dans les puits les plus profonds.

Le ména quitte sa couleur blanche, et devient noir pendant l'été. Le phycis, blanc tout le reste de l'année, se nuance de plusieurs couleurs au printemps. C'est le seul poisson qui se fasse un nid dans l'algue, où il dépose ses œufs.

L'hirondelle poisson, qui a beaucoup de ressemblance avec l'hirondelle oiseau, vole ainsi que le milan de mer (40).

On voit s'élever à la surface des eaux un poisson qu'on nomme lanterne (41), parce que tirant sa langue enflammée, il brille dans les nuits tranquilles. Un autre poisson élève au-dessus de la mer ses cornes longues d'un pied et demi, ce qui l'a fait nommer cornu. La vive prise et jetée sur le sable se creuse un trou en terre avec une vîtesse incroyable.

Je vais parler de quelques poissons qui n'ont

de quibus dicemus. Sunt autèm tria genera: In primis quæ mollia appellantur: deindè contecta crustis tenuibus : postremò testis conclusa duris. Mollia sunt, loligo, sepia, polypus, et cetera ejus generis. His caput inter pedes et ventrem : pediculi octoni omnibus. Sepiæ et loligini pedes duo ex his longissimi et asperi, quibus ad ora admovent cibos, et in fluctibus se, velùt ancoris, stabiliunt : cetera, cirri, quibus venantur.

XLV. 29. Loligo etiàm volitat, extrà aquam se efferens, quod et pectunculi faciùnt sagittæ modo. Sepiarum generis mares varii et nigriores, constantiæque majoris. Percussæ tridente feminæ auxiliantur: at femina icto mare fugit. Ambo autèm, ubì sensere se apprehendi, effuso atramento, quod pro sanguine his est, infuscatâ aquâ absconduntur.

XLVI. Polyporum multa genera : terreni majores, quàm pelagii : omnes brachiis, ut pedibus ac manibus, utuntur : caudâ verò, quæ est bisulca et acuta, in coitu. Est poly-

point de sang. Ils forment trois classes. La première est composée de ceux qu'on appelle mollusques : la seconde des crustacées : les testacées forment la troisième. Les mollusques sont le calmar, la sèche, le polype et les autres de ce genre. Ils ont la tête entre les pieds et le ventre. Tous ont huit pieds. La sèche et le calmar ont deux de leurs pieds très-longs et raboteux, qui leur servent de main pour porter la nourriture à leur bouche, et d'ancre pour s'affermir dans la tempête. Les autres pieds leur tiennent lieu de filets pour pêcher.

Le calmar voltige s'élançant hors de l'eau avec la rapidité d'une flèche. Il en est de même du pétoncle. *Parmi les sèches*, le mâle est d'une couleur variée et plus foncée. *Il a aussi* plus de courage. Quand sa femelle a été frappée du trident, il vient à son secours : si c'est le mâle qui a été blessé, la femelle s'enfuit. Tous deux, quand ils se sentent saisir, répandent une liqueur noire, qui leur tient lieu de sang ; et l'eau qu'ils ont obscurcie les dérobe à la vue.

Il y a plusieurs sortes de polypes. Ceux de terre sont plus grands que ceux de mer. Leurs bras leur servent à tous de pieds et de mains. Dans l'accouplement, ils se joignent par la queue, qui est fourchue et pointue. Ils ont sur

pis fistula in dorso, quâ transmittunt mare: eamque modò in dextram partem, modò in sinistram transferunt. Natant obliqui in caput, quod prædurum est sufflatione viventibus. Ceterò per brachia velùt acetabulis dispersis, haustu quodam adhærescunt: tenent supini, ut avelli non queant. Vada non apprehendunt: et grandibus minor tenacitas. Soli mollium in siccum exeunt, dumtaxat asperum; lævitatem odêre.

Vescuntur conchyliorum carne, quorum conchas complexu crinium frangunt: itàque præjacentibus testis cubile eorum deprehenditur. Et cùm alioquì brutum habeatur animal, ut quod ad manum hominis adnatat, in re quodammodo familiari callet. Omnia in domum comportat: deìn putamina erosâ carne egerit, adnatantesque pisciculos ad ea venatur. Colorem mutat ad similitudinem loci, et maximè in metu. Ipsum brachia sua rodere falsa opinio est. Id enim à congris evenit ei: sed

le dos un conduit, par lequel ils rejettent l'eau de la mer ; ils le font passer tantôt à droite, tantôt à gauche. Ils nagent obliquement en ramenant leurs pieds vers leur tête ; et tant qu'ils vivent, ils ont cette dernière partie très-dure et gonflée. Au surplus, ils ont le long des bras certaines cavités par lesquelles ils s'attachent à tous les corps en les suçant (42). Ils les saisissent en dessous avec tant de force que rien ne sauroit les en arracher. Ils ne s'attachent point au fond de la mer, et les plus grands y tiennent encore moins que les autres. Seuls de tous les poissons mous, ils viennent sur le rivage; mais il leur faut un terrain rude et raboteux; ils évitent tout ce qui est lissé et doux.

Ils se nourrissent de la chair des coquillages dont ils brisent les enveloppes en les pressant entre leurs bras. Aussi leur retraite est-elle indiquée par les écailles qui sont étendues à l'entrée. Cet animal, d'ailleurs stupide au point qu'il nage vers la main de l'homme, est très-intelligent pour tout ce qui concerne ses besoins. Il porte toute sa proie dans sa demeure, et lorsqu'il a rongé la chair, il jette les débris au dehors, et saisit les petits poissons qui s'en approchent. Il prend la couleur des lieux où il est, surtout lorsqu'il a peur. On croit sans fondement qu'il se ronge les bras. Ce sont les congres qui les lui mangent. Ce

renasci, sicut colotis et lacertis caudas, haud falsum.

XLVII. Inter præcipua autèm miracula est, qui vocatur nautilos, ab aliis pompilos. Supinus in summa æquorum pervenit, ità se paulatim subrigens, ut emissâ omni per fistulam aquâ, velùt exoneratus sentinâ, facilè naviget. Posteà prima duo brachia retorquens, membranam inter illa miræ tenuitatis extendit. Quâ velificante in aurâ, ceteris subremigans brachiis, mediâ caudâ, ut gubernaculo, se regit. Ità vadit alto, Liburnicarum ludens imagine, et, si quid pavoris interveniat, haustâ se mergens aquâ.

XLVIII. 30. Polyporum generis est ozæna, dicta à gravi capitis odore, ob hoc maximè muræni eam consectantibus. Polypi binis mensibus conduntur. Ultrà bimatum non vivunt. Pereunt autèm tabe semper, feminæ celeriùs, et ferè à partu.

Non sunt prætereunda et L. Lucullo proconsule Bæticæ comperta de polypis, quæ

qui est vrai, c'est que ses bras repoussent, de même qu'il revient une autre queue aux stellions et aux lézards.

Le polype nautile ou pompile est une des principales merveilles de la nature. Il monte *à la surface* de la mer, renversé sur le dos, et dans cette position, il se dresse peu à peu pour verser au dehors l'eau qu'il contient. Il s'allége afin de voguer à l'aise. Puis écartant ses deux premiers bras, il étend une membrane d'une finesse admirable. Pendant que cette voile reçoit le vent, il rame par dessous avec ses autres bras, et sa queue lui sert de gouvernail. Il s'avance et joue sur les eaux, comme une chaloupe légère. Au moindre danger, il se remplit d'eau et coule à fond.

Dans la classe des polypes est l'ozéna, ainsi nommé de l'odeur forte de sa tête. C'est cette odeur principalement qui le fait suivre par les murènes. Les polypes se cachent pendant deux mois. Ils ne vivent pas au delà de deux ans. Ils périssent toujours par dissolution, les femelles plus vîte que les mâles, et le plus souvent après avoir produit.

Je ne dois pas omettre les observations qui ont été faites sur les polypes, pendant que L. Lucullus étoit proconsul dans la Bétique. Elles nous

Trebius Niger è comitibus ejus prodidit : avidissimos esse concharum : illas ad tactum comprimi, præcidentes brachia eorum, ultròque escam ex prædante capere. Carent conchæ visu, omnique sensu alio quàm cibi et periculi. Insidiantur ergò polypi apertis : impositoque lapillo extrà corpus, ne palpitatu ejiciatur, ità securi grassantur, extrahuntque carnes : illæ se contrahunt, sed frustrà, discuneatæ. Tanta solertia animalium hebetissimis quoque est.

Prætereà negat ullum esse atrocius animal ad conficiendum hominem in aquâ. Luctatur enim complexu, et sorbet acetabulis, ac numeroso suctu, dùm trahit, cùm in naufragos urinantesve impetum cepit. Sed si invertatur, elanguescit vis : exporrigunt enim se resupinati. Cetera, quæ idem retulit, monstro propiora possunt videri.

Carteiæ in cetariis adsuetus exire è mari in lacus eorum apertos, atque ibi salsamenta

ont été transmises par Trébius Niger, un des Romains de sa suite. Les polypes recherchent les huîtres avec avidité. Celles-ci se referment au moindre attouchement; et leur coupant les bras, elles font leur repas de celui-même qui les vouloit manger. Les huîtres ne voient point; elles n'ont que deux sens, le goût et le toucher. Les polypes cherchent donc à les surprendre lorsqu'elles sont ouvertes. Ils posent une petite pierre dans l'écaille, mais sans toucher le corps, de peur qu'elles ne la repoussent au dehors. Alors ils s'approchent sans rien craindre, et tirent la chair. L'huître veut se refermer, mais en vain, puisque la pierre est comme un coin qui la force à rester ouverte. Telle est l'intelligence des êtres mêmes les plus stupides!

Trébius dit encore qu'il n'y a point d'animal qui fasse périr un homme dans l'eau d'une manière plus atroce. Lorsqu'il saisit un nageur ou un plongeur, il le lie et le serre dans ses bras, et l'entraînant avec lui, il exprime tout le sang par cette multitude de suçoirs dont ses bras sont garnis. Le polype renversé sur le dos, perd sa force. Dans cette position, ses bras s'étendent et ne serrent plus. Ce qu'ajoute le même auteur semble tenir du prodige.

A Carteia, un polype accoutumé à sortir de la mer, venoit dans les réservoirs dévorer les

populari, (mirè omnibus marinis expetentibus odorem quoque eorum : quâ de causâ et nassis illinuntur :) convertit in se custodum indignationem assiduitate furti. Immodicæ his sepes erant objectæ : sed has transcendebat per arborem : nec deprehendi potuit, nisì canum sagacitate. Hi redeuntem circumvasere noctu, concitique custodes expavêre novitatem. Primum omnium magnitudo inaudita erat : deindè color muriâ obliti, odore diri. Quis ibì polypum expectasset, aut ità cognosceret? cum monstro dimicare sibi videbantur. Nàmque et afflatu terribili canes agebat, nùnc extremis crinibus flagellatos, nùnc robustioribus brachiis clavarum modo incussos, ægrèque multis tridentibus confici potuit.

Ostendêre Lucullo caput ejus, dolii magnitudine, amphorarum quindecim capax, atque (ut ipsius Trebii verbis utar) « barbas, quas vix » utroque brachio complecti esset, clavarum » modo torosas : longas pedum tricenûm : » acetabulis, sive caliculis urnalibus, pelvium

salaisons. L'odeur des salaisons attire tous les animaux marins : aussi les pêcheurs ont-ils soin d'en frotter leurs nasses. La continuité de ses larcins donna beaucoup d'humeur aux gardiens. Ils formèrent des palissades extrêmement hautes. Le polype les franchissoit à l'aide d'un arbre. Il ne put être découvert que par la sagacité des chiens. Ils l'éventèrent une nuit pendant qu'il retournoit à la mer. Les gardiens accoururent. Mais la nouveauté du spectacle les pénétra d'effroi. Sa grandeur étoit extraordinaire. La saumure dont il étoit tout trempé avoit changé sa couleur. Il répandoit une odeur horrible. Un polype en ces lieux! qui l'auroit attendu? et comment le reconnoître en cet état? Ils croyoient combattre contre un monstre. Son souffle affreux repoussoit les chiens : tantôt il les flagelloit avec l'extrémité de ses bras : tantôt il les assommoit de ses deux bras majeurs, dont il se servoit comme d'une massue. Plusieurs hommes eurent beaucoup de peine à le tuer avec des tridens.

On apporta sa tête à Lucullus. Elle avoit la grandeur d'un baril de quinze amphores; et, pour citer les propres expressions de Trébius, les barbes furent aussi présentées à ce général. A peine un homme pouvoit-il les embrasser. Elles étoient noueuses comme des massues. Leur longueur étoit de trente

» modo : dentes magnitudini respondentes ». Reliquiæ adservatæ miraculo pependere pondo DCC. Sepias quoque et loligines ejusdem magnitudinis expulsas in litus illud, idem auctor est. In nostro mari loligines quinûm cubitorum capiuntur; sepiæ binûm. Neque his bimatu longior vita.

XLIX. Navigeram similitudinem et aliam in Propontide visam sibi prodidit Mucianus: concham esse acatii modo carinatam, inflexâ puppe, prorâ rostratâ: in hâc condi nauplium, animal sepiæ simile, ludendi societate solâ. Duobus hoc fieri generibus : tranquillo enim vectorem demissis palmulis ferire, ut remis. Si verò flatus invitet, easdem in usu gubernaculi porrigi, pandique buccarum sinus auræ. Hujus voluptatem esse, ut ferat: illius, ut regat : simùlque eam descendere in duo sensu carentia : nisi fortè tristi (id enim constat) omine navigantium, humana calamitas in causâ est.

L. Locustæ crustâ fragili muniuntur, in eo

pieds. Les cavités ressembloient à des bassins, et contenoient une urne. Les dents répondoient à la grandeur de l'animal. Ce qui fut conservé du corps pesoit sept cents livres. Le même auteur rapporte que des sèches et des calmars de la même grandeur ont été jetés sur ce rivage. Dans notre mer on prend des sèches de deux coudées et des calmars de cinq. Ils ne vivent pas plus de deux ans.

Mucien atteste avoir vu dans la Propontide encore un autre exemple de ces vaisseaux vivans dont j'ai parlé ci-dessus. Il existe, selon lui, une conque dont la forme est celle d'un petit navire, avec sa poupe recourbée et sa proue garnie d'un éperon. Le nauplie, espèce de sèche, se renferme dans cette conque, n'y cherchant autre chose qu'une société de plaisir. Si l'air est calme, le nouveau nautonier frappe la mer de ses bras qui lui servent de rames. Si le vent est favorable, il les étend en manière de gouvernail, et ouvre sa bouche toute entière pour recevoir le vent : l'un se plaît à porter, l'autre à gouverner : et deux êtres insensibles d'ailleurs, ne le sont pas pour cette sorte de plaisir. Peut-être aussi ne verra-t-on là qu'un malheur pour l'humanité : car l'expérience a prouvé que c'étoit un présage funeste pour les navigateurs.

Parmi les animaux qui n'ont point de sang,

genere quod caret sanguine. Latent mensibus quinis. Similiter cancri, qui eodem tempore occultantur; et ambo veris principio senectutem, anguium more, exuunt renovatione tergorum. Cetera in undis natant: locustæ reptantium modo fluitant: si nullus ingruat metus, recto meatu: cornibus, quæ sunt propriâ rotunditate præpilata, ad latera porrectis: iisdem erectis in pavore, obliquè in latera procedunt. Cornibus inter se dimicant. Unum hoc animalium, nisi vivum ferventi aquâ incoquatur, fluidâ carne non habet callum.

31. Vivunt petrosis locis: cancri, mollibus. Hieme aprica litora sectantur: æstate in opaca gurgitum recedunt. Omnia ejus generis hieme læduntur, autumno et vere pinguescunt, et plenilunio magis, quià noctem sidus tepido fulgore mitificat.

LI. Cancrorum genera, carabi, astaci, maiæ, paguri, heracleotici, leones, et alia ignobiliora. Carabi caudâ à ceteris cancris

les langoustes sont revêtues d'une écaille fragile. Elles se tiennent cachées pendant cinq mois. Il en est de même des cancres. Tous deux au retour du printemps se rajeunissent, ainsi que les serpens, par le renouvellement de leur écaille. Les autres poissons nagent à toute profondeur. La langouste flotte à la surface de l'eau, et glisse comme les reptiles. Si nul danger ne la menace, elle s'avance en droite ligne; étendant des deux côtés ses cornes qui sont terminées par un bouton. Elle les redresse quand elle a peur, et s'avance obliquement. C'est avec leurs cornes qu'elles se battent entre elles. Seules de tous les animaux, elles n'ont qu'une chair molle et fluide, à moins qu'on ne les cuise toutes vives dans l'eau bouillante.

Les langoustes préfèrent les fonds inégaux et pierreux, et les cancres les endroits lisses et mous. L'hiver, ils cherchent les rivages exposés au soleil : l'été, ils se retirent au fond des abymes. Tous les animaux de ce genre souffrent de l'hiver. Ils s'engraissent au printemps, et en automne, surtout à la pleine lune, parce que la douce chaleur de cet astre rend les nuits plus tempérées.

Les différentes sortes de cancres, sont les crabes, les écrevisses de mer, les araignées de mer, les pagures, les héracléotiques, les lions, et d'autres moins connus. Les crabes dif-

distant. In Phœnice ἱππεῖς vocantur, tantæ velocitatis, ut consequi non sit. Canceris vita longa, pedes octoni, omnes in obliquum flexi. Feminæ primus pes duplex, mari simplex. Præterea bina brachia denticulatis forcipibus. Superior pars in primoribus his movetur: inferiore immobili. Dextrum brachium omnibus majus. Universi aliquandò congregantur: os Ponti evincere non valent. Quamobrem regressi circumeunt, apparetque tritum iter.

Pinnotheres autem vocatur minimus ex omni genere, ideò opportunus injuriæ. Huic solertia est inanium ostrearum testis se condere: et cùm adcreverit, migrare in capaciores.

Cancri in pavore etiam retrorsùm pari velocitate redeunt. Dimicant inter se, ut arietes, adversis cornibus incursantes. Contrà serpentium ictus medentur. Sole cancri signum transeunte, et ipsorum, cùm exanimati sint, corpus transfigurari in scorpiones narratur, in sicco.

fèrent des autres cancres par leur queue. Les Phéniciens les nomment ἱππεῖς (*cavaliers*), parce qu'ils courent d'une telle vîtesse qu'on ne peut les atteindre. Les cancres vivent long-temps. Ils ont huit jambes qui sont toutes fléchies sur le côté. Le premier pied de la femelle est double : celui du mâle est simple. Ils ont de plus les deux bras en forme de tenailles dentelées. La partie supérieure seule est mobile. Ils ont tous le bras droit plus long que l'autre. Quelquefois ils se réunissent en troupes : mais ne pouvant forcer l'entrée du Pont Euxin, ils reviennent sur leurs pas, et font un circuit par terre. La trace de leur passage se montre d'une manière très-sensible.

On nomme pinnothère le plus petit de tous les cancres, et par conséquent le plus exposé à tous les dangers. Il a l'industrie de se loger dans les écailles d'huîtres qu'il trouve vides ; à mesure qu'il grandit, il passe dans une écaille plus spacieuse.

Les cancres, lorsqu'ils ont peur, marchent en arrière aussi vîte qu'en avant. Ils se battent entre eux comme les béliers, en se heurtant de leurs cornes. Ils sont un spécifique contre la morsure des serpens. On prétend que, lorsque le soleil passe dans le signe du cancer, le corps du cancre mort se change en scorpion.

Ex eodem genere sunt echini, quibus spinæ pro pedibus. Ingredi est his, in orbem volvi: itàque detritis sæpè aculeis inveniuntur. Ex his echinometræ appellantur, quorum longissimæ spinæ, calices minimi. Nec omnibus idem vitreus color. Circà Toronem candidi nascuntur, spinâ parvâ. Ova omnium amara, quina numero. Ora in medio corpore in terram versa. Tradunt sævitiam maris præsagire eos, correptisque opperiri lapillis, mobilitatem pondere stabilientes. Nolunt volutatione spinas atterere: quod ubi vidère nautici, statim pluribus ancoris navigia infrenant.

32. In eodem genere cochleæ aquatiles terrestresque, exserentes se domicilio, binaque ceu cornua protendentes contrahentesque, oculis carent: itaque corniculis prætentant iter.

33. Pectines in mari ex eodem genere habentur, reconditi et ipsi in magnis frigoribus, ac magnis æstibus: unguesque velut

Les oursins appartiennent aussi à la classe des crustacées. Leurs piquans leur tiennent lieu de pieds. Pour eux, marcher, c'est rouler comme une boule. Aussi en trouve-t-on souvent dont les piquans sont usés. On nomme ékinomètres ceux dont les épines sont les plus longues et dont le coffre est le plus petit. Ils ne sont pas tous de couleur verdâtre. Près de Torone, ils naissent blancs, et leur épine est petite. Leurs œufs, au nombre de cinq, sont d'un goût amer. Ils ont la bouche placée au milieu du corps, et tournée vers la terre. On dit qu'ils présagent les fureurs de la mer, et qu'ils attendent la tempête en se cramponnant à de petits cailloux pour s'affermir. Leurs piquans se briseroient s'ils se laissoient rouler par les vagues. Les nautoniers s'empressent de jeter plusieurs ancres, dès qu'ils les voient prendre cette précaution.

Il faut encore mettre dans cette classe les limaçons aquatiques et terrestres qui s'avancent hors de leurs coquilles, en alongeant et raccourcissant deux espèces de cornes. Ils n'ont point d'yeux; avec ces cornes, ils tâtonnent et sondent leur chemin.

On y comprend aussi les pétoncles, qui se tiennent cachées pendant les grands froids et les grandes chaleurs; et les dails, qui brillent

igne lucentes in tenebris, etiàm in ore mandentium.

LII. Firmioris jàm testæ murices, et concharum genera : in quibus magna ludentis naturæ varietas, tot colorum differentiæ, tot figuræ, planis, concavis, longis, lunatis, in orbem circumactis, dimidio orbe cæsis, in dorsum elatis, lævibus, rugatis, denticulatis, striatis : vertice muricatim intorto, margine in mucronem emisso, foris effuso, intùs replicato. Jàm distinctione virgulatâ, crinitâ, crispâ : cuniculatim, pectinatim divisâ : imbricatim undatâ, cancellatim reticulatâ : in obliquum, in rectum expansâ : densatâ, porrectâ, sinuatâ : brevi nodo ligatis, toto latere connexis, ad plausum apertis, ad buccinum recurvis. Navigant ex his Veneriæ, præbentesque concavam sui partem, et auræ opponentes, per summa æquorum velificant. Saliunt pectines, et extrà volitant, seque et ipsi carinant.

LIII. 34. Sed quid hæc tam parva commc-

la nuit comme un feu, même dans la bouche de ceux qui les mangent.

Viennent à présent les murex dont l'enveloppe est plus dure, et les diverses espèces de conques. C'est ici qu'on admire la variété des jeux de la nature. Quelle profusion de couleurs! quelle diversité dans les formes! plates, concaves, longues, échancrées en croissant; arrondies en globe, coupées en demi-globe, cintrées, unies, ridées, frangées, striées; leur sommet se contourne en spirale, leur bord s'alonge en pointe, se renverse en dehors, se replie en dedans: chaque espèce enfin a sa différence, rayée, chevelue, crispée, cannelée, dentelée, ondée comme les tuiles rondes de nos toits, croisée comme les filets d'un réseau, étendue en ligne droite ou oblique, serrée, prolongée, tortueuse. Les coquilles attachées tantôt par un simple nœud, tantôt par un côté tout entier. Les unes s'ouvrant et se refermant; les autres se recourbant en forme de cor. Celles qu'on nomme *conque de Vénus* voguent sur la surface de la mer, en présentant à l'action du vent leur partie concave, qui leur sert de voile. Les petoncles sautent et voltigent au-dessus de l'eau, et se servent aussi à eux-mêmes de vaisseau.

Mais pourquoi m'arrêter à ces observations

moro; cùm populatio morum atque luxuria non aliundè major, quàm è concharum genere proveniat? Jàm quidem ex totâ rerum naturâ damnosissimum ventri mare est, tot modis, tot mensis, tot piscium saporibus, quibus pretia capientium periculo fiunt.

35. Sed quota hæc portio est reputantibus purpuras, conchylia, margaritas? Parum scilicet fuerat in gulas condi maria, nisì manibus, auribus, capite, totoque corpore à feminis juxtà virisque gestarentur. Quid mari cum vestibus? Quid undis fluctibusque cum vellere? Non rectè recipit hæc nos rerum natura, nisì nudos. Esto, sit tanta ventri cum eo societas, quid tergori? Parum est, nisì qui vescimur periculis, etiàm vestiamur: adeò per totum corpus, animâ hominis quæsita maximè placent.

LIV. Principium ergò culmenque omnium rerum pretii, margaritæ tenent. Indicus maximè has mittit oceanus, inter illas belluas tales tantasque, quas diximus, per tot maria

frivoles, lorsque ces mêmes coquillages sont une des causes les plus actives du luxe et de la corruption des mœurs? La mer est déjà de tous les élémens le plus nuisible à la santé de l'homme, par tous ces poissons dont on compose tant de mets, tant de ragoûts et de services, qui doivent leur prix aux dangers qu'ils coûtent.

Mais que ces maux sont peu de chose, si l'on réfléchit aux perles et à la pourpre! Ce n'étoit pas assez que la mer assouvît notre voracité, il falloit aussi que les femmes et même les hommes chargeâssent de ses dépouilles leurs mains, leurs oreilles, leur tête, leur corps tout entier. Quel rapport entre la mer et nos vêtemens? entre les flots et les toisons? Ne quitte-t-on pas ses habits pour entrer dans cet élément? Mais je veux qu'il y ait une telle intimité entre la mer et l'estomac: qu'a-t-elle de commun avec le dos? Ainsi que nos mets, il faut que nos vêtemens soient le prix des dangers. Tant nous préférons pour l'entretien de notre corps tout ce qui a pu coûter la vie à nos semblables!

Les perles tiennent donc le premier rang parmi les choses précieuses. Elles viennent surtout dans l'Océan Indien. C'est à travers cette multitude d'animaux monstrueux dont j'ai parlé, c'est en franchissant l'immensité de tant

venientes, tàm longo terrarum tractu, è tantis solis ardoribus: atque Indis quoque in insulas petuntur, et admodum paucas. Fertilissima est Taprobane et Stoidis, ut diximus in circuitu mundi: itèm Perimula promontorium Indiæ. Præcipuè autem laudantur circà Arabiam in Persico sinu maris Rubri.

Origo atque genitura conchæ est haud multùm ostrearum conchis differens. Has ubì genitalis anni stimulaverit hora, pandentes sese quâdam oscitatione, impleri roscido conceptu tradunt, gravidas posteà eniti, partumque concharum esse margaritas, pro qualitate roris accepti: si purus influxerit, candorem conspici: si verò turbidus, et fœtum sordescere: eumdem pallere, cœlo minante conceptum: ex eo quippè constare, cælique eis majorem societatem esse, quàm maris: indè nubilum trahi colorem, aut pro claritate matutinâ serenum. Si tempestivè satientur, grandescere et partus. Si fulguret, comprimi conchas, ac pro jejunii modo minui. Si verò etiàm tonuerit, pavidas ac repentè compressas, quæ

de mers et de tant de terres, qu'elles nous arrivent des régions brûlées par les feux du soleil; encore les Indiens vont-ils les chercher dans des îles qui sont elles-mêmes en très-petit nombre. Taprobane et Stoïs sont les plus fertiles, ainsi que Périmula, promontoire de l'Inde. Mais les plus belles se pêchent vers l'Arabie, dans le golfe Persique.

La nacre où se forment les perles diffère assez peu des écailles d'huître. On dit que, stimulées par l'influence de la saison nouvelle, les nacres s'ouvrent par une sorte de bâillement, et se remplissent d'une rosée qui les rend fécondes : qu'elles deviennent mères, et que les perles sont leur fruit. Différentes selon la qualité de la rosée reçue par la nacre, les perles sont d'une couleur éclatante, si la rosée a été pure; d'une couleur sale, si elle a été trouble. Elles sont pâles, lorsqu'elles ont été conçues sous un ciel orageux; car elles tirent leur origine du ciel, et tiennent plus de lui que de la mer. Aussi leur couleur est-elle obscure ou claire, en raison de l'état du ciel pendant les matinées. Si les nacres sont bien nourries, la perle prend de l'accroissement. Elles se referment quand il fait des éclairs, et le jeûne les maigrit. Si le tonnerre gronde, effrayées et se resserrant aussitôt, elles ne produisent

vocant physemata, efficere, speciem modò inani inflatam sine corpore: hos esse concharum abortus. Sani quidem partus multiplici constant cute, non impropriè callum ut existimari corporis possit: itàque et purgantur à peritis. Miror ipso tantùm eas cælo gaudere, sole rubescere, candoremque perdere, ut corpus humanum. Quare præcipuum custodiunt pelagiæ, altiùs mersæ, quàm ut penetrent radii. Flavescunt tamen et illæ senectâ, rugisque torpescunt: nec nisì in juventâ constat ille, qui quæritur, vigor. Crassescunt etiàm in senectâ, conchisque adhærescunt: nec his avelli queunt, nisì limâ. Quibus una tantum est facies, et ab eâ rotunditas, aversis planities, ob id tympania nominantur. Cohærentes vidimus in conchis, hâc dote unguenta circumferentibus. Ceterò in aquâ mollis unio, exemptus protinùs durescit.

LV. Concha ipsa cùm manum videt, comprimit sese, operitque opes suas, gnara propter illas se peti: manumque, si præveniat,

qu'une apparence de perle, qu'une bulle remplie d'air et sans corps. C'est ce qu'on pourroit nommer l'avortement des nacres. Celles qui viennent heureusement à terme sont composées de plusieurs peaux, en sorte qu'on peut les regarder comme une callosité de la nacre. Des mains habiles savent les nettoyer. Ce qui m'étonne, c'est que les perles tellement amies du ciel, rougissent pourtant au soleil et y perdent leur blancheur, comme la peau de l'homme. Celles qui vivent assez enfoncées dans la mer pour que les rayons ne les atteignent pas, conservent leur blancheur primitive. Toutefois elles jaunissent elles-mêmes en vieillissant, elles se rident, et ce n'est que dans la jeunesse qu'elles ont cette vigueur, qui fait leur prix. Les perles s'épaississent aussi dans la vieillesse; elles s'attachent à la nacre, et on ne peut les en séparer qu'avec la lime. On nomme timbales celles qui ont une face ronde, et l'autre plate. J'ai vu de ces perles adhérentes à leurs nacres; aussi en avoit-on fait des boîtes à essences. Au surplus, la perle est molle tant qu'elle demeure dans l'eau : elle durcit dès qu'elle en est tirée.

Lorsque la nacre voit la main de l'homme, elle se ferme et cache son trésor, sachant bien qu'on ne la recherche que pour le ravir. Si elle est surprise par l'homme, elle lui coupe

acie suâ abscindit, nullâ justiore pœnâ, et aliis munita suppliciis : quippè inter scopulos major pars invenitur : sed in alto quoque comitantur marinis canibus : nec tamen aures feminarum arcentur. Quidam tradunt, sicùt apibus, ità concharum examinibus singulas magnitudine et vetustate præcipuas esse velutì duces, miræ ad cavendum solertiæ : has urinantium curâ peti : illis captis, facilè ceteras palantes retibus includi : multo deindè obrutis sale in vasis fictilibus, erosâ carne omni, nucleos quosdam corporum, hoc est, uniones decidere in ima.

LVI. Usu atteri non dubium est, coloremque indiligentiâ mutare. Dos omnis in candore, magnitudine, orbe, lævore, pondere, haud promptis rebus, in tantum ut nulli duo reperiantur indiscreti : undè nomen unionum Romanæ scilicet imposuere deliciæ. Nàm id apud Græcos non est, ne apud Barbaros quidem inventores ejus aliud, quàm margaritæ. Et in candore ipso magna differentia : clarior in Rubro mari repertis : Indicos specularium

la main avec son tranchant, juste punition, mais non la seule qu'elle prépare au ravisseur; car la plupart des nacres se trouvent entre des écueils : en pleine mer, les chiens marins sont leurs satellites : et cependant rien n'en peut écarter les oreilles des femmes. Si l'on en croit quelques auteurs, chaque troupe de nacres, ainsi que chaque essaim d'abeilles, a son chef, remarquable par sa grandeur et sa beauté, et d'une adresse merveilleuse pour se garantir des dangers. Les plongeurs mettent tout leur soin à saisir ce chef. Une fois pris, les autres nacres dispersées sont aisément enfermées dans le filet. Ensuite on les couvre de sel dans des vases d'argile, et quand la chair est corrodée, le noyau, c'est-à-dire la perle, tombe au fond du vase.

Nul doute qu'elles ne s'usent à force de servir, et que, faute de soin, leur couleur ne s'altère. Tout leur mérite consiste dans la blancheur, la grosseur, la rondeur, le poli et la pesanteur : qualités qui se trouvent si rarement ensemble, qu'on ne voit jamais deux perles parfaitement semblables. Aussi notre luxe les a-t-il nommées *uniones* (sans pair) (43). Ce nom n'existe pas chez les Grecs : les Barbares mêmes à qui nous les devons, n'ont pas d'autre mot que celui de *margaritæ*. Il y a une grande différence dans la blancheur elle-même. Celles

lapidum squama adsimulat, aliàs magnitudine præcellentes. Summa laus coloris est exaluminatos vocari. Et procerioribus sua gratia est, elenchos appellant fastigatâ longitudine, alabastrorum figurâ in pleniorem orbem desinentes. Hos digitis suspendere, et binos ac ternos auribus, feminarum gloria est. Subeunt luxuriæ ejus nomina, et tædia, exquisita perdito nepotatu : siquidèm cùm id fecere, crotalia appellant, ceu sono quoque gaudeant, et collisu ipso margaritarum. Cupiuntque jàm et pauperes, « lictorem feminæ » in publico unionem esse » dictitantes. Quin et pedibus, nec crepidarum tantùm obstragulis, sed totis socculis addunt. Neque enim gestare jàm margaritas, nisì calcent ac per uniones etiàm ambulent, satis est.

In nostro mari reperiri solebant, crebriùs circà Bosphorum Thracium, rufi ac parvi in conchis, quas myas appellant. At in Acarnaniâ quæ vocatur pinna gignit. Quo apparet

de la Mer Rouge ont une eau plus claire. L'écaille de la pierre spéculaire imite assez les perles indiennes, qui d'ailleurs l'emportent en grandeur. Dire qu'elles ressemblent à l'alun de roche, c'est faire l'éloge complet de leur couleur. Les plus longues aussi ont leur mérite distinctif. On appelle *elenchi*, celles qui, prolongées en poires, se terminent en élargissant leur contour, comme nos vases à essences. La gloire des femmes est de les suspendre à leurs doigts, d'en attacher deux et même trois à chacune de leurs oreilles (44). On a donné à ce luxe des noms dont la recherche atteste l'excès de notre dépravation. Cette sorte de parure, elles l'appellent *crotalia* (grelots), comme si le son et le cliquetis des perles étoient aussi une jouissance pour elles (45). Déjà même les moins riches affectent ces fastueux ornemens. Nos perles sont nos licteurs, disent-elles. Bien plus, elles les portent à leurs pieds, elles en garnissent non-seulement les cordons de la chaussure, mais la chaussure toute entière; car aujourd'hui c'est trop peu de porter sur soi ces objets précieux, il faut qu'on les foule aux pieds, qu'on marche sur les perles.

On trouvoit autrefois dans notre mer, surtout vers le Bosphore de Thrace, de petites perles rousses dans certaines nacres appelées mya. En Acarnanie, la nacre qu'on nomme

non uno conchæ genere nasci. Namque et Juba tradit, Arabicis concham esse similem pectini insecto, hirsutam echinorum modo, ipsum unionem in carne, grandini similem. Conchæ non tales ad nos afferuntur. Nec in Acarnaniâ autem laudati reperiuntur, enormes, et feri, colorisque marmorei. Meliores circà Actium, sed et hi parvi : et in Mauritaniæ maritimis. Alexander Polyhistor et Sudines senescere eos putant, coloremque exspirare.

LVII. Eorum corpus solidum esse manifestum est, quod nullo lapsu franguntur. Non autèm semper in mediâ carne reperiuntur, sed aliis atque aliis locis. Vidimusque jàm in extremis etiàm marginibus velut conchâ exeuntes : et in quibusdam quaternos quinosque. Pondus ad hoc ævi semunciæ pauci singulis scrupulis excessere. In Britanniâ parvos atque decolores nasci certum est : quoniàm divus Julius thoracem, quem Veneri Genetrici in templo ejus dicavit, ex Britannicis margaritis factum voluerit intelligi.

pinne produit des perles; ce qui prouve qu'elles ne naissent pas d'une seule espèce de coquille. Juba rapporte qu'on voit en Arabie une nacre semblable à un pétoncle cannelé, et garni de *pointes*, comme l'oursin : que la perle est dans la chair, de la grosseur d'un grêlon. Ces sortes de nacres n'ont pas encore été apportées à Rome. Les perles de l'Acarnanie ne sont pas estimées : elles sont irrégulières, brutes et marbrées, ainsi que celles de la Mauritanie. Alexandre Polyhistor et Sudinès pensent que leur couleur s'altère en vieillissant.

Ce qui démontre la solidité des perles, c'est *qu'elles ne se cassent jamais en tombant. Elles ne se trouvent pas toujours au milieu de l'huître.* J'en ai vu qui étoient placées à l'extrémité du bord, comme si elles sortoient de la nacre; et dans quelques nacres, j'ai vu quatre et même cinq perles. On en compte très-peu, jusqu'à présent, qui pèsent plus d'un scrupule au delà d'une demi-once. Il est certain que la Mer Britannique en produit qui sont petites et ternes. Jules-César fit connoître au public que celles qu'il dédioit à Vénus *Génitrix* avoient été pêchées sur les côtes de la Grande-Bretagne.

LVIII. Lolliam Paulinam, quæ fuit Caii principis matrona, ne serio quidem, aut solemni cærimoniarum aliquo apparatu, sed mediocrium etiàm sponsalium cenâ, vidi smaragdis margaritisque opertam, alterno textu fulgentibus, toto capite, crinibus, spirâ, auribus, collo, monilibus, digitisque : quæ summa quadringenties sestertiûm colligebat : ipsa confestìm parata mancupationem tabulis probare. Nec dona prodigi principis fuerant, sed avitæ opes, provinciarum scilicet spoliis partæ. Hic est rapinarum exitus ; hoc fuit quare M. Lollius infamatus regum muneribus in toto Oriente, interdictâ amicitiâ à Caio Cæsare Augusti filio, venenum biberet, ut neptis ejus quadringenties sestertio operta spectaretur ad lucernas. Computet nùnc aliquis ex alterâ parte, quantum Curius aut Fabricius in triumphis tulerint : imaginetur illorum fercula, et ex alterâ parte Lolliam, unam imperii mulierculam accubantem : non illos curru detractos, quàm in hoc vicisse malit ?

J'ai vu, et ce n'étoit pas dans une cérémonie publique, dans une de ces fêtes où l'on étale tout le faste de l'opulence; j'ai vu, à un souper de fiançailles très-ordinaires, Lollia *Paulina*, qui depuis est devenue la femme de Caligula, toute couverte d'émeraudes et de perles, que leur mélange rendoit encore plus brillantes. Sa tête, ses cheveux, sa gorge, ses oreilles, son cou, ses bras, ses doigts en étoient chargés. Il y en avoit pour quarante millions de sesterces (9,000,000 fr.) Elle étoit en état de produire les quittances. Et ces richesses, elle ne les devoit pas à la prodigalité de l'empereur : c'étoit le bien de son aïeul, c'est-à-dire, la dépouille des provinces. Voilà le fruit des *concussions* : voilà pourquoi Lollius, diffamé dans tout l'Orient pour les présens extorqués aux rois, avala du poison, après avoir perdu les bonnes grâces de Caius César, fils d'Auguste : c'étoit afin que sa petite-fille se fît voir aux flambeaux avec une parure de quarante millions de sesterces. A présent calculez d'un côté ce que portèrent Curius et Fabricius dans leurs triomphes : figurez-vous les brancards chargés du fruit de leurs exploits : et de l'autre, voyez à table une Lollia, une simple particulière : ne voudriez-vous pas qu'ils eussent été arrachés du char triomphal, plutôt que d'avoir, par leurs victoires, préparé de tels scandales ?

Nec hæc summa luxuriæ exempla sunt. Duo fuere maximi uniones per omne ævum: utrumque possedit Cleopatra, Ægypti reginarum novissima, per manus Orientis regum sibi traditos. Hæc, cùm exquisitis quotidiè Antonius saginaretur epulis, superbo simùl ac procaci fastu, ut regina meretrix, lautitiam ejus omnem apparatumque obtrectans, quærente eo quid adstrui magnificentiæ posset, respondit, « unâ se cenâ centies sester» tiûm absumpturam ». Cupiebat discere Antonius, sed fieri posse non arbitrabatur. Ergò sponsionibus factis, postero die quo judicium agebatur, magnificam aliàs cenam, ne dies periret, sed quotidianam Antonio apposuit, irridenti, computationemque expostulanti. At illa corollarium id esse, et consumpturam eam cenam taxationem confirmans, solamque se centies sestertiûm cenaturam, inferri mensam secundam jussit. Ex præcepto ministri unum tantùm vas ante eam posuere aceti, cujus asperitas visque in tabem margaritas resolvit. Gerebat auribus cùm maximè singulare illud,

Il est des exemples de luxe plus monstrueux encore. Deux perles sont citées comme les plus grosses qui aient jamais existé. Cléopatre, dernière reine d'Égypte, les posséda l'une et l'autre. Elles lui étoient venues par héritage des rois de l'Orient. Dans le temps qu'Antoine, épuisant chaque jour tous les excès de la gourmandise, faisoit charger sa table des mets les plus recherchés, cette princesse, avec l'orgueil et l'impudence d'une courtisane couronnée, plaisantoit sur l'appareil et la somptuosité de ses festins. Antoine lui demanda ce qu'on pouvoit ajouter à la magnificence de sa table : elle répondit qu'elle dépenseroit en un seul repas dix millions de sesterces (2,250,000 f.) Il désiroit d'apprendre par quel moyen, mais il ne croyoit pas que la chose fût possible. Ils font un pari. Le lendemain, jour de la décision, elle servit un souper magnifique : car, après tout, il ne falloit pas que ce jour fût perdu; mais ce n'étoit qu'un des soupers ordinaires. Antoine demandoit d'un ton railleur qu'on produisît le compte. Ceci n'est qu'un accessoire, dit-elle, le souper coûtera la somme convenue, et seule je mangerai les dix millions de sesterces. Elle ordonne qu'on apporte le second service. Les officiers, qui étoient prévenus, ne placèrent devant elle qu'un vase plein de vinaigre : on sait que cette liqueur possède la

et verè unicum naturæ opus. Itàque exspectante Antonio quidnam esset actura, detractum alterum mersit, ac liquefactum obsorbuit. Injecit alteri manum L. Plancus, judex sponsionis ejus, eum quoque paranti simili modo absumere, victumque Antonium pronuntiavit, omine rato. Comitatur fama unionis ejus parem, captâ illâ tantæ quæstionis victrice reginâ dissectum, ut esset in utrisque Veneris auribus Romæ, in Pantheo dimidia eorum cena.

LIX. Non ferent tamen hanc palmam, spoliabunturque etiàm luxuriæ gloriâ. Prior id fecerat Romæ in unionibus magnæ taxationis Clodius tragœdi Æsopi filius, relictus ab eo in amplis opibus heres, ne triumviratu suo nimis superbiat Antonius, penè histrioni comparatus, et quidèm nullâ sponsione ad hoc producto, quò magis regium fiat : sed ut experiretur in gloriâ palati, quid saperent margaritæ : atque ut mirè placuere, ne solus hoc

vertu de dissoudre les perles. Elle avoit alors à ses oreilles ces deux perles, merveille incomparable, chef-d'œuvre vraiment unique de la nature. Tandis qu'Antoine impatient observe tous ses mouvemens, elle en détache une qu'elle jette dans le vinaigre, et sitôt qu'elle est dissoute, elle l'avale. Déjà elle porte la main sur l'autre : Plancus, juge du pari, la saisit et prononce qu'Antoine est vaincu ! présage trop malheureusement accompli. Celle qui fut sauvée n'a rien perdu de sa célébrité. Après que cette reine fameuse par un triomphe si glorieux, fut tombée au pouvoir du vainqueur, on scia cette seconde perle, pour former deux pendans d'oreilles à la Vénus du Panthéon; et la moitié d'un de leurs soupers fait la parure d'une déesse.

Toutefois ils ne remporteront point la palme du luxe; ils seront dépouillés même de cette gloire. Déjà le fils du tragédien Ésopus, Clodius, à qui son père laissa des richesses immenses, avoit donné à Rome l'exemple de ce magnifique scandale. Qu'Antoine ne soit pas si fier de son triumvirat; à peine a-t-il égalé un histrion, dont l'action même a plus de grandeur; car il ne fut point provoqué par un défi : il prétendoit à l'honneur d'éprouver, le premier, quel goût avoient les perles; il le trouva merveilleux, et pour ne pas le savoir

sciret, singulos uniones convivis quoque absorbendos dedit. Romæ in promiscuum ac frequentem usum venisse, Alexandriâ in ditionem redactâ : primùm autem cœpisse circà Sullana tempora minutas et viles, Fenestella tradit manifesto errore, cùm Ælius Stilo Jugurthino bello unionum nomen impositum maximè grandibus margaritis prodat.

LX. Et hoc tamen æternæ propè possessionis est : sequitur heredem, in mancipatum venit, ut prædium aliquod. Conchylia et purpuras omnis hora atterit, quibus eadem mater luxuria paria penè etiàm margaritis pretia fecit.

36. Purpuræ vivunt annis plurimùm septenis. Latent, sicùt murices, circà Canis ortum tricenis diebus. Congregantur verno tempore, mutuoque attritu lentorem cujusdam ceræ salivant. Simili modo et murices. Sed purpuræ florem illum tinguendis expetitum vestibus, in mediis habent faucibus. Liquoris hic minimi est in candidâ venâ, undè pretiosus ille bibitur nigrantis rosæ colore sublu-

seul, il en fit servir une à chacun des convives. Fenestella écrit que les perles devinrent d'un usage commun et fréquent dans Rome, après la prise d'Alexandrie : qu'elles commencèrent à être connues vers le temps de Sylla; mais qu'elles étoient petites et de peu de valeur. Il se trompe évidemment; car Élius Stilon nous apprend que ce fut pendant la guerre de Jugurtha que les plus grosses perles furent désignées par le mot *uniones*.

Les perles sont du moins un bien solide et durable : elles passent à un héritier : on peut les aliéner comme un fonds de terre : mais la pourpre, également fille du luxe, à qui ce même luxe assigne une valeur presque égale à celle des perles, la pourpre s'use à tous les instans.

Les pourpres vivent ordinairement sept ans. Ainsi que le murex, elles restent cachées trente jours, vers le lever de la canicule. Elles s'assemblent au printemps, et se frottant les unes contre les autres, elles jetent une espèce de cire gluante. Le murex en fait autant. Mais cette fleur de pourpre, si recherchée pour la teinture, se trouve au milieu du gosier. C'est une petite goutte de liqueur contenue dans une veine blanche, et dont la couleur est celle d'une rose foncée. Le reste du corps est inu-

cens. Reliquum corpus sterile. Vivas capere contendunt, quià cùm vitâ succum eum evomunt. Et majoribus quidem purpuris detractâ conchâ auferunt : minores cum testâ vivas frangunt, ità demùm rorem eum exspuentes.

Tyri præcipuus hic Asiæ : in Meninge, Africæ, et Gætulo litore oceani : in Laconicâ, Europæ. Huic fasces securesque Romanæ viam faciunt : idemque pro majestate pueritiæ est. Distinguit ab equite curiam : diis advocatur placandis : omnemque vestem illuminat : in triumphali, miscetur auro. Quapropter excusata et purpuræ sit insania. Sed undè conchyliis pretia, queis virus grave in fuco, color austerus in glauco, et irascenti similis mari?

Lingua purpuræ longitudine digitali, quâ pascitur perforando reliqua conchylia : tanta duritia aculeo est. Aquæ dulcedine necantur, et sicubi flumen immergitur : alioqui captæ, diebus quinquagenis vivunt, salivâ suâ. Conchæ omnes celerrimè crescunt, præcipuè purpuræ : anno magnitudinem implent.

tile. On tâche de prendre les pourpres vivantes, parce qu'elles jettent cette liqueur en mourant. On l'extrait des plus grandes, après les avoir arrachées de leurs coquilles. Les plus petites sont écrasées vivantes avec les coquilles mêmes.

Tyr en Asie, Méninx et les côtes de Gétulie en Afrique, la Laconie en Europe, sont les lieux qui produisent la plus belle pourpre. C'est devant cette couleur précieuse que les faisceaux et les haches romaines écartent la foule. Elle est la majesté de l'enfance. Elle distingue le sénateur du chevalier. Au pied des autels, elle fléchit les dieux : son éclat rehausse tous nos vêtemens : elle se mêle à l'or dans la robe triomphale. Excusons donc la passion qu'elle inspire. Mais les teintures conchyliennes d'où tirent-elles leur prix ? leur odeur est infecte : elles contristent la vue par leur aspect verdâtre et leur couleur de tempête.

La langue de la pourpre est de la longueur du doigt. La pointe en est si dure qu'elle perce les autres coquillages dont elle se nourrit. Les pourpres meurent dans l'eau douce et par tout où quelque rivière vient se jeter à la mer. Du reste, celles qu'on a pêchées vivent cinquante jours de cette bave qu'on nomme leur cire. Les pourpres croissent encore plus promptement que les autres coquillages : elles ont acquis toute leur grandeur au bout d'un an.

LXI. Quòd si hactenùs transcurrat expositio, fraudatam profectò se luxuria credat, nosque indiligentiæ damnet. Quamobrem persequemur etiàm officinas : ut tamquàm in vitâ frugum noscitur ratio, sìc omnes qui istis gaudent præmia vitæ suæ calleant. Concharum ad purpuras et conchylia (eadem enìm est materia, sed distat temperamento) duo sunt genera. Buccinum minor concha, ad similitudinem ejus quâ buccini sonus editur : undè et causa nomini, rotunditate oris in margine incisâ. Alterum purpura vocatur, cuniculatìm procurrente rostro, et cuniculi latere introrsùs tubulato, quà proferatur lingua. Præthereà clavatum est ad turbinem usquè, aculeis in orbem septenis ferè, qui non sunt buccino : sed utrisque orbes totidem, quot habeant annos. Buccinum nonnisì petris adhæret, circàque scopulos legitur.

37. Purpuræ, nomine alio, pelagiæ vocantur. Earum genera plura, pabulo et solo dis-

Si je passois de suite à d'autres objets, le luxe réclameroit ses droits, et m'accuseroit de négligence. Je vais donc entrer dans les ateliers ; et de même que, pour les besoins de la vie, nous connoissons tout ce qui est relatif aux grains dont nous faisons notre nourriture, de même aussi les hommes qui se passionnent pour ces frivolités pourront connoître à fond les élémens et les moyens de leurs jouissances. Deux sortes de coquillages nous donnent la pourpre et la couleur conchylienne (46) ; car pour l'une et pour l'autre la matière est la même. Toute la différence est dans la combinaison. De ces deux coquillages, le plus petit est le buccin. Il a la forme d'un cor. Son ouverture est ronde, les bords en sont échancrés. L'autre se nomme pourpre. Son bec se prolonge contourné en volute et creusé en gouttière, afin de donner passage à la langue. De plus, la coquille est couverte de tubercules jusqu'au sommet. Des pointes sont disposées en rond, et, pour l'ordinaire, au nombre de sept. Elles manquent au buccin. Mais chez tous les deux, le nombre des spirales indique celui des années. Le buccin ne s'attache jamais qu'aux pierres : on le prend autour des rochers.

Les pourpres se nomment aussi pélagiennes. Elles se divisent en plusieurs variétés qui dif-

cretâ. Lutense putri limo, et algense enutritum algâ, vilissimum utrumque: melius tæniense, in tæniis maris collectum: hoc quoque tamen etiamnùm levius atque dilutius: calculense appellatur à calculo maris, mirè aptum conchyliis: et longè optimum purpuris dialutense, id est, vario soli genere pastum. Capiuntur autem purpuræ parvulis rarisque textu veluti nassis in alto jactis. Inest iis esca, clusiles mordacesque conchæ, ceu mitulos videmus: has semineces, sed redditas mari avido hiatu revivescentes appetunt purpuræ, porrectisque linguis infestant: at illæ aculeo exstimulatæ claudunt sese, comprimuntque mordentia: ità pendentes aviditate suâ purpuræ tolluntur.

LXII. 38. Capi eas post canis ortum, aut antè vernum tempus utilissimum: quoniàm cùm cerificavere, fluxos habent succos. Sed id tinguentium officinæ ignorant, cùm summa vertatur in eo. Eximitur posteà vena, quam diximus: cui addi salem necessarium, sexta-

fèrent entre elles par leur nourriture et par la nature des lieux qu'elles habitent. Il en est qui vivent de limon, d'autres se nourrissent d'algue. Ces deux espèces sont les moins estimées. On prise davantage celles qu'on pêche sur certains bancs de rochers : encore donnent-elles une couleur trop légère et trop claire. L'espèce qui se trouve sur le sable de la mer est excellente pour la couleur conchylienne ; et la meilleure pour la pourpre est celle qui ne se fixe dans aucun lieu en particulier. On prend les pourpres en jetant dans la mer de petites nasses à claire-voie. On y met pour appât des coquillages qui s'ouvrent et se ferment, tels que les moules. Ces coquillages à demi-morts se raniment et s'ouvrent lorsqu'ils ont été rendus à la mer. Les pourpres les attaquent et avancent la langue pour les percer. Ceux-ci excités par la douleur se referment. Les pourpres se trouvent prises et, victimes de leur avidité, on les enlève suspendues par la langue.

La meilleure pêche se fait après le lever de la canicule, ou avant le printemps. Lorsque les pourpres ont jeté leur liqueur gluante et visqueuse, elles donnent un suc trop fluide. C'est ce qu'on ignore dans les ateliers, et cependant ce point est essentiel. On commence par ôter aux pourpres cette veine dont j'ai

rios fermè in libras centenas: macerari triduo justum: quippè tantò major vis, quantò recentior. Fervere in plumbo, singulasque amphoras centenas ad quingentenas medicaminis libras æquari, ac modico vapore torreri, et ideò longinquæ fornacis cuniculo. Ità despumatis subindè carnibus, quas adhæsisse venis necesse est, decimo fermè die liquatâ cortinâ, vellus elutriatum mergitur in experimentum: et donèc spei satis fiat, uritur liquor. Rubens color nigrante deterior. Quinis lana potat horis, rursùsque mergitur carminata, donèc omnem ebibat saniem. Buccinum per se damnatur, quoniàm fucum remittit. Pelagio admodùm alligatur, nimiæque ejus nigritiæ dat austeritatem illam nitoremque, qui quæritur, cocci. Ità permixtis viribus alterum altero excitatur, aut adstringitur.

Summa medicaminum in L. libras vellerum, buccini ducenæ: pelagii, CXI. Ità fit amethysti

parlé. Il est nécessaire d'y mêler du sel dans la proportion de vingt onces par quintal. On laisse la liqueur se macérer trois jours au plus : car elle a d'autant plus de force qu'elle est plus nouvelle. On la fait bouillir dans des cuves de plomb. Cent amphores doivent se réduire à cinq cents livres. Il faut une chaleur modérée qu'on se procure au moyen d'un tuyau qui correspond à une fournaise éloignée. Après que les chairs adhérentes aux veines ont été enlevées avec l'écume, et lorsque la fusion est parfaite, le dixième jour, on trempe pour échantillon un morceau de laine bien débouillie, et la cuisson continue jusqu'à ce qu'on ait atteint le point désiré. Le rouge éclatant et vif vaut moins qu'un rouge sombre et foncé. La laine trempe cinq heures : on la carde pour la replonger encore, jusqu'à ce qu'elle ait bu toute la liqueur. Le buccin ne s'emploie jamais seul ; la couleur ne tiendroit pas. On l'amalgame avec la pourpre. Il donne à celle-ci dont la nuance est trop noire et trop ombrée, cette vivacité, ce brillant de l'écarlate, qui est le chef-d'œuvre de l'art. De cette alliance il résulte que chacun anime ou amortit ce que l'autre a de trop sombre ou de trop éclatant.

La combinaison la plus parfaite est celle où pour cinquante livres de laine on emploie deux cents livres de buccin, et cent onze

color eximius ille. At Tyrius pelagio primùm satiatur, immaturâ viridique cortinâ: mox permutatur in buccino. Laus ei summa, in colore sanguinis concreti, nigricans aspectu, idemque suspectu refulgens. Undè et Homero purpureus dicitur sanguis.

LXIII. 39. Purpuræ usum Romæ semper fuisse video, sed Romulo in trabeâ. Nam togâ prætextâ, et latiore clavo Tullum Hostilium è regibus primum usum, Etruscis devictis, satis constat. Nepos Cornelius, qui divi Augusti principatu obiit: « Me, inquit, juvene » violacea purpura vigebat, cujus libra dena- » riis centum venibat: nec multò pòst rubra » Tarentina. Huic successit dibapha Tyria, » quæ in libras denariis mille non poterat emi. » Hâc P. Lentulus Spinther ædilis curulis pri- » mus in prætextâ usus improbabatur: quâ pur- » purâ quis non jàm, inquit, tricliniaria facit? » Spinther ædilis fuit Urbis conditæ anno DCXCI.

livres de pourpre. C'est par ce procédé qu'on obtient cette superbe couleur d'améthyste. Les Tyriens commencent par tremper la laine dans la pourpre, sans attendre que la cuisson soit parfaite; ensuite ils la plongent dans le buccin. La plus belle pourpre Tyrienne (47) est celle qui a la couleur de sang figé, et qui paroît noirâtre, quand on la voit de face, et brillante, lorsqu'on la regarde de bas en haut. Aussi Homère donne-t-il au sang l'épithète de pourpré.

Je vois que de tout temps la pourpre a été en usage dans Rome, mais que Romulus ne l'employoit que pour la trabée; car il est assez constant que Tullus Hostilius est le premier roi qui ait porté la prétexte et le laticlave, et que ce fut après la défaite des Étrusques. Voici comme s'exprime Cornélius Népos qui mourut sous l'empire d'Auguste : « Pendant ma jeunesse, dit-il, la pourpre violette étoit à la mode ; elle se vendoit cent deniers (90 f.) la livre. Bientôt après on préféra la pourpre rouge de Tarente, et ensuite la double pourpre de Tyr, dont la livre coûtoit plus de mille deniers. On blâmoit Lentulus Spinther, édile curule, qui, le premier, en fit usage pour sa prétexte. Aujourd'hui, continue le même auteur, est-il une salle à manger où l'on ne voie des tapis de pourpre Tyrienne » ? Spinther fut édile l'an

Cicerone consule. Dibapha tunc dicebatur, quæ bìs tincta esset, velutì magnifico impendio, qualiter nunc omnes penè commodiores purpuræ tinguuntur.

LXIV. In conchyliatâ veste cetera eadem, sinè buccino: præterque jus temperatur aquâ, et pro indiviso, humani potûs excremento: dimidia et medicamina adduntur. Sic gignitur laudatus ille pallor saturitate fraudatâ, tantòque dilutior, quantò magis vellera esuriunt.

40. Pretia medicamento sunt quidem pro fertilitate litorum viliora: non tamen usquàm pelagii centenas libras quinquagenos nummos excedere, et buccini centenos, sciant qui ista mercantur immenso.

LXV. Sed alia è fine initia: juvatque ludere impendio, et lusus geminare miscendo, iterùmque et ipsa adulterare adulteria naturæ: sicùt testudines tinguere, argentum auro confundere, ut electra fiant: addere his æra, ut Corinthia.

de Rome 691, sous le consulat de Cicéron. On appeloit *dibapha* celle qui, par une dépense magnifique alors, avoit été teinte deux fois, comme le sont aujourd'hui presque toutes les belles pourpres.

On suit le même procédé pour la couleur conchylienne (48), si ce n'est qu'on ne fait pas usage du buccin. En outre, on verse dans la teinture de l'eau et de l'urine en parties égales, et on ajoute une moitié de plus en suc de pourpre. C'est ainsi qu'au moyen d'une saturation incomplète, on obtient cette couleur pâle tant vantée, et d'autant plus claire que la laine est moins rassasiée.

Le suc de la pourpre et du buccin est plus ou moins cher en raison de la fertilité des rivages. Toutefois celui de la pourpre ne coûte nulle part plus de cinquante *sesterces* (11 f. 25 c.), et celui du buccin plus de cent sesterces le quintal. Ils ne s'en doutent pas ces hommes qui, pour de tels objets, prodiguent des sommes énormes.

Mais où finit un abus, un autre abus commence. On se fait un jeu de dépenser. On s'étudie à doubler les frais en mêlant les combinaisons, à falsifier encore ce qui n'étoit déjà qu'une falsification de la nature. Ainsi l'on a imaginé de peindre l'écaille, de mêler l'argent à l'or pour faire le vermeil, et d'y ajouter l'airain pour composer le métal de Corinthe.

41. Non est satis abstulisse gemmæ nomen amethystum : rursùm absolutum inebriatur Tyrio, ut sit ex utroque nomen improbum, simùlque luxuria duplex : et cùm confecere conchylia, transire meliùs in Tyrium putant. Pœnitentia hoc primùm debet invenisse, artifice mutante quod damnabat : indè ratio nata, votum quoque factum è vitio portentosis ingeniis, et gemina demonstrata via luxuriæ, ut color alius operiretur alio, suavior ità fieri leniorque dictus. Quìn et terrena miscere, coccoque tinctum Tyrio tinguere, ut fieret hysginum.

Coccum Galatiæ rubens granum, ut dicemus in terrestribus, aut circà Emeritam Lusitaniæ, in maximâ laude est. Verùm ut simùl peragantur nobilia pigmenta, anniculo grano languidus succus : idem à quadrimo evanidus. Ità nec recenti vires, neque senescenti. Abundè tracta est ratio, quâ se viro-

Ce n'étoit pas assez qu'on eût enlevé à une pierre le nom d'améthyste : afin d'imaginer un nom bizarre (tyriamethystus) qui tienne de l'un et de l'autre, et de créer la jouissance d'un double luxe, on retrempe cette couleur dans la pourpre de Tyr. La couleur conchylienne n'est plus qu'une préparation pour que l'étoffe prenne mieux la teinture tyrienne. Cette invention est due sans doute au repentir d'un ouvrier mécontent de son ouvrage. Delà un nouveau procédé : et ce qui fut d'abord l'effet de la mal-adresse, des esprits contre nature l'érigèrent en chef-d'œuvre de l'art. On découvrit un double moyen de luxe en chargeant une couleur avec une autre couleur : elle en devient, dit-on, plus agréable et plus douce. Que dis-je? on mêle les productions de la terre à celles de la mer; et pour obtenir le ponceau, on reteint dans la pourpre ce qu'on avoit teint dans l'écarlate.

La plus belle graine d'écarlate, comme je le dirai en parlant des végétaux, se tire de la Galatie, ou des environs d'Émérita en Lusitanie (49). Mais pour compléter mes observations sur les teintures précieuses, je remarquerai que la graine ne doit être ni trop nouvelle ni trop vieille. Si elle n'a qu'un an, elle donne une couleur blafarde; si elle a plus de quatre ans, elle est sans force et sans vigueur. J'ai décrit amplement les procédés d'un

rum juxtà feminarumque forma credit amplissimam fieri.

LXVI. 42. Concharum generis et pinna est. Nascitur in limosis subrecta semper, nec umquàm sinè comite, quem pinnoterem vocant, alii pinnophylacem. Is est squilla parva: alibì cancer dapis adsectator. Pandit se pinna, luminibus orbum corpus intùs minutis piscibus præbens. Adsultant illi protinùs, et ubì licentiâ audacia crevit, implent eam. Hoc tempus speculatus index, morsu levi significat. Illa compressu, quidquid inclusit, exanimat, partemque socio tribuit.

LXVII. Quò magis miror quosdam existimasse aquatilibus nullum inesse sensum. Novit torpedo vim suam, ipsa non torpens: mersaque in limo se occultat, piscium qui securi supernatantes obtorpuere, corripiens. Hujus jecori teneritas nulla præfertur. Nec minor solertia ranæ, quæ in mari piscatrix vocatur. Eminentia sub oculis cornicula tur-

art auquel et les hommes et les femmes croient devoir leur plus majestueuse parure.

Parmi les coquillages se trouve aussi la nacre qu'on nomme pinne. Elle naît dans les fonds de vase, toujours droite, et jamais sans un compagnon, qu'on appelle pinnotère, et, selon d'autres, pinnophylax. C'est une petite squille, ou un cancre qui s'associe avec elle pour trouver sa nourriture. La nacre, qui est aveugle, s'ouvre, offrant son corps aux petits poissons qui viennent jouer autour d'elle. Bientôt enhardis par la licence, ils remplissent la coquille. Le pinnotère qui est aux aguets, avertit la nacre par une morsure légère : celle-ci se referme, écrase tout ce qui se trouve pris entre ses écailles, et partage sa proie avec son associé.

D'après de tels faits, je ne conçois pas comment des auteurs refusent toute espèce de sentiment aux animaux aquatiques. La torpille connoît sa force, et n'éprouve pas elle-même cette torpeur qu'elle communique aux autres. Plongée dans la vase, elle se cache et saisit les poissons qui, nageant sans défiance au-dessus d'elle, se trouvent subitement engourdis. Nul mets n'est plus tendre que le foie de cet animal. La grenouille de mer (la baudroie) qu'on nomme pêcheuse, n'a pas moins d'adresse. Après

bato limo exserit, adsultantes pisciculos pertrahens, donec tàm propè accedant, ut adsiliat. Simili modo squatina et rhombus abditi pinnas exsertas movent, specie vermiculorum: itèmque quæ vocantur raiæ. Nàm pastinaca latrocinatur ex occulto, transeuntes radio (quod telum est ei) figens. Argumenta solertiæ hujus, quod tardissimi piscium hi, mugilem velocissimum omnium habentes in ventre reperiuntur.

43. Scolopendræ terrestribus similes, quas centipedes vocant, hamo devorato omnia interanea evomunt, donec hamum egerant, deindè resorbent. At vulpes marinæ, simili in periculo glutiunt ampliùs usquè ad infirma lineæ, quæ facilè prærodant. Cautiùs qui glanis vocatur: aversos mordet hamos, nec devorat, sed escâ spoliat.

44. Grassatur aries, ut latro. Et nùnc grandiorum navium in salo stantium occultatus

avoir troublé la vase, elle avance les cornes qui sont placées au-dessous de ses yeux, attirant les petits poissons qui s'ébattent à l'entour, jusqu'à ce qu'ils soient assez près pour qu'elle se lance sur eux. L'ange et le turbot, pareillement cachés, remuent leurs nageoires, qui semblent autant de vermisseaux. Les raies emploient le même artifice. La pastenaque attaque son ennemi du fond d'une embuscade. Son arme est le dard de sa queue, dont elle perce les poissons qui passent devant elle. Une preuve de l'industrie de ces animaux, c'est qu'étant les plus lents de tous, on trouve dans leur estomac le muge, qui de tous est le plus agile.

La scolopendre marine ressemble à la scolopendre terrestre, qu'on appelle mille-pieds. Quand elle a dévoré un hameçon, elle vomit tous ses intestins, jusqu'à ce qu'elle se soit débarrassée du fer funeste, et les ravale ensuite. Dans un danger semblable, les renards marins avalent tout ce qu'ils peuvent de la ligne, jusqu'à ce qu'ils trouvent un endroit foible qu'ils puissent ronger aisément. Le glanis est encore plus rusé. Au lieu de dévorer l'hameçon, il le mord en sens contraire, et le dépouille de l'amorce.

Le belier agit en brigand, à force ouverte. Tantôt, à l'abri des grands vaisseaux qui sont

umbrâ, si quem nandi voluptas invitet, exspectat: nunc elato extrà aquam capite, piscantium cymbas speculatur, occultusque adnatans mergit.

LXVIII. 45. Equidem et his inesse sensum arbitror, quæ neque animalium, neque fruticum, sed tertiam quamdam ex utroque naturam habent: urticis dico, et spongiis. Urticæ noctu vagantur, noctuque mutant. Carnosæ frondis his natura: et carne vescuntur. Vis pruritu mordax, eamdemque quæ terrestris urticæ. Contrahit ergò se quàm maximè rigens, ac prænatante pisciculo frondem suam spargit, complectensque devorat. Aliàs marcenti similis, et jactari se passa fluctu, algæ vice, contactos pisces, attritutque petræ scalpentes pruritum, invadit.

Eadem noctu pectines et echinos perquirit: dùm admoveri sibi manum sentit, colorem mutat, et contrahitur. Tacta uredinem mittit, paulùmque si fuit intervalli, absconditur. Ora

à l'ancre, il épie ceux qui veulent prendre le plaisir du bain : d'autres fois, élevant la tête hors de l'eau, il observe les barques des pêcheurs, et s'approchant sans être vu, il les entraîne au fond de la mer.

Quant à ces êtres qui ne sont ni animaux ni végétaux (50), mais qui forment comme une troisième classe, laquelle participe des uns et des autres, je parle des orties et des éponges, je suis persuadé qu'eux-mêmes ne sont pas dépourvus de sentiment. Les orties se déplacent et voyagent pendant la nuit. On pourroit les définir un feuillage de chair (51). Elles vivent même de poisson. Ainsi que les orties de terre, elles causent une vive démangeaison. Quelquefois elles se contractent avec force, et lorsque les petits poissons s'approchent, elles étendent leur feuillage, les enveloppent et les dévorent. D'autres fois, elles semblent flétries, et se laissent ballotter par les flots, ainsi que l'algue, et tandis que les poissons qu'elles ont touchés se frottent contre une pierre pour appaiser leur démangeaison, elles les saisissent.

Pendant la nuit, elles vont à la chasse des pétoncles et des oursins. Dès qu'elles sentent la main de l'homme s'approcher, elles changent de couleur et se contractent. Si on les touche, elles causent une démangeaison brûlante, et se cachent pour peu qu'on tarde à

ei in radice esse traduntur: excrementa per summa tenui fistulâ reddi.

LXIX. Spongiarum tria genera accepimus: spissum ac prædurum et asperum, tragos id vocatur: spissum et mollius, manon: tenue densumque, ex quo penicilli, Achilleum. Nascuntur omnes in petris: aluntur conchis, pisce, limo. Intellectum inesse his apparet, quià, ubì avulsorem sensere, contractæ multò difficiliùs abstrahuntur. Hoc idem fluctu pulsante faciunt.

Vivere escâ, manifestò conchæ minutæ in his repertæ ostendunt. Circà Toronem vesci illis avulsas etiàm aiunt, et ex relictis radicibus recrescere. In petris cruoris quoque inhæret color, Africis præcipuè, quæ generantur in Syrtibus. Maximæ fiunt manæ, sed mollissimæ, circà Lyciam. In profundo autèm, nec ventoso, molliores. In Hellesponto asperæ, et densæ circà Maleam. Pu-

les saisir. On prétend qu'elles ont la bouche au bas du corps, et qu'elles jettent les excrémens par un conduit étroit, placé à la partie supérieure.

Il y a trois espèces d'éponges (52). La première épaisse, rude et très-dure s'appelle *tragos* : la seconde épaisse et molle se nomme *mane* : la troisième fine et serrée, dont on fait les pinceaux, se nomme éponge d'Achille. Elles naissent toutes sur les rochers, et se nourrissent de coquillages, de poissons et de vase. Ce qui prouve qu'elles ont de l'intelligence, c'est que, dès qu'elles sentent qu'on veut les prendre, elles se contractent, ce qui les rend plus difficiles à détacher. Elles en font de même lorsqu'elles sont frappées par les flots.

Les petites coquilles qu'on trouve dans leurs corps prouvent indubitablement qu'elles mangent. On dit que près de Torone elles se nourrissent de coquillages, même après avoir été arrachées des rochers, et que d'autres éponges repoussent sur les racines. Elles laissent aussi une couleur de sang sur les rochers dont on les détache, surtout celles des syrtes en Afrique. Celles dont la substance est lâche deviennent les plus grandes : les plus douces se trouvent aux environs de la Lycie. Elles acquièrent plus de mollesse dans les lieux profonds, et à l'abri des vents. Elles sont rudes dans l'Helles-

trescunt in apricis locis : ideò optimæ in gurgitibus. Viventibus idem, qui madentibus, nigricans color. Adhærent nec parte, nec totæ : intersunt enim fistulæ quædam inanes, quaternæ ferè aut quinæ, per quas pasci existimantur. Sunt et aliæ, sed supernè concretæ. Et subesse membrana quædam radicibus earum intelligitur. Vivere constat longo tempore. Pessimum omnium genus est earum, quæ aplysiæ vocantur, quià elui non possunt, in quibus magnæ sunt fistulæ, et reliqua densitas spissa.

LXX. 46. Canicularum maximè multitudo circà eas urinantes gravi periculo infestat. Ipsi ferunt et nubem quamdam crassescere super capita, animalium planorum piscium similem, prementem eos, arcentemque à reciprocando : et ob id stilos præacutos lineis adnexos habere sese : quià nisì perfossæ ità, non recedant : caliginis et pavoris, ut arbitror, opere. Nubem enìm et nebulam (cujus nomine id malum appellant) inter animalia

pont, et compactes auprès de Malée. Elles se corrompent dans les lieux exposés au soleil : aussi les meilleures se trouvent-elles au fond de là mer. Vivantes, elles sont d'une couleur noirâtre, comme lorsqu'elles sont mouillées. Elles ne sont adhérentes ni par toutes les parties à la fois, ni par une partie seulement; mais elles sont percées de quatre ou cinq tuyaux vides, par où l'on croit qu'elles tirent leur nourriture. Elles en ont d'autres encore, mais fermés par le bout. On remarque une espèce de membrane sous leur partie inférieure. Il est constant qu'elles vivent long-temps. Les pires de toutes sont celles qu'on nomme aplusies, parce qu'on ne peut les nettoyer en les lavant. Les canaux dont elles sont percées sont larges. Le reste du corps est épais et massif.

Les mers où se trouvent les éponges sont infestées de milandres, et les plongeurs courent les plus affreux dangers. S'il faut les en croire, une espèce de nuage, semblable à un poisson plat, s'épaissit sur leur tête, les presse et les empêche de remonter. C'est pour cela qu'ils portent des stylets fort aigus, attachés à une ficelle : s'ils ne perçoient ce nuage avec cette arme, ils ne pourroient, disent-ils, sortir de l'eau. Tout ceci n'est, selon moi, que l'effet de l'éblouissement et de la peur. Le poisson nuage, c'est ainsi qu'ils l'appellent, ne fut

haud ullam comperit quisquam. At cum caniculis atrox dimicatio. Inguina, et calces, omnemque candorem corporum appetunt. Salus una in adversas eundi, ultròque terrendi. Pavet enìm hominem æquè ac terret. Et sors æqua in gurgite : ut ad summa aquæ ventum est, ibi periculum anceps, ademptâ ratione contrà eundi, dùm conetur emergere: et salus omnis in sociis : funem illi religatum ab humeris ejus trahunt : hunc dimicans, ut sit periculi signum, lævâ quatit: dextra adprehenso stilo in pugnâ est : modiens aliàs tractus. Ut propè carinam ventum est, nisì præceleri vi repentè rapiat, absumi spectant. Ac sæpè jàm subducti è manibus auferuntur, si non trahentium opem, conglobato corpore in pilæ modum, ipsi adjuvere. Protendunt quidem tridentes alii : sed monstro solertia est navigium subeundi, atque ità è tuto prœliandi. Omnis ergò cura ad speculandum hoc malum insumitur.

jamais compté au nombre des animaux. Ce qui est vrai, c'est le combat cruel qu'ils ont à soutenir contre les milandres. Ceux-ci en veulent surtout aux aines, aux talons et à toutes les parties du corps remarquables par leur blancheur. Le seul moyen de salut est d'aller droit à eux, et de les effrayer; car ils n'ont pas moins peur de l'homme que l'homme n'a peur d'eux. Au fond de la mer l'avantage est égal. Mais une fois arrivés à la surface de l'eau, tout le péril est pour le plongeur : le mouvement qu'il fait pour en sortir ne lui permet plus d'avancer contre son ennemi. Toute sa ressource est dans ses compagnons : ils tirent la corde qui le tient attaché par dessous les bras. De la main gauche il agite cette corde, en signe de détresse, et la droite armée du fer ne cesse de combattre. On le tire d'abord très-doucement. Enfin il arrive au vaisseau; mais s'ils ne l'enlèvent avec la plus grande rapidité, ils le voient dévorer par le monstre. Souvent même, lorsqu'il est déjà hors de l'eau, il est arraché de leurs mains, à moins qu'il ne seconde leurs efforts en ramassant son corps comme une boule. Il est vrai que, pendant ce temps, d'autres présentent le trident au monstre. Mais il a l'instinct de se placer sous le vaisseau : delà il combat en sureté. On met donc le plus grand soin à observer ces animaux.

47. Certissima est securitas vidisse planos pisces : quià numquàm sunt, ubì maleficæ bestiæ : quâ de causâ urinantes sacros appellant eos.

LXXI. Siliceâ testâ inclusis fatendum est nullum esse sensum, ut ostreis. Multis eadem natura, quæ fructici, ut holothuriis, pulmonibus, stellis. Adeòque nihil non gignitur in mari, ut cauponarum etiàm æstiva animalia, pernici molesta saltu, et quæ capillus maximè celat, exsistant, et circumglobata escæ sæpè extrahantur : quæ causa somnum piscium in mari noctibus infestare existimatur. Quibusdam verò ipsis innascuntur, quo in innumero chalcis accipitur.

LXXII. 48. Nec venena cessant dira, ut in lepore : qui in Indico mari etiàm tactu pestilens, vomitum dissolutionemque stomachi protinùs creat : in nostro offa informis, colore tantùm lepori similis : in Indis, et magnitudine, et pilo, duriore tantùm : nec vivus ibì capitur. Æquè pestiferum animal araneus,

De tous les motifs de sécurité, le plus infaillible est la rencontre des poissons plats. On ne les voit jamais dans les mers où vivent les poissons malfaisans. C'est pourquoi les plongeurs les appellent sacrés.

Il faut convenir que les testacées, tels que les huîtres, sont dénués de sentiment. Plusieurs n'ont que la vie des végétaux, par exemple, les holothuries, les poumons, les étoiles. Il n'est aucune espèce d'animal qui ne s'engendre dans la mer. On y trouve même ces insectes sautillans qui, pendant l'été, se rendent si incommodes dans les tavernes, et ces autres insectes qui se cachent surtout dans les cheveux. Souvent les pêcheurs les retirent amoncelés autour de leurs amorces. On croit que ce sont eux qui troublent le sommeil des poissons pendant la nuit. Ils s'engendrent même dans quelques poissons, au nombre desquels on compte la chalcis (53).

Cet élément a aussi ses poisons. Tel est le lièvre qui, dans la mer de l'Inde, provoque par son seul contact le vomissement et la dissolution de l'estomac. Dans nos mers, c'est une masse informe qui n'a de rapport avec le lièvre que par sa couleur. Dans l'Inde, il lui ressemble encore par la grandeur et par le poil, qui seulement est plus dur. On ne l'y prend jamais vivant. L'araignée, nuisible par la pointe dont

spinae in dorso aculeo noxius. Sed nullum usquàm exsecrabilius, quàm radius super caudam eminens trygonis, quam nostri pastinacam appellant, quincunciali magnitudine. Arbores infixus radici necat: arma, ut telum, perforat: vi ferri, et veneni malo.

LXXIII. 49. Morbos universa genera piscium, ut cetera animalia etiàm fera, non accipimus sentire. Verùm aegrotare singulos manifestum facit aliquorum macies, cùm in eodem genere praepingues alii capiantur.

LXXIV. 50. Quonam modo generent, desiderium et admiratio hominum differri non patitur. Pisces attritu ventrium coeunt, tantâ celeritate ut visum fallant: delphini, et reliqua cete, simili modo, et paulo diutiùs. Femina piscis coitûs tempore marem sequitur, ventrem ejus rostro pulsans: sub partum mares feminas similiter, ova vescentes earum. Nec satis est generationi per se coitus, nisi editis

l'épine de son dos est armée, n'est pas moins funeste (54). Mais rien de plus terrible que le dard qui s'élève sur la queue du trigon, que les latins appellent *pastinaca*. Ce dard a cinq pouces de long. Enfoncé dans une racine, il tue les arbres : il perce les boucliers comme un trait. A la force du fer, il joint l'activité du poison (55).

Rien ne fait connoître s'il y a des maladies affectées aux diverses espèces de poissons, comme à celles des animaux terrestres, même sauvages. Mais ce qui démontre que les individus sont sujets aux maladies, c'est la maigreur de quelques poissons, lorsqu'on en prend d'autres de la même espèce qui sont très-gras.

La curiosité et l'admiration me font également la loi de ne pas remettre plus long-temps à parler de la génération des poissons. Ils s'accouplent en se frottant ventre contre ventre, avec une telle célérité qu'ils trompent l'œil le plus attentif. Les dauphins et les autres cétacées procèdent de la même manière ; mais ils emploient plus de temps. Dans la saison de l'accouplement, les femelles suivent les mâles, en leur pressant le ventre de leur museau. Les mâles suivent les femelles au temps où elles jettent leurs œufs qu'ils dévorent. L'accouplement ne suffit pas pour la génération ; il faut

ovis interversando mares vitale adsperserint virus. Non omnibus id contingit ovis in tantâ multitudine: alioquì replerentur maria et stagna, cùm singuli uteri innumerabilia concipiant.

51. Piscium ova in mari crescunt, quædam summâ celeritate, ut murænarum, quædam paulo tardiùs.

Plani piscium quibus cauda non obest aculeique, et testudines in coitu superveniunt: polypi crine uno feminæ naribus adnexo: sepiæ et loligines linguis, componentes inter se brachia, et in contrarium nantes: ore et pariunt. Sed polypi in terram verso capite coeunt. Reliqua mollium tergis, ut canes: Itèm locustæ, et squillæ: cancri, ore. Ranæ superveniunt, prioribus pedibus alas feminæ mare adprehendente, posterioribus clunes. Pariunt minimas carnes nigras, quas gyrinos vocant, oculis tantùm et caudâ insignes: mox pedes figurantur, caudâ findente se in posteriores. Mirumque, semestri vitâ resol-

que le mâle, se promenant parmi les œufs que la femelle a laissés couler, y répande sa liqueur séminale. Tous dans une si grande multitude ne sont pas également fécondés; sans quoi la mer et les étangs seroient comblés de poissons, la quantité d'œufs que contient une femelle étant innombrable (56).

Les œufs des poissons grossissent dans la mer, quelques-uns avec une extrême vîtesse, comme ceux des murènes : les autres avec plus de lenteur.

Les tortues et ceux des poissons plats à qui leur queue et leurs piquans ne font point d'obstacle, s'accouplent en se mettant les uns sur les autres : les polypes en attachant un de leurs bras aux narines de leur femelle : les sèches et les calmars par la langue, entremêlant leurs bras et nageant en sens contraire. Ils jettent leur frai par la bouche. Les polypes se joignent la tête en bas. Les autres mollusques, ainsi que le milandre, les langoustes et les squilles s'accouplent par la partie inférieure, et les cancres par la bouche. Les grenouilles se mettent les unes sur les autres : le mâle saisit avec ses pieds antérieurs les aisselles de sa femelle, il lui serre les cuisses avec les pieds de derrière. Elles produisent de petites chairs noires, qu'on appelle têtards, où l'on ne distingue que les yeux et la queue. Bientôt les pieds se figurent;

vuntur in limum nullo cernente, et rursùs vernis aquis renascuntur quæ fuere : naturæ perindè occultâ ratione, cùm omnibus annis id eveniat.

Et mituli et pectines sponte naturæ in arenosis proveniunt. Quæ durioris testæ sunt, ut murices, purpuræ, salivario lentore : sicùt acescente humore culices : apuæ, spumâ maris incalescente, cùm admissus est imber. Quæ verò siliceo tegmine operiuntur, ut ostrea, putrescente limo, aut spumâ circà navigia diutiùs stantia, defixosque palos, et lignum maximè. Nuper compertum in ostreariis, humorem iis fetificum lactis modo effluere.

Anguillæ atterunt se scopulis : ea strigmenta vivescunt : Nec alia est earum procreatio. Piscium diversa genera non coeunt, præter squatinam et raiam : ex quibus nascitur priori

la queue se fend pour former ceux de derrière (57). Chose merveilleuse ! après avoir vécu six mois, elles se résolvent en limon, sans qu'on s'en aperçoive : au printemps elles renaissent et redeviennent ce qu'elles étoient. Quoique cette transformation ait lieu tous les ans, le procédé de la nature demeure toujours inconnu. . . . .

Les moules et les pétoncles naissent d'eux-mêmes dans les endroits sablonneux. Les testacées dont l'enveloppe est plus dure, tels que les murex et les pourpres, proviennent d'une liqueur salivaire et gluante, de la même manière que les cousins proviennent de l'eau croupissante, et les anchois de l'écume de la mer mise en fermentation par l'eau des pluies. Ceux qui sont couverts d'un test pierreux, comme les huîtres, naissent du limon qui se corrompt, ou de l'écume formée autour des vaisseaux long-temps en station, ou des pieux enfoncés dans la mer, et généralement autour du bois. On a reconnu récemment dans les parcs d'huîtres que ces coquillages jettent une liqueur séminale, semblable au lait.

Les anguilles se frottent contre les rochers (58). Les fragmens détachés du corps s'animent. Il n'est point pour elles d'autre moyen de génération. Les poissons de différente espèce ne s'allient pas ensemble, excepté l'ange et la raie. Le pro-

parte raiæ similis, et nomen ex utroque compositum apud Græcos trahit.

Quædam tempore anni gignuntur, et in humore, ut in terrâ : Vere pectines, limaces, hirundines : eadem, tempore evanescunt. Piscium lupus et trichias bis anno parit, et saxatiles omnes. Mulli ter, ut chalcis : cyprinus sexies, scorpiones bis, ac sargi vere et autumno. Ex planis squatina bis : sola autumno, occasu Vergiliarum. Plurimi piscium tribus mensibus, aprili, maio, junio. Salpæ autumno : sargi, torpedo, squali, circà æquinoctium : molles vere : sepia omnibus mensibus. Ova ejus glutino atramenti ad speciem uvæ cohærentia, masculus prosequitur adflatu, aliàs sterilescunt.

Polypi hieme coeunt, pariunt vere ova tortili vibrata pampino, tantâ fecunditate, ut multitudinem ovorum occisi non recipiant cavo capitis, quo prægnantes tulere. Ea excludunt

duit de leur mélange est un animal qui, par sa partie antérieure, ressemble à la raie (59) : les grecs lui ont donné un nom (ῥινοβάτος), composé des noms de ces deux poissons.

Dans l'eau comme sur la terre, quelques animaux naissent à certaines époques de l'année. Les pétoncles, les limas, les hirondelles naissent au printemps, et disparoissent aussi à des époques réglées. Le loup, le trichias et tous les saxatiles produisent deux fois l'an; le mulet, ainsi que la chalcis, produit trois fois; la carpe six; le scorpion deux; le sarge au printemps et en automne. Parmi les poissons plats, l'ange fraye deux fois : seule, elle produit en automne, au coucher des pleïades. La plupart des poissons frayent pendant les trois mois d'avril, de mai, et de juin : la salpe en automne; le sarge, la torpille et les squales vers l'équinoxe : les mollusques au printemps; la sèche tous les mois. Ses œufs font la grappe, collés les uns aux autres par une liqueur gluante et noire. Le mâle les poursuit en soufflant sur eux : sans quoi ils sont inféconds.

Les polypes s'accouplent l'hiver; au printemps, ils jettent leurs œufs tortillés ensemble comme un pampre. Telle est leur fécondité que si l'on tue un de ces animaux, il est impossible de replacer dans son corps cette immense quantité d'œufs qu'il avoit conte-

quinquagesimo die, è quibus multa propter numerum intercidunt. Locustæ et reliquâ tenuioris crustæ ponunt ova super ova, atque ità incubant. Polypus femina modò in ovis sedet, modò cavernam cancellato brachiorum implexu claudit. Sepia in terreno parit inter arundines, aut sicubi enata alga: excludit quintodecimo die. Loligines in alto conserta ova edunt, ut sepiæ. Purpuræ, murices, ejusdemque generis, vere pariunt. Echini ova pleniluniis habent hieme: et cochleæ hiberno tempore nascuntur.

LXXV. Torpedo octogenos fetus habens invenitur: eaque intrà se parit ova præmollia, in alium locum uteri transferens, atque ibi excludens. Simili modo omnia, quæ cartilaginea appellavimus. Ità fit, ut sola piscium et animal pariant et ova concipiant. Silurus mas solus omnium edita custodit ova, sæpe et quinquagenis diebus, ne absumantur ab aliis. Ceteræ feminæ in triduo excludunt, si mas attigit.

nus (60). Ils éclosent le cinquantième jour; mais sur ce grand nombre, il en périt beaucoup. Les langoustes et les autres qui ont une écaille mince déposent leurs œufs les uns sur les autres, et les couvent en cet état. Le polype femelle tantôt se tient sur les siens, et tantôt ferme sa retraite en entrelaçant ses bras en forme de treillage. La sèche fait ses œufs à terre parmi les roseaux ou sur l'algue. Ils éclosent le quinzième jour. Le calmar fait les siens en pleine mer; ils sont adhérens les uns aux autres, comme ceux de la sèche. La pourpre, le murex et ceux du même genre frayent au printemps. Les oursins font leurs œufs l'hiver, dans la pleine lune. Les escargots naissent l'hiver.

On trouve dans la torpille jusques à quatre-vingts petits. Elle produit en elle-même des œufs qu'elle fait passer dans une autre partie de son ventre : c'est là qu'ils éclosent. Il en est de même de tous les poissons que nous avons appelés cartilagineux. Ils sont, par cette raison, les seuls qui soient tout à la fois ovipares et vivipares. Le silure mâle est le seul qui garde les œufs de sa femelle, même pendant cinquante jours, afin qu'ils ne soient pas dévorés. Les œufs des autres espèces éclosent le troisième jour, pourvu que le mâle les ait touchés.

LXXVI. Acus, sive belone, unus piscium dehiscente propter multitudinem utero parit. A partu coalescit vulnus: quod et in cæcis serpentibus tradunt. Mus marinus in terrâ scrobe effosso parit ova, et rursùs obruit terrâ; tricesimo die refossa aperit, fetumque in aquam ducit.

LXXVII. 52. Erythini et channæ vulvas habere traduntur: qui trochos appellatur à Græcis, ipse se inire. Fetus omnium aquatilium inter initia visu carent.

LXXVIII. 53. Ævi piscium memorandum nuper exemplum accepimus. Pausilypum villa est Campaniæ, haud procul Neapoli: in eâ in Cæsaris piscinis à Pollione Vedio conjectum piscem, sexagesimum post annum exspirasse scribit Annæus Seneca,[1] duobus aliis æqualibus ejus ex eodem genere etiàm tunc viventibus. Quæ mentio piscinarum admonet, ut paulò plura dicamus hâc de re, priusquàm digrediamur ab aquatilibus.

LXXIX. 54. Ostrearum vivaria primus om-

L'aiguille ou la belone est le seul poisson dont le ventre se fende, à cause de la multitude de ses œufs (61) : ensuite la plaie se referme. On dit la même chose du serpent aveugle (62). La tortue franche creuse un trou sur le rivage pour y déposer ses œufs, puis elle les couvre de terre (63). Le trentième jour elle les découvre, et conduit ses petits à la mer.

. . . .

On dit que les rougets et les serrans ont une matrice, et que le poisson que les Grecs ont nommé trochos, se reproduit tout seul. Les petits de tous les animaux aquatiques ne commencent à voir qu'après un certain temps.

On nous a fait connoître depuis peu un exemple remarquable de la longévité des poissons (64). Dans la Campanie, aux portes de Naples, est une maison de plaisance, nommée Pausilype, où étoient les réservoirs de César. Sénèque écrit qu'un poisson, placé dans ces réservoirs par Védius Pollion, y est mort après la soixantième année : il ajoute que deux autres poissons de la même espèce et du même âge vivoient encore au moment où il écrivoit. Puisque j'ai parlé des réservoirs de poissons, je crois devoir entrer dans quelques détails à ce sujet, avant que de quitter les animaux aquatiques.

Les premiers réservoirs pour les huîtres fu-

nium Sergius Orata invenit in Baiano, ætate L. Crassi oratoris, antè Marsicum bellum: nec gulæ causâ, sed avaritiæ, magna vectigalia tali ex ingenio suo percipiens, ut qui primus pensiles invenerit balineas, ità mangonizatas villas subindè vendendo. Is primus optimum saporem ostreis Lucrinis adjudicavit, quandò eadem aquatilium genera alibì atque alibì meliora, sicut lupi pisces in Tiberi amne inter duos pontes, rhombus Ravennæ, muræna in Siciliâ, elops Rhodi: et alia genera similiter, ne culinarum censura peragatur. Nondùm Britannica serviebant litora, cùm Orata Lucrina nobilitabat: posteà visum tanti in extremam Italiam petere Brundisium ostreas: ac ne lis esset inter duos sapores, nuper excogitatum, famem longæ advectionis à Brundisio compascere in Lucrino.

LXXX. Eâdem ætate prior Licinius Muræna, reliquorum piscium vivaria invenit:

rent établis à Baies par Sergius Orata, du temps de l'orateur Crassus, avant la guerre des Marses. Il ne le fit point par gourmandise, mais pour gagner de l'argent. Son industrie en ce genre lui produisoit de grands revenus. Les bains suspendus sont aussi de son invention. Il vendoit de temps en temps des maisons de campagne, après y avoir disposé ces nouvelles commodités du luxe. Ce fut lui qui, le premier, adjugea la prééminence aux huîtres de Lucrin. En effet, les poissons de la même espèce sont plus délicats dans un pays que dans un autre : par exemple, on préfère le loup pêché dans le Tibre entre les deux Ponts, le turbot de Ravenne, la murène de Sicile, l'esturgeon de Rhodes, et ainsi des autres, car je ne veux pas donner ici une table raisonnée de tout ce qu'on apprête dans nos cuisines. Les rives de la Bretagne n'étoient pas encore esclaves, lorsque Sergius annoblissoit les bords du Lucrin. Les huîtres parurent mériter dans la suite qu'on les allât chercher à Brindes, à l'extrémité de l'Italie ; et pour éviter toute contestation sur l'excellence des unes et des autres, on a imaginé depuis peu de leur faire reprendre dans le lac Lucrin l'embonpoint qu'elles avoient perdu, affamées par un si long voyage (65).

Dans le même siècle, Licinius Muréna inventa les réservoirs pour les autres poissons.

cujus deindè exemplum nobilitas secuta est, Philippi, Hortensii: Lucullus exciso etiàm monte juxtà Neapolim majore impendio, quàm villam exædificaverat, euripum et maria admisit: quâ dè causâ Magnus Pompeius Xerxen togatum eum appellabat. Quadragies H-S. piscinæ à defuncto illo veniere pisces.

LXXXI. 55. Muræmarum vivarium privatim excogitavit C. Hirrius antè alios, qui cenis triumphalibus Cæsaris dictatoris, sex millia numero muræmarum mutua appendit. Nàm permutare quidem pretio noluit, aliâve merce. Hujus villam intrà quàm modicum quadragies piscinæ vendiderunt. Invasit deindè singulorum piscium amor. Apùd Baulos in parte Baianâ piscinam habuit Hortensius orator, in quâ muræmam adeò dilexit, ut exanimatam flesse credatur. In eâdem villâ, Antonia Drusi, muræmæ, quam diligebat, inaures addidit: cujus propter famam nonnulli Baulos videre concupiverunt.

LXXXII. 56. Cochlearum vivaria instituit Fulvius Hirpinus in Tarquiniensi, paulò antè

Les Philippes, les Hortensius et toute la noblesse suivirent son exemple. Lucullus ouvrit même un canal aux eaux de la mer, faisant creuser une montagne auprès de Naples, à plus de frais qu'il n'avoit bâti sa maison de campagne. Pompée l'appeloit à ce sujet le Xerxès Romain. Les poissons de son réservoir furent vendus, après sa mort, quatre millions de sesterces (850,000 fr.)

Hirrius imagina le premier un réservoir pour les murènes seulement. Lorsque César donna des festins au peuple à l'occasion de ses triomphes, Hirrius lui fournit six mille murènes qu'il lui prêta au poids : il ne voulut en recevoir le prix ni en argent ni en aucune autre valeur. Très-peu de temps après, ses réservoirs firent vendre sa maison quatre millions de sesterces. Ensuite on se passionna pour telle ou telle murène en particulier. A Baules, du côté de Baies, l'orateur Hortensius en nourrissoit une qu'il aimoit à l'excès. On dit même qu'il la pleura quand elle mourut. Dans la même maison de campagne, Antonia, femme de Drusus, mit des pendans d'oreille à une murène qu'elle aimoit éperdument : singularité qui attira des curieux à Baules.

Un peu avant la guerre civile entre César et Pompée, Fulvius Hirpinus établit, auprès

civile bellum, quod cùm Pompeio Magno gestum est, distinctis quidem generibus earum, separatim ut essent albæ, quæ in Reatino agro nascuntur: separatim Illyricæ, quibus magnitudo præcipua: Africanæ, quibus fecunditas: Solitanæ, quibus nobilitas. Quin et saginam earum commentus est, sapâ et farre, aliisque generibus, ut cochleæ quoque altiles ganeam implerent: cujus artis gloria in eam magnitudinem perducta sit, ut octoginta quadrantes caperent singularum calices. Auctor est M. Varro.

LXXXIII. 57. Piscium genera etiamnùm à Theophrasto mira produntur: circà Babylonis rigua, decedentibus fluviis, in cavernis aquas habentibus remanere. Quosdam indè exire ad pabula pinnulis gradientes, crebro caudæ motu, contràque venantes refugere in suas cavernas, et in iis adversos stare: capita eorum esse ranæ marinæ similia, reliquas partes gobionum, branchias ut ceteris piscibus. Circà Heracleam, et Cromnam, et Lycum, et multifariàm in Ponto unum genus esse,

de Tarquinies, des réservoirs pour les limaçons (66) : il les distinguoit par classes, mettant séparément les blancs qui naissent dans le territoire de Réati, ceux d'Illyrie qui sont les plus grands, ceux d'Afrique qui sont les plus féconds, ceux de Solite auxquels on donne la prééminence. Il imagina même de les engraisser avec du vin cuit, de la farine et d'autres choses, afin que les limaçons gras offrissent eux-mêmes une jouissance de plus à la gourmandise. Cet art a été conduit à une telle perfection que, si l'on en croit Varron, une seule coquille contenoit vingt livres de liqueur.

. . . .

Théophraste parle encore de certains genres de poissons merveilleux. Il dit qu'aux environs de Babylone, lorsque les fleuves se retirent, ces poissons demeurent dans des trous où il reste de l'eau : que quelques-uns sortent pour chercher leur nourriture dans la campagne : qu'ils s'y traînent en s'aidant de leurs nageoires et de leur queue : que lorsqu'on les poursuit, ils s'enfuient dans leurs trous, et s'y défendent contre ceux qui veulent les prendre ; qu'ils ressemblent par la tête à la grenouille de mer, par les autres parties du corps au boulerot, et qu'ils ont des branchies comme les autres poissons. Il ajoute qu'aux environs

quod extremas fluminum aquas sectetur, cavernasque faciat sibi in terrâ, atque in his vivat, etiàm reciprocis amnibus siccato litore. Effodi ergò: motu demùm corporum vivere eos adprobant. Circà Heracleam eamdem, eodemque Lyco amne decedente, ovis relictis, in limo generari pisces, qui ad pabula petenda palpitent exiguis branchiis, quo fieri non indigos humoris: propter quod et anguillas diutiùs vivere exemptas aquis. Ova autem in sicco maturari, ut testudinum. Eâdem in Ponti regione adprehendi glacie piscium maximè gobiones, non nisì patinarum calore vitalem motum fatentes. Est in his quidem, tametsì mirabilis, tamen aliqua ratio.

Idem tradit in Paphlagoniâ effodi pisces gratissimos cibis, terrenos, altis scrobibus, in his locis ubì nullæ restagnent aquæ, miratusque et ipse gigni sine coitu, humoris quidem vim aliam inesse, quàm puteis, arbitratur,

d'Héraclée, de Cromna et du Licus, et en beaucoup d'endroits du Pont, il existe un genre de poisson qui recherche le bord des fleuves, s'y creuse des trous dans la terre, et continue d'y vivre, lors même que les eaux en se retirant ont laissé le rivage à sec. On les tire donc de terre, et on reconnoît qu'ils sont vivans, au mouvement de leur corps. Selon le même auteur, près de la même ville d'Héraclée, lorsque le Licus se retire, les œufs laissés dans le limon produisent des poissons qui vont chercher leur nourriture, en agitant leurs petites branchies : c'est la petitesse de ces branchies qui fait qu'ils n'ont pas besoin d'eau ; et c'est par la même raison que les anguilles vivent long-temps hors de cet élément. Leurs œufs se mûrissent à terre, comme ceux des tortues. Dans cette même contrée du Pont, les boulerots surtout sont saisis par la glace, et ne reprennent le mouvement que dans les vases où on les fait cuire. Ces phénomènes, quelque merveilleux qu'ils soient, peuvent toutefois s'expliquer.

Le même Théophraste écrit que dans la Paphlagonie on creuse des fosses profondes où l'on ne trouve point d'eau, et qu'on en tire des poissons terrestres, d'un goût exquis (67) : et cet auteur, étonné que ces poissons naissent sans accouplement, pense que l'humeur souterraine a des propriétés différentes de

ceu verò in nullis reperiantur pisces. Quidquid est hoc, certè minùs admirabilem talparum facit vitam, subterranei animalis, nisi fortè vermium terrenorum et his piscibus natura inest.

LXXXIV. 58. Verùm omnibus his fidem Nili inundatio adfert, omnia excedente miraculo: quippè, detegente eo, musculi reperiuntur inchoato opere genitalis aquæ terræque, jàm parte corporis viventes, novissimâ effigie etiamnùm terrenâ.

LXXXV. 59. Nec de anthiâ pisce sileri convenit, quæ plerosque adverto credidisse. Chelidonias insulas diximus Asiæ, scopulosi maris, antè promontorium sitas: ibi frequens hic piscis et celeriter capitur uno genere. Parvo navigio, et concolori veste, eâdemque horâ per aliquot dies continuos piscator enavigat certo spatio, escamque projicit. Quidquid ex eo mittitur, suspecta fraus prædæ est: cavensque quod timuit, cùm id sæpè factum est, unus aliquandò consuetudine invitatus anthias, escam adpetit. Notatur hic inten-

celles des puits, ce qui supposeroit qu'on ne trouve jamais de poissons dans les puits. Quoi qu'il en soit, ces faits rendent moins étonnante l'existence des taupes qui vivent sous terre, à moins qu'on ne suppose à ces poissons la même nature qu'aux vers de terre.

Mais l'inondation du Nil rend tous ces faits croyables, par une merveille qui surpasse tout ce qu'on peut imaginer. Lorsque ce fleuve se retire, on trouve de petits rats, ouvrage ébauché de l'eau et de la terre : la partie antérieure est vivante, et le reste du corps n'est encore que du limon.

Je ne dois pas omettre, au sujet du poisson anthias, certaines particularités auxquelles je vois que la plupart des auteurs ont ajouté foi. J'ai dit que les îles Chélidoniennes en Asie sont situées en face d'un promontoire, sur une mer remplie d'écueils. On y pêche une grande quantité d'anthias en fort peu de temps; et voici la seule manière de les prendre. Plusieurs jours de suite, à la même heure, un pêcheur, dont le vêtement est de la même couleur que la nacelle qui le porte, s'avance à une distance déterminée, et jette un appât. Tout ce qui vient de sa main est suspect; le poisson se méfie et s'écarte. Mais après que cette action a été plusieurs fois répétée, un d'eux, rassuré par l'habitude, vient saisir l'appât. On le remarque

tione diligenti, ut auctor spei, conciliatorque capturæ. Neque enim est difficile, cùm per aliquot dies solus accedere audeat. Tandem et aliquos invenit, paulatìmque comitatior, postremò greges adducit innumeros, jàm vetustissimis quibusque adsuetis piscatorem agnoscere, et è manu cibum rapere. Tùm ille paulùm ultrà digitos in escâ jaculatus hamum, singulos involat veriùs quàm capit, ab umbrâ navis brevi conatu rapiens, ità ne ceteri sentiant, alio intus excipiente centonibus raptum, ne palpitatio ulla aut sonus ceteros abigat. Conciliatorem nosse ad hoc prodest, ne capiatur, fugituro in reliquum grege.

Ferunt discordem socium duci insidiatum pulchrè noto, cepisseque maleficâ voluntate: agnitum in macello à socio, cujus injuria erat: et damni formulam editam, condemnatumque addidit Mucianus æstimatâ lite. Iidem anthiæ, cùm unum hamo teneri vide-

avec une grande attention; car sa confiance est la promesse et même la garantie d'une pêche abondante. Il n'est pas difficile de le reconnoître, parce que, pendant plusieurs jours, lui *seul* ose s'approcher. Au bout de quelque temps il trouve des compagnons, peu à peu le cortége augmente; enfin il amène des troupes innombrables. A cette époque, les premiers sont habitués déjà à reconnoître le pêcheur et à recevoir leur nourriture de sa main. Alors celui-ci jetant à quelque distance de ses doigts un hameçon caché dans l'amorce, les prend, ou pour mieux dire, les escamote les uns après les autres. Il les enlève d'un tour de main, du côté où porte l'ombre de la nacelle, de manière que les autres ne s'en aperçoivent pas. Un second pêcheur les reçoit sur des morceaux d'étoffe, afin que le bruit qu'ils font en se débattant ne donne pas l'alarme au reste. Il importe de connoître le poisson entremetteur, pour qu'il ne soit pas pris; car toute la troupe fuiroit sans retour.

On rapporte qu'un pêcheur, dans l'intention de nuire à son camarade, jeta l'hameçon à l'anthias embaucheur, et réussit à le prendre. Le poisson fut reconnu au marché, par celui à qui cette action portoit préjudice. Mucien ajoute que ce dernier se pourvût en dommages et intérêts, et que l'autre fut condamné. On dit que

rint, spinis, quas in dorso serratas habent, lineam secare traduntur : eo qui tenetur extendente, ut præcidi possit. At inter sargos, ipse qui tenetur, ad scopulos lineam terit.

LXXXVI. 60. Præter hæc claros sapientiâ auctores video mirari stellam in mari : ea figura est : parva admodum caro intus, extrà duriore callo. Huic tàm igneum fervorem esse tradunt, ut omnia in mari contacta adurat, omnem cibum statim peragat. Quibus sit hoc cognitum experimentis, haud facilè dixerim : multò memorabilius dixerim id cujus experiendi quotidie occasio est.

LXXXVII. 61. Concharum è genere sunt dactyli ab humanorum unguium similitudine appellati. His natura in tenebris remoto lumine, alio fulgere claro, quantò magis humorem habeant, lucere in ore mandentium, lucere in manibus, atque etiàm in solo ac veste, decidentibus guttis : ut procùl dubio pateat, succi illam naturam esse, quam miraremur etiàm in corpore.

lorsqu'un anthias est pris à l'hameçon, les autres qui le voient coupent la ligne avec l'épine en forme de scie dont leur dos est armé. Celui qui est pris roidit la ligne pour qu'elle puisse être coupée. Les sarges, lorsqu'ils sont pris, usent la ligne en la frottant contre les rochers.

L'étoile de mer, ainsi nommée à cause de sa forme, n'a pas moins excité l'admiration des auteurs les plus savans (68). Elle a très-peu de chair au dedans : au dehors, elle est revêtue d'un cuir calleux très-dur. On dit qu'elle est d'une nature si chaude qu'elle brûle tout ce qu'elle touche dans la mer, et qu'elle digère à l'instant tout ce qu'elle mange. Par quels moyens a-t-on vérifié ce fait? c'est ce qu'il ne me seroit pas aisé de dire. J'en vais citer un autre beaucoup plus merveilleux, dont on peut tous les jours s'assurer par l'expérience.

Au nombre des coquillages sont les dails, nommés *dactyli*, à cause de leur ressemblance avec l'ongle de l'homme (69). Leur propriété est de reluire dans les ténèbres : plus ils ont de suc, plus ils brillent dans la bouche de ceux qui les mangent : les gouttes qui tombent sur les mains, sur la terre ou sur les étoffes jettent le même éclat : en sorte qu'on trouve dans un corps liquide une propriété qui seroit admirable même dans un corps solide.

LXXXVIII. 62. Sunt et inimicitiarum atque concordiæ miracula. Mugil et lupus mutuo odio flagrant: conger et muræna, caudas inter se prærodentes. Polypum in tantum locusta pavet, ut si juxtà vidit, omninò moriatur. Locustam conger: rursùs polypum congri lacerant. Nigidius auctor est, prærodere caudam mugili lupum, eosdemque statis mensibus concordes esse. Omnes autem vivere, quibus caudæ sic amputentur. At è contrario amicitiæ exempla sunt, (præter illos, de quorum diximus societate,) balæna et musculus: quandò prægravi superciliorum pondere obrutis ejus oculis, infestantia magnitudinem vada prænatans demonstrat, oculorumque vice fungitur.

Hinc volucrum naturæ dicentur.

Il existe aussi entre les poissons des antipathies et des sympathies merveilleuses. Le muge et le loup se portent une haine réciproque : il en est ainsi du congre et de la murène qui se rongent mutuellement la queue. La langouste a tant de peur du polype qu'elle meurt sitôt qu'elle le voit auprès d'elle. Le congre a peur de la langouste : mais à son tour il dévore le polype. Nigidius écrit que le loup ronge la queue du congre, et qu'en certains mois de l'année, ils vivent en bonne intelligence. Il ajoute que ceux qui ont ainsi perdu leur queue n'en continuent pas moins de vivre. Il y a aussi des exemples d'amitié. J'ai déjà parlé des poissons qui vivent en société. On peut citer encore le muscule et la baleine (70). Comme celle-ci a les yeux appesantis par le poids énorme de ses sourcils, le muscule nageant devant elle, l'avertit des bas-fonds qui pourroient incommoder sa vaste corpulence. Il est l'œil de la baleine.

Je vais passer aux oiseaux.

NOTES

SUR LE NEUVIÈME LIVRE DE PLINE.

(1) *La Mer Indienne, plus abondante qu'aucune autre, produit aussi les plus grands animaux : des baleines de neuf cents pieds, des scies de deux cents coudées.* Sans doute il y a beaucoup d'exagération dans ces calculs. Les baleines excèdent rarement 40 mètres (120 pieds). On assure pourtant qu'on en a vu de 66 ou 67 mètres (200 pieds). Il est certain d'ailleurs que celles qu'on prenoit dans le nord, dans les premiers temps de la pêche, étoient beaucoup plus grandes que celles qu'on y trouve à présent ; sans doute parce qu'elles étoient plus vieilles. On n'a guères vu de scies qui eûssent plus de cinq mètres (15 pieds), et la longueur de leur arme est communément égale au tiers de la longueur totale de l'animal. Quant aux anguilles de trente pieds, voici ce qu'écrit à ce sujet le Cit. Lacépède, *hist. nat. des poissons, t. II, p.* 235 : « il n'est pas très-rare d'en trouver en Angleterre, ainsi qu'en Italie, du poids de huit à dix kilogrammes. Dans l'Albanie, on en a vu dont on a comparé la grosseur à celle de la cuisse d'un homme ; et des observateurs très-dignes de foi ont assuré que dans des

lacs de la Prusse on en avoit pêché qui étoient longues de trois ou quatre mètres. On a même écrit que le Gange en avoit nourri de plus de dix mètres de longueur; mais ce ne peut être qu'une erreur, et l'on aura vraisemblablement donné le nom d'anguille à quelque grand serpent, à quelque boa devin que l'on aura aperçu de loin, nageant au-dessus de la surface du grand fleuve de l'Inde ».

(2) *L'arbre qui prolonge ses branches à une telle distance*, etc. Ceci n'est évidemment qu'une exagération portée à l'excès : et il en est sans doute de cet *arbre* comme du kraken ou poisson montagne, qui, si l'on en croit les navigateurs Norwégiens, s'élève des fonds de la mer comme un écueil, et attire sur ses flancs une infinité d'animaux marins qui viennent y vivre.

(3) *Qu'on avoit vu et entendu un triton..... La forme des néréides n'est pas une vaine fiction.* « En général les phoques ont la tête ronde, comme l'homme : le museau large, comme la loutre : les yeux grands et placés haut, peu ou point d'oreilles externes, seulement deux trous auditifs aux côtés de la tête, des moustaches autour de la gueule, des dents assez semblables à celles du loup, la langue fourchue ou plutôt échancrée à la pointe, le cou bien dessiné, le corps, les mains et les pieds couverts d'un poil court et assez rude, point de bras ni d'avant-bras apparens, mais deux mains ou plutôt deux membranes, deux peaux renfermant cinq doigts et terminées par cinq ongles : deux pieds sans jambes, tout pareils aux

mains, seulement plus larges et tournés en arrière, comme pour se réunir à une queue très-courte qu'ils accompagnent des deux côtés : le corps alongé comme celui d'un poisson, mais renflé vers la poitrine, étroit à la partie du ventre, sans hanches, sans croupe et sans cuisses au dehors : animal d'autant plus étrange qu'il paroît fictif, et qu'il est le modèle sur lequel l'imagination des poëtes enfanta les tritons, les syrènes et ces dieux de la mer à tête humaine, à corps de quadrupède, à queue de poisson ; et le phoque règne en effet dans cet empire muet par sa voix, par sa figure, par son intelligence, par les facultés, en un mot, qui lui sont communes avec les habitans de la terre, si supérieures à celles des poissons, qu'ils semblent être non-seulement d'un autre ordre, mais d'un monde différent ». *Buffon*, t. *XI*, p. 272.

Le C. Lacépède (article lophie baudroie, t. I de l'histoire naturelle des poissons, p. 307) fait voir comment, l'imagination cédant avec facilité au plaisir d'enfanter de faux rapports et de vaines ressemblances, des observateurs superficiels ont cru retrouver dans les êtres les plus hideux une espèce de copie, bien informe sans doute, mais cependant un peu reconnoissable, du plus noble des modèles.

(14) *Les habitans entendirent au loin ses glapissemens plaintifs.* « La voix du phoque peut se comparer à l'aboiement d'un chien enroué : dans le premier âge, il fait entendre un bruit plus clair, à peu près comme le miaulement d'un chat ; les petits qu'on enlève à leur mère miaulent continuellement. Les vieux phoques aboient contre ceux qui les frappent ». *Buff.*, t. *XI*, p. 293.

(5) *Les baleines pénètrent jusque dans nos mers.* Il paroît que les baleines, autrefois plus communes sur nos côtes, les ont abandonnées à cause du grand nombre de vaisseaux qui les fréquentent.

(6) *C'est ce que savent les ourques qui leur font la guerre avec acharnement.* L'ourque ou épaulard est un cétacée de moyenne grandeur; il n'a guères que quinze à seize pieds de longueur. Mais sa férocité, sa force, son agilité dans l'attaque, et les dents tranchantes dont sa large gueule est armée le rendent redoutable même aux plus grandes baleines.

(7) *Les baleines ont sur la tête des évents*, etc. On appelle évents un ou deux tuyaux qui, du fond de la bouche, parviennent à l'extérieur du corps, vers le derrière de la tête.

(8) *Aux poissons qui ont des branchies.* Les branchies, que d'autres ont appelées ouïes, sont les organes respiratoires qui, dans les poissons, remplacent les poumons proprement dits. Si l'on veut connoître la nature de ces organes, et comment le sang en reçoit le principe de la vie, il faut lire le discours sur la nature des poissons, *hist. nat. des poissons par le C. Lacépède*, t. I, p. xxxvj. Il y explique tout ce qui concerne la respiration des poissons.

(9) *Le dauphin surpasse en vîtesse*, etc. Le dauphin est un cétacée moins grand que l'ourque et plus grand que le marsouin. Tous trois forment le groupe des petits cétacées, qui, pour toutes les dimensions,

sont infiniment au-dessous des baleines et des cachalots. Le dauphin a communément neuf ou dix pieds de longueur, et deux d'épaisseur à l'endroit le plus gros du corps.

(10) *Ils se jettent assez souvent sur le rivage, sans qu'on en connoisse la cause.* Il arrive que les dauphins se jettent sur le rivage, et restent à sec, lorsqu'ils poursuivent avec impétuosité les poissons sur les bords de la mer, ou lorsqu'ils sont tourmentés par de certains insectes qui les molestent d'une manière insupportable.

(11) *Ils répondent volontiers au nom de Simo.* C'est-à-dire, qu'ils viennent lorsqu'on les siffle. *Voyez* la note suivante.

(12) *Le dauphin n'est pas seulement ami de l'homme,* etc. Malgré ce qu'on a dit du caractère social de ces animaux, et de leur goût prétendu pour la musique, s'ils suivent les vaisseaux, s'ils en approchent de très-près lorsque les mariniers les sifflent, c'est plutôt par le désir d'attraper ce qu'on leur jette, que par amour pour l'homme. Aussi les prend-on avec un morceau de viande mis au bout d'un hameçon : d'autres fois on les harponne, comme les autres cétacées. Néanmoins dans les mers de Grèce, ils conservent une espèce de franchise fondée apparemment sur la tradition des histoires que contoit l'ancienne Grèce, du service qu'ils avoient rendu à plusieurs Grecs en les sauvant du naufrage : et Bélon dit que jamais aucun des pêcheurs Turcs, Grecs, Esclavons

et Albanois ne fait de mal à un dauphin. *Le C. Valmont de Bomare.*

(13) *Les dauphins s'associent avec l'homme pour la pêche.* On pêche toujours des muges au même endroit, mais cette merveilleuse association n'a plus lieu. Ce que Pline cite ici comme une preuve de l'intelligence des dauphins, et comme un effet ordinaire de leurs qualités naturelles, n'est tout au plus qu'un fait particulier. Il a pu arriver, dit Astruc à ce sujet, (hist. nat. du Languedoc) que les filets des pêcheurs se soient trouvés pleins de poissons poursuivis par les dauphins. En voilà plus qu'il n'en falloit pour faire croire à ces pêcheurs que c'étoit pour eux que les dauphins travailloient; et ce qu'ils ont dit a été répété et est devenu une opinion générale. Le même auteur observe que les choses qui ne dépendent que des lois de la nature, et que les animaux font sans éducation et par la force de leur instinct, sont aussi invariables que la nature elle-même; et que si les dauphins ne portent pas à présent les mêmes secours à nos pêcheurs, il en faut conclure que ce qu'ils ne font plus aujourd'hui, ils ne l'ont jamais fait.

(14) *Les marsouins ont quelque ressemblance avec les dauphins.* Le marsouin est le plus petit des cétacées. Sa longueur ordinaire est de près de deux mètres (cinq pieds); mais, quoique moins long que le dauphin, il a le corps plus fourni à proportion, et plus épais. Il se nourrit de maquereaux, de sardines et surtout de harengs.

(15) *Des tortues d'une telle grandeur.* La carapace

des grandes tortues a depuis quatre jusqu'à cinq pieds de long, sur trois ou quatre pieds de largeur; le corps entier a quelquefois plus de quatre pieds d'épaisseur verticale à l'endroit du dos le plus élevé. Le poids total de ces grandes tortues excède ordinairement huit cents livres : les deux couvertures en pèsent à peu près quatre cents. *Hist. nat. des quadr. ovip.*, *p.* 50.

(16) *Et couvent pendant la nuit.* Tous les voyageurs et les observateurs modernes s'accordent à dire que la tortue abandonne ses œufs, après les avoir pondus. Elle cherche les graviers, les sables dépourvus de vase et de corps marins. Elle y creuse avec ses nageoires, et au-dessus de l'endroit où parviennent les plus hautes vagues, un ou plusieurs trous d'environ un pied de largeur et deux pieds de profondeur; elle y dépose ses œufs au nombre de plus de cent; elle les couvre d'un peu de sable, mais assez légèrement pour que la chaleur du soleil puisse les échauffer et les faire éclore. Comme elles choisissent presque toujours le temps de la nuit pour aller déposer leurs œufs, c'est apparemment d'après leurs petits voyages nocturnes que les anciens ont pensé qu'elles couvoient pendant les ténèbres.

(17) *On prétend que les peaux, même après avoir été enlevées et détachées de l'animal, conservent une sorte de sympathie avec les mouvemens de la mer,* etc. « Cardan dit affirmativement que cette propriété qui avoit passé pour fabuleuse a été trouvée réelle aux Indes.... Il y a toute apparence que ce n'est qu'un phénomène électrique, dont les anciens et les mo-

dernes ignorant la cause, ont attribué l'effet au flux et au reflux de la mer ». *Buffon, t. XI, p. 286.*

(18) *Deux seulement sont vivipares : le dauphin et la vipère.* La vipère n'est pas vraiment vivipare. Elle produit d'abord des œufs, et les petits sortent de ces œufs. Il est vrai que tout cela s'opère dans le corps de la mère, et qu'au lieu de jeter ses œufs au dehors, comme les autres animaux ovipares, elle les garde et les fait éclore en dedans. *Buffon, t. III, p. 460.*

(19) *On compte soixante et quatorze espèces de poissons.* Le C. Lacépède définit le poisson, un animal dont le sang est rouge, et qui respire, au milieu de l'eau, par le moyen des branchies.

Hardouin propose de lire cent quarante-quatre au lieu de soixante et quatorze : il se fonde sur ce que Pline, liv. XXXII, § 8, faisant le dénombrement des diverses espèces d'animaux qui peuplent la mer, en nomme cent soixante et quatorze, dans lesquels sont compris ceux qu'il désigne par ces mots : *crustis intecta.*

Les zoologistes modernes sont parvenus à reconnoître un bien plus grand nombre de poissons. Daubenton en compte 866, et le C. Lacépède annonce en avoir observé plus de mille.

(20) *On a vu un thon qui pesoit quinze talens* (386 kilogrammes, ou 772 livres). L'auteur de l'histoire naturelle des poissons ne croit pas ce fait admissible. Il dit que les observateurs modernes ont mesuré et pesé des thons de trois cents vingt-cinq centimètres de longueur,

et du poids de cinquante-cinq ou soixante kilogrammes. Il remarque que ces poissons, ainsi que tous ceux qui n'éclosent pas dans le ventre de leur mère, proviennent d'œufs très-petits : qu'on a comparé la grosseur de ceux du thon à celle des graines de pavot. *Hist. des poissons, t. II, p. 615, par le C. Lacépède.*

(21) *Il devient énorme dans le Boristhène.* Il y a des husos de plus de vingt-quatre pieds (huit mètres) de longueur; et l'on en pêche qui pèsent jusqu'à deux mille huit cents livres (plus de cent quarante miriagrammes). Ce poisson ne se trouve guères que dans la Mer Caspienne et dans la Mer Noire, et on ne le voit communément remonter que dans le Volga, le Danube et les autres grands fleuves qui portent leurs eaux dans ces deux mers.

L'esturgeon habite non-seulement dans l'Océan, mais encore dans la Méditerranée, dans la Mer Rouge, dans le Pont Euxin, dans la Mer Caspienne; il s'engage dans presque tous les grands fleuves. Il remonte particulièrement dans le Volga, le Tanaïs, le Danube, le Pô, la Garonne, la Loire, le Rhin, l'Elbe, l'Oder. Lorsqu'il a atteint tout son développement, il a plus de dix-huit pieds (six mètres) de longueur. *Hist. nat. des poissons par le C. Lacépède, t. I, p.* 417 *et* 423.

(22) *Le tourd et le merle,* etc. Ils ont été ainsi nommés parce qu'ils offrent, l'un les mêmes nuances et les mêmes reflets que le merle, et l'autre les points et les taches vives et variées de la grive.

(23) *Les seuls qui n'en reviennent pas, sont les*

trichias. Le trichias est un petit poisson du genre de l'alose. Son nom vient de τριχος cheveu, parce que ses arêtes sont minces et déliées comme les cheveux.

(24) *L'hippure et le coracin*, etc. Hippure, ἵππος et οὐρά, signifie queue de cheval. Ce nom a été donné à ce poisson à cause de la conformation de sa nageoire dorsale, dont les rayons très-nombreux ont quelques rapports avec les crins du cheval.

Le coracin a quelques rapports avec le corbeau, par sa couleur noire. C'est delà que vient le nom qu'on lui a donné.

(25) *On dit que c'est le seul poisson qui rumine.* « Ses dents sont émoussées au lieu d'être pointues, et par conséquent très-propres à couper ou arracher les algues et les autres plantes marines que le scare trouve sur les rochers qu'il fréquente. Ces végétaux marins paroissent être l'aliment préféré par ce cheiline, et cette singularité n'a pas échappé aux naturalistes les plus anciens. Mais ils ne se sont pas contentés de rechercher les rapports que présente le scare entre la forme de ses dents, les dimensions de son canal intestinal, la qualité de ses sucs digestifs et la nature de sa nourriture, très-différente de celle qui convient au plus grand nombre des poissons : ils ont considéré le scare comme occupant, parmi ces poissons carnassiers, la même place que les animaux ruminans qui ne vivent que de plantes, parmi les mammifères qui ne se nourrissent que de proie ; exagérant ce parallèle, étendant les ressemblances, et tombant dans une erreur qu'il auroit été cependant facile d'éviter, ils sont allés jusqu'à dire que le scare ruminoit.

» Le scare ne parvient guères qu'à la longueur de deux ou trois décimètres. Les individus de cette espèce vivent en troupes ». *Hist. nat. des poissons, t. III, p.* 532.

(26) *Sous Claude, Optatus Elipertius...... en fit apporter de cette mer, et les répandit le long des côtes.* L'art des hommes est parvenu à transplanter plusieurs sortes de poissons d'un climat sous un autre. Le Cit. Noël, que le C. Lacépède a cité plusieurs fois en rendant un juste hommage au zèle et à l'exactitude de ce savant observateur, a lu en fructidor an VII, à la Société d'émulation de Rouen, un mémoire sur les moyens de naturaliser dans les eaux douces des fleuves, des poissons originaires des eaux salées. Il nous apprend que Franklin peupla de harengs une rivière de la Nouvelle Angleterre, en y déposant seulement des feuilles de plantes couvertes d'œufs.

Il n'y avoit point de carpes en Angleterre avant la fin du 16[e]. siècle. Ces beaux poissons dorés, aujourd'hui communs en France, nous ont été apportés de la Chine.

Nous lisons dans le premier volume de l'hist. nat. des poissons, p. 436, que Frédéric premier, roi de Suède, a introduit, avec succès, l'acipensère strelet dans le lac Mæler et dans d'autres lacs de la Suède; et que le roi de Prusse, Frédéric le Grand, a répandu ce même poisson dans un très-grand nombre d'endroits de la Poméranie et de la Marche de Brandebourg.

Voyez aussi t. II, p. 394, du même ouvrage, par quel moyen on est parvenu à transporter vivantes sur plusieurs côtes d'Europe, un grand nombre de morues prises sur les bancs de Terre-Neuve.

(27) *Le meilleur et le plus commun est le mulle.* Pline comprend sous un seul nom le mulle rouget et le surmulet. Le C. Lacépède observe que ces deux poissons ayant les mêmes habitudes et assez de formes et de qualités communes pour qu'on ait souvent appliqué les mêmes dénominations à l'un et à l'autre, on est tombé dans une telle confusion d'idées au sujet de ces deux mulles, que d'illustres naturalistes très-récens les ont rapportées à la même espèce, sans supposer même qu'ils formassent deux variétés distinctes. *Voyez* t. III de l'hist. nat. des poissons, les caractères qui distinguent le mulle rouget et le surmulet.

(28) *Nos gourmands raffinés prétendent qu'un mulle expirant se nuance en mille manières différentes.* C'étoit un des raffinemens du luxe et de la délicatesse des gourmands de Rome. Déjà Sénèque avoit reproché à ses contemporains ce plaisir bizarre et cruel : *Parùm videtur recens mullus, nisi qui in convivæ manu moritur. Vitreis ollis inclusi offeruntur, et observatur morientium color, quem in multas mutationes mors luctante spiritu vertit; alios necant in garo, et condiunt vivos. Cœnæ causâ piscis occiditur super cœnam, cùm multum in deliciis fuit, et oculos, antequàm gulam, pavit.* Natural. quæst., lib. III, cap. 17.

Ad hunc fastum pervenit venter delicatorum, ut gustare non possint piscem, nisi quem in ipso convivio natantem palpitantemque viderint.... Illa audiebamus, nihil esse melius saxatili mullo. At nunc audimus : nihil est moriente formosius. Da mihi in manus vas vitreum, in quo exsultet, in quo trepidet. Ubi

multum diùque laudatus est, ex illo perlucido vivario extrahitur: tunc, ut quisque peritior est, monstrat: vide quomodo exarserit rubor, omni acrior minio: vide quas per latera venas agat: ecce sanguineum putes ventrem. Quàm lucidum quiddam cæruleumque sub ipso tempore effulsit? Jàm porrigitur et pallet, et in unum colorem componitur. Lib. III, cap. 18.

Un mulet ne paroît pas frais s'il ne meurt dans les mains des convives. On les expose à la vue dans des vases de verre. On observe les différentes couleurs par lesquelles une agonie lente et douloureuse les fait passer successivement. Ils en tuent d'autres dans la sauce, et les font confire tout vivans.... On les tue sur la table même, après avoir long-temps joui de leur mort, et avoir rassasié sa vue avant son goût....

Les palais de nos gourmands sont devenus si dédaigneux, qu'ils ne peuvent goûter d'un poisson, s'ils ne l'ont vu nager et palpiter au milieu d'un festin.... On disoit autrefois : rien de meilleur qu'un mulet pris entre les rochers. On dit aujourd'hui : rien de plus beau qu'un mulet expirant. Passez-moi ce vase de verre, que je le voie bondir, que je le voie tressaillir. Après l'avoir long-temps loué avec extase, on le tire de ce vivier transparent. Alors les plus experts instruisent les autres. Voyez ce rouge de feu, plus vif que le plus beau vermillon. Voyez ces veines qui s'enflent. On diroit que son ventre est de sang. Avez-vous remarqué cet éclat d'azur que viennent de réfléchir ses ouïes? Mais bientôt il se roidit, il pâlit, ses couleurs se confondent en une seule. *Traduction de la Grange.*

(29) *Dans la saumure, qu'on appelle garum sociorum.* Cette saumure, si estimée des gourmands de Rome, et réservée pour la table des riches, se composoit avec le sang du scomber ou maquereau. Beaucoup d'auteurs en ont parlé, et l'appellent toujours *garum sociorum*, comme nous disions le tabac de la ferme. Par le mot *sociorum*, il faut entendre une compagnie de négocians qui s'étoient emparés de cette branche de commerce. Pline, liv. XXXI, chap. 8, dit qu'à l'exception des parfums, il n'y avoit pas de liqueur qui fût aussi chère et qui fît autant de réputation aux pays d'où elle étoit tirée : *Nec liquor ullus penè præter unguenta majore in pretio esse cœpit, nobilitatis etiàm gentibus.*

(30) *Qu'on pêcha dans la Mer Rouge un mulle du poids de quatre-vingts livres.* Le C. Lacépède observe qu'on ne peut pas attribuer à un surmulet ni à aucun autre mulle le poids de quarante kilogrammes, assigné par Pline à un poisson de la Mer Rouge, que ce grand écrivain regarde comme un mulle, mais qu'il faut plutôt inscrire parmi ces silures si communs dans les eaux de l'Égypte, dont plusieurs deviennent très-grands, et qui, de même que les mulles, ont leur museau garni de très-longs barbillons.

(31) *Le zéus, qu'on nomme aussi* faber. Ce poisson a été nommé *faber*, forgeron, à cause de l'espèce de sifflement ou de grognement qu'il fait entendre lorsqu'on le prend. A Marseille, on l'appelle, par la même raison, truie.

(32) *Delà aussi une différence dans les nageoires*

que la nature a données aux poissons au lieu de pieds. « On ne doit, à la rigueur, donner le nom de nageoires qu'à des organes composés d'une membrane plus ou moins large, haute et épaisse, et soutenue par de petits cylindres plus ou moins mobiles, plus ou moins nombreux, et auxquels on a attaché le nom de rayons, parce qu'ils paroissent quelquefois disposés comme des rayons autour d'un centre. Cependant il est des espèces de poissons sur lesquelles des rayons sans membrane, ou des membranes sans rayons, ont reçu, avec raison, et par conséquent doivent conserver la dénomination de nageoires, à cause de leur position sur l'animal et de l'usage que ce dernier en peut faire.

Un poisson peut avoir depuis une jusqu'à dix nageoires, ou organes de mouvement extérieurs, plus ou moins puissans ». *Discours sur l'hist. nat. des poissons, par le C. Lacépède, t. I, p. xvj.*

(33) *Telles sont les murènes, qui même sont dénuées de branchies.* Le C. Lacépède établit que la murène des anciens est celle qu'il nomme murénophis. Elle diffère des autres par l'absence d'une nageoire caudale. Le bout de sa queue est d'une forme déliée, dénué de nageoires, ainsi que l'extrémité de la queue des vrais reptiles. Pline dit que les murènes n'ont point de nageoires; il parle dans le sens d'Aristote, qui n'accorde ce nom qu'aux nageoires pectorales et ventrales. Pline ajoute qu'elles n'ont point de branchies. C'est une erreur : elles en ont quatre de chaque côté. Seulement l'ouverture de ces branchies est très-petite et très-étroite.

(34) *Quelques-uns des poissons plats manquent de nageoires, telles sont les pastenaques.* « Les différentes personnes, dit le C. Lacépède, qui ont mangé de la raie batis, et qui ont dû voir et manier ces longs rayons cartilagineux, qui partent du corps de l'animal, et qui s'étendent, en divergeant un peu, jusqu'au bord des nageoires, ne seront pas peu étonnées d'apprendre que ces rayons ont échappé à l'observation de quelques naturalistes. Aristote lui-même, qui cependant a bien connu et très-bien exposé les principales habitudes des raies, a écrit que la batis et la pastenaque n'avoient point de nageoires. C'est qu'il ne croyoit pas que les côtés de ces poissons renfermâssent des rayons, ou qu'il n'a pas considéré ces rayons comme des caractères distinctifs des nageoires». *Voyez hist. nat. des poissons, t. I, p. 42.*

(35) *Les anguilles vivent huit ans.* La croissance de l'anguille se fait avec une extrême lenteur. Des expériences exactes et précises sur la durée de son développement ont fait conclure au C. Lacépède que ce poisson vit au moins un siècle.

(36) *Près de Vérone, en Italie, est le lac Bénaco, que traverse le Mincio.* Martini rapporte dans son dictionnaire, qu'autrefois on pêchoit jusqu'à soixante mille anguilles dans un seul jour et avec un seul filet. On lit dans l'ouvrage de Rédi, sur les animaux vivans, que lors du second passage des anguilles dans l'Arno, c'est-à-dire, lorsqu'elles remontent de la mer vers les sources de ce fleuve de Toscane, plus de deux cents mille peuvent tomber dans les filets, quoique dans un

très-court espace de temps. Il y en a une si grande abondance dans les marais de Commachio, qu'en 1782 on en pêcha 990,000 kilogrammes. Et nous savons par le C. Noël qu'à Cléon près d'Elbeuf, et même auprès de presque toutes les rives de la basse Seine, il passe des troupes ou plutôt des légions si considérables de petites anguilles, qu'on en remplit des seaux et des baquets. *Hist. nat. des poissons, par le Cit. Lacépède, t. II, p.* 245.

(37) *Aristote les a tous compris sous la dénomination générale de sélaquès.* Le mot sélaquès, σιλάχη, vient de deux mots grecs : ἔχειν avoir, et σέλας éclat, flamme. On voit que le nom qu'il leur a donné est relatif à leur phosphorescence. L'expression par laquelle Pline indique ces mêmes animaux est fondée sur un autre de leurs caractères ; et c'est celle que les modernes ont adoptée.

(38) *Parmi tous les poissons, c'est le seul genre qui soit vivipare,* etc. Ils ne sont pas vraiment vivipares. Ils produisent des œufs. Il est vrai qu'ils ne les jettent pas au dehors, comme les autres ovipares ; et qu'ils les gardent jusqu'à ce qu'ils éclosent. Lorsque les fœtus ont acquis assez de force pour rompre leur enveloppe, ils la déchirent dans le ventre même de la mère, et sortent tout formés, comme les petits de plusieurs serpens et de plusieurs quadrupèdes rampans, qui n'en sont pas moins ovipares.

(39) *On croit que lorsqu'il s'attache à la carène des vaisseaux, il retarde leur course.* Lorsque les rémoras

ne sont pas à portée de se coller contre quelque grand habitant des eaux, ils s'accrochent à la carène des vaisseaux; et c'est de cette habitude que sont nés tous les contes que l'antiquité a imaginés sur ces animaux.

« Du milieu de ces suppositions ridicules, il jaillit cependant une vérité ; c'est que dans les instans où la carène d'un vaisseau est hérissée, pour ainsi dire, d'un très-grand nombre d'échénéis, elle éprouve, en cinglant au milieu des eaux, une résistance semblable à celle que feroient naître des animaux à coquille très-nombreux et attachés également à sa surface; qu'elle glisse avec moins de facilité au travers d'un fluide que choquent des aspérités, et qu'elle ne présente plus la même vîtesse. Et il ne faut pas croire que les circonstances où les échénéis se trouvent ainsi accumulés contre la charpente extérieure d'un navire, soient extrêmement rares dans tous les parages : il est des mers où l'on a vu ces poissons nager en grand nombre autour des vaisseaux, et les suivre en troupes pour saisir les matières animales que l'on jette hors du bâtiment, et pour se nourrir des substances corrompues dont on se débarrasse. C'est ce qu'on a observé, particulièrement dans le golfe de Guinée ». *Hist. des poissons, t. III, p.* 159.

(40) *L'hirondelle poisson, qui a beaucoup de ressemblance avec l'hirondelle oiseau*, etc. « Plusieurs trigles ont reçu des noms d'oiseaux : on les a appelées *hirondelle, coucou, milan*, etc. Les premiers observateurs, frappés des grands rapports qu'ils trouvoient entre les écailles et les plumes, la parure des oiseaux et le vêtement des poissons, les ailes des premiers et les na-

geoires des seconds, le vol des habitans de l'atmosphère et la natation des habitans des eaux, aimoient à indiquer ces ressemblances curieuses par des noms d'oiseaux donnés à des poissons.

» La pirapède peut s'élever au-dessus de la mer, à une assez grande hauteur, pour que la courbe qu'elle décrit dans l'air ne la ramène dans les flots que lorsqu'elle a franchi un intervalle égal, suivant quelques observateurs, au moins à une trentaine de mètres; et voilà pourquoi, depuis Aristote jusqu'à nous, elle a porté le nom de faucon de la mer, et surtout d'hirondelle marine ». *Hist. des poissons, t. III, p.* 329.

(41) *Un poisson qu'on nomme lanterne.* « La trigle milan a été aussi appelée, et même par plusieurs célèbres naturalistes, *lanterne* ou *fanal*, parce qu'elle offre d'une manière assez remarquable la propriété de luire dans les ténèbres, qui appartient non-seulement aux poissons morts dont les chairs commencent à s'altérer et à se décomposer, mais encore à un nombre assez grand d'osseux et de cartilagineux vivans. C'est principalement la tête du milan, et en particulier l'intérieur de sa bouche, et surtout son palais, qui brillent dans l'obscurité, de l'éclat doux et tranquille que répandent, pendant les belles nuits de l'été des contrées méridionales, tant de substances phosphoriques vivantes ou inanimées ». *Hist. des poissons, t. III, p.* 363.

(42) *Ils ont le long des bras certaines cavités par lesquelles ils s'attachent à tous les corps en les suçant.* Voici comme le C. Camus explique l'effet de ce méchanisme. Il faut considérer, dit-il, que dans toute

leur longueur, les bras sont garnis de petits corps convexes à l'extérieur, concaves en dedans, attachés au bras par une sorte de pédicule, et cerclés par le bas d'une partie un peu plus ferme, de la substance de la corne. Ce sont comme autant de ces petits calices dans lesquels les glands de chêne sont enfermés en partie. Cela posé, lorsque l'animal veut saisir quelque chose, il applique son bras et touche ce qu'il saisit avec ses suçoirs. Les fibres musculeuses qui forment le corps du suçoir se contractent, et rétrécissent sa cavité; le muscle du pédicule exerçant aussi son action, s'éloigne de l'objet touché et augmente la hauteur de la cavité : il se forme un vide, et alors l'eau environnante qui presse fortement contre les parois extérieures des suçoirs, ne permet plus à l'objet saisi de se détacher des bras de l'animal. Cet effet est le même que celui des ventouses appliquées sur la peau, et qui y tiennent par la pression de l'air environnant, tant qu'elles sont vides d'air. C'est la comparaison de Rondelet et de Swammerdam. *Hist. nat. des animaux d'Aristote, par le C. Camus, t. II, p.* 511.

(43) *Aussi notre luxe les a-t-il nommées uniones, sans pair.* Pline nous dit, à la fin de ce chapitre, que ce fut pendant la guerre de Jugurtha que les Romains donnèrent le nom d'uniones aux perles remarquables par leur grandeur. L'unio étoit proprement l'oignon *unici capitis*, le même que les Grecs nommoient *μονόκοκκον* et *μονοκέφαλον* : et notre mot *oignon* n'est venu que de ce terme *unio*, employé en ce sens par les paysans Romains, long-temps avant que l'on connût à Rome l'usage des perles, comme ils donnoient le nom

de *gemma* au bourgeon de vigne, avant qu'ils eussent vu des pierres précieuses.

Saint Simon parle dans ses mémoires, t. II, de la fameuse pélegrine que le roi d'Espagne portoit à son chapeau, au mariage de son fils. Cette perle, de la plus belle eau qu'on ait jamais vue, est, dit-il, précisément faite et évasée comme ces petites poires que l'on appelle de *sept en gueule*, et qui paroissent dans leur maturité vers la fin des fraises. La pélegrine est grosse et longue comme les moins grosses de ces poires, et sans comparaison plus qu'aucune autre perle que ce soit. Aussi est-elle unique. On la dit pareille à celle que la folie de magnificence et d'amour fit dissoudre par Cléopatre dans une coupe de vinaigre.

(44) *La gloire des femmes est d'en attacher deux et même trois à chacune de leurs oreilles.* Sénèque parle aussi de ces pendans d'oreilles à plusieurs perles. *Video uniones non singulos singulis auribus comparatos : jàm enim exercitatæ aures oneri ferendo sunt. Junguntur inter se, et insupèr alii binis superponuntur. Non satis muliebris insania viros subjecerat, nisi bina ac terna patrimonia auribus singulis pependissent.* De Benef., l. III, cap. 9.

Je vois des perles non simples pour chaque oreille : les oreilles elles-mêmes sont exercées à porter des fardeaux : on les accouple deux à deux, et par dessus ce premier rang on en adapte d'autres. Un homme ne se croiroit pas suffisamment asservi au délire des femmes s'il ne leur attachoit deux ou trois terres à chaque oreille. *Traduction de la Grange.*

(45) *Comme si le son et le cliquetis des perles étoient aussi une jouissance pour elles.* Cet usage ou cette fantaisie se retrouve encore aujourd'hui chez les Égyptiennes. A chacune des quinze tresses qui flottent sur leurs épaules, et que l'on alonge avec de la soie noire ou blonde, elles cousent des paillettes d'or. On attache à chaque extrémité un sequin percé à cet effet. Lorsqu'une femme marche, elle doit être annoncée par cette sonnerie.

(46) *Deux sortes de coquillages nous donnent la pourpre*, etc. Quoique plusieurs modernes, dit Réaumur, aient composé des traités sur la couleur de la pourpre, on a été peu instruit sur la nature de la liqueur qui la fournissoit; et cette teinture précieuse a été mise au rang des sécrets perdus. Nos naturalistes ne sont pas même bien décidés sur l'espèce particulière de coquillage qui est la vraie pourpre des anciens.

(47) *La plus belle pourpre Tyrienne*, etc. C'étoit la pourpre par excellence. La beauté et la rareté de cette couleur en avoient rendu l'usage particulier aux empereurs et aux premiers magistrats de Rome. Les femmes mêmes n'osoient l'employer dans leurs habits. Elle étoit réservée pour les robes prétextes des hautes magistratures.

(48) *On suit le même procédé pour la couleur conchylienne.* Cette couleur tenoit le milieu entre la pourpre et le bleu. Elle tiroit sur le violet.

(49) *La plus belle graine d'écarlate*, etc. Le *coccus*

qui fournissoit aux anciens le rouge écarlate, et dont Pline nous parle comme d'une plante, est, à ce qu'il paroît, notre kermès. On trouve ce petit insecte sur les feuilles épineuses et sur les tendres rejetons d'une espèce d'yeuse ou de chêne vert qui croît dans les collines pierreuses de ceux de nos départemens qui représentent la Provence et le Languedoc.

(50) *Quant à ces êtres qui ne sont ni animaux ni végétaux*, etc. « Il y a des êtres, dit Buffon, qui ne sont ni animaux, ni végétaux, ni minéraux, et qu'on tenteroit vainement de rapporter aux uns ou aux autres. Par exemple, lorsque Trembley, cet auteur célèbre de la découverte des animaux qui se multiplient par chacune de leurs parties détachées, coupées ou séparées, observa, pour la première fois, le polype de la lentille d'eau, combien employa-t-il de temps pour reconnoître si ce polype étoit un animal ou une plante? et combien n'eût-il pas sur cela de doutes et d'incertitudes? C'est qu'en effet le polype de la lentille n'est peut-être ni l'un ni l'autre, et que tout ce qu'on en peut dire, c'est qu'il approche un peu plus de l'animal que du végétal. Mais comme on veut que tout être vivant soit un animal ou une plante, on croiroit n'avoir pas bien connu un être organisé si on ne le rapportoit pas à l'un ou à l'autre de ces noms généraux, tandis qu'il doit y avoir, et qu'il y a en effet une grande quantité d'êtres organisés qui ne sont ni l'un ni l'autre ». *Buffon, t. III, p.* 388.

Tel est aussi le sentiment de Daubenton. Voici comme il s'exprime, t. V, p. 277 des séances des écoles normales. « Les polypes, l'acétabule, les ani-

maux des infusions n'ont-ils pas une organisation assez différente de celle de la plupart des animaux pour avoir un autre nom? Les conserves, les champignons, les moisissures, les lichens sont-ils de vraies plantes? Je pourrois rapporter ici beaucoup d'autres observations qui tendent à prouver qu'il y a une très-grande quantité d'êtres organisés qui ne sont ni de vraies plantes, ni de vrais animaux. Ce n'est qu'à force d'observations et de méditations que l'on pourra distinguer clairement les vraies plantes et les vrais animaux des autres êtres organisés qui en diffèrent assez pour avoir une autre détermination et un autre rang dans la division méthodique des productions de la nature ».

(51) *On pourroit les définir un feuillage de chair.* Réaumur a proposé de les nommer gelée de mer, parce que leur chair et leur ensemble ont la consistance d'une vraie gelée. L'ortie de mer a été ainsi appelée, non pour exprimer aucun rapport de ressemblance avec la plante qui porte ce nom, mais parce qu'elle cause des démangeaisons à ceux qui la touchent.

(52) *Il y a trois espèces d'éponges.* Les modernes ont reconnu que l'éponge n'est point un animal. C'est une espèce de ruche, un assemblage de cellules contiguës, construites par une multitude d'insectes. Elle est pour eux ce qu'est le gâteau de cire pour les abeilles. Les contractions qu'elle éprouve, lorsqu'on la touche, sont l'effet de la retraite intérieure et subite de ses nombreux habitans.

(53) *Au nombre desquels on compte la chalcis.* Plu-

sieurs auteurs pensent que la chalcis est la sardine. Son nom vient du mot grec χαλκός, cuivre, airain; il a rapport aux taches dorées qui brillent sur sa tête.

(54) *L'araignée, nuisible par la pointe dont l'épine de son dos est armée, n'est pas moins funeste.* « L'enflure considérable et les douleurs longues et aiguës qui suivent la piqûre de la vive, ont fait penser que cette trachine étoit véritablement venimeuse, et voilà pourquoi, sans doute, on lui a donné le nom de l'araignée, dans laquelle on croyoit devoir supposer un poison actif. Mais la vive ne lance dans la plaie qu'elle fait aucune liqueur particulière. Tous les effets douloureux de ses aiguillons doivent être attribués à la force avec laquelle elle se débat lorsqu'on la saisit, à la dureté ainsi qu'à la forme très-pointue de ses piquans, et à la profondeur à laquelle elle les fait parvenir ». *Hist. nat. des poissons, par le C. Lacépède, t. II, p. 361.*

(55) *A la force du fer, il joint l'activité du poison.* « Lorsque cette arme, dit le C. Lacépède, est introduite très-avant dans la main, dans le bras, ou dans quelque autre endroit du corps, lorsque surtout elle y est agitée en différens sens, et qu'elle est à la fin violemment retirée par des efforts multipliés de l'animal, elle peut blesser le périoste, les tendons ou d'autres parties plus ou moins délicates, de manière à produire des inflammations, des convulsions et d'autres symptômes alarmans. Ces terribles effets ont bientôt été regardés comme les signes de la présence d'un venin des plus actifs. Mais, continue ce judicieux ob-

servateur, l'on peut assurer que l'on ne trouve auprès de la racine de ce grand aiguillon, aucune glande destinée à filtrer une liqueur empoisonnée : on ne voit aucun vaisseau qui puisse conduire un venin plus ou moins puissant jusqu'à ce piquant dentelé : le dard ne renferme aucune cavité propre à transmettre ce poison jusque dans la blessure, et aucune humeur particulière n'imprègne ou n'humecte cette arme, dont toute la puissance provient de sa grandeur, de sa dureté, de ses dentelures, et de la force avec laquelle l'animal s'en sert pour frapper ». *Hist. nat. des poissons, par le C. Lacépède, t. I, p. 109.*

Voyez encore les excellentes observations du même auteur, au sujet des poissons réputés vénéneux. *Discours sur la nature des poissons, p.* cxvij.

(56) *La quantité d'œufs que contient une femelle étant innombrable.* Il est plusieurs espèces de poissons, et particulièrement des gades, dont une seule femelle contient plus de neuf millions d'œufs. *Discours sur la nature des poissons, p.* lxxxvij.

(57) *La queue se fend pour former ceux de derrière.* Cette opinion de Pline est contraire à l'observation la plus exacte. *Voyez hist. nat. des quadrup. ovip., p* 519. Le C. Lacépède est entré dans les plus grands détails sur la génération des grenouilles.

(58) *Les anguilles se frottent contre les rochers. Les fragmens qui se détachent de leurs corps s'animent.* Il est bien vrai que les mères vont quelquefois se frotter contre les rochers ou d'autres corps durs, mais

c'est pour se débarrasser plus facilement des petits déjà éclos dans leur intérieur. L'anguille, dit le Cit. Lacépède, vient d'un véritable œuf, comme les autres poissons. L'œuf éclot le plus souvent dans le ventre de la mère, comme celui des raies, des squales, de plusieurs blennies, de plusieurs silures : la pression sur la partie inférieure du corps de la mère facilite la sortie des petits déjà éclos. *Hist. nat. des poissons, par le C. Lacépède, t. II, p. 254.*

(59) *Le produit de leur mélange est un animal qui, par sa partie antérieure, ressemble à la raie.* La rhinobate est une espèce existante par elle-même, et qui peut se renouveler sans altération, ainsi que toutes les autres espèces d'animaux que l'on n'a pas imaginé de regarder comme métisses. Elle n'est point moitié raie, moitié squale, c'est véritablement une raie, car son corps est plat par dessous ; et ce qui forme le véritable caractère distinctif par lequel les raies sont séparées des squales, les ouvertures de ses branchies ne sont pas placées sur les côtés, mais sur la partie inférieure du corps. *Hist. nat. des poissons, par le C. Lacépède, t. I, p. 146.*

(60) *Il est impossible de replacer dans son corps cette immense quantité d'œufs,* etc. Il y a dans le texte : *non recipiant cavo capitis.* Le mot *caput* signifie ici le corps, le tronc de l'animal. Aristote, liv. IV, nous apprend que les auteurs donnoient le nom de tête à ce qui est véritablement le tronc du polype.

(61) *L'aiguille ou la belone,* etc. Elle a sous la partie

la plus basse du ventre une espèce de fente où mûrissent ses œufs, et d'où sortent les petits, quand ils sont parfaits.

(62) *On dit la même chose du serpent aveugle.* Il s'agit ici de l'orvet. On a écrit que ses yeux étoient si petits qu'on avoit peine à les distinguer; cependant quoiqu'ils soient moins grands à proportion que ceux de beaucoup d'autres serpens, ils sont très-visibles, et d'ailleurs noirs et très-brillans. Les petits serpens de cette espèce n'éclosent pas hors du ventre de leur mère, comme la plupart des couleuvres non venimeuses; mais ils viennent au jour tout formés. *Hist. nat. des serpens, p.* 432.

(63) *La tortue franche*, etc. *Voyez* la note 16.

(64) *On nous a fait connoître depuis peu un exemple remarquable de la longévité des poissons.* Gesner fait mention d'un poisson prodigieux pêché en 1447 dans un étang auprès d'Elbrein; on lui trouva une nageoire percée d'un anneau portant cette inscription: *primus ego piscis quem in hoc stagnum injecit Fridericus II, IMP. V. Octob. MCCV.* Ce qui suppose que ce poisson avoit vécu deux cents quarante-quatre ans, sans compter l'âge qu'il avoit lorsque cet empereur le fit jeter dans cet étang.

Voyez, (*discours sur l'hist. nat. des poiss.*) *p.* cxxxv, pourquoi la vie des poissons doit être plus longue que celle des autres animaux.

(65) *On a imaginé de leur faire reprendre dans le*

lac Lucrin l'embonpoint qu'elles avoient perdu, affamées par un si long voyage. Pline (liv. XXXII, § 6) est entré dans de bien plus grands détails. Il indique les lieux de la mer où se pêchent les bonnes huîtres : il parle de la variété de leurs couleurs, de la forme qu'elles doivent avoir, des qualités qui constituent une huître excellente, des voyages qu'on leur fait faire. Il assigne enfin les rivages qui étoient célèbres alors par ce genre de production.

Gaudent dulcibus aquis, et ubi plurimi influunt amnes : pelagia parva et rara sunt. Gignuntur tamen et in petrosis, carentibusque aquarum dulcium adventu, sicùt circà Grynium et Myrinam. Grandescunt sideris quidem ratione maximè, ut in naturâ aquatilium diximus : sed privatim circà initia æstatis, multo lacte prægnantia, atque ubì sol penetret in vada. Hæc videtur causa, quare minora in alto reperiantur. Opa-

Les huîtres aiment les eaux douces, et se plaisent à l'embouchure des rivières. En haute mer, elles sont rares et petites. Cependant on en trouve sur des rochers éloignés des eaux douces; par exemple, aux environs de Grynia et de Myrina. Elles croissent à la pleine lune, ainsi que je l'ai dit en parlant des animaux aquatiques, mais particulièrement au retour de l'été, saison où elles sont pleines de lait : et par tout où le soleil pénètre au fond de l'eau. C'est ce qui semble expliquer pourquoi elles sont plus petites en pleine mer. L'opacité de

citas cohibet incrementum, et tristitiâ minùs adpetunt cibos.

Variant coloribus, rufa Hispaniæ, fusca Illyrico, nigra et carne et testâ Circeiis.

Præcipua verò habentur in quâcumque gente spissa, nec salivâ suâ lubrica, crassitudine potiùs spectanda, quàm latitudine : neque in luto capta, neque in arenosis, sed solido vado, spondylo brevi atque non carnoso, nec fibris lacinioso, ac tota in alvo. Addunt peritiores notam, ambiente purpureo crine fibras, eoque argumento generosa interpretantur, calliblepharata appellantes.

Gaudent et peregrinatione, transferrique

l'eau nuit à leur accroissement. Elles sont languissantes et sans appétit.

Les huîtres varient en couleur. Rousses en Espagne, brunes en Illyrie, elles sont noires de chair et d'écailles à Circéi.

Mais en tout pays, on met au premier rang les huîtres d'une chair ferme, qui ne flottent point dans leur eau, qui présentent plus d'épaisseur que d'étendue. On veut qu'elles n'aient point été prises dans la vase ni dans le sable, mais sur un fond solide : que la fraise soit courte, non charnue, non découpée : qu'elles soient tout ventre. Les connoisseurs ajoutent une autre marque caractéristique, c'est une frange purpurine qui borde la fraise. D'après cela, ils distinguent les huîtres supérieures par le nom de *calliblephara* (beaux cils).

Les huîtres se plaisent à voyager, elles aiment

in ignotas aquas. Sic Brundisiana in Averno compasta, et suum retinere succum, et à Lucrino adoptare creduntur. Hæc sint dicta de corpore.

qu'on les transporte dans des eaux qu'elles ne connoissent pas. C'est ainsi que celles de Brindes, parquées dans l'Averne, conservent, dit-on, leur suc, et reçoivent du lac Lucrin une saveur nouvelle. Voilà ce qui concerne la nature de l'huître.

Dicemus et de nationibus : ne fraudentur gloriâ suâ litora : sed dicemus alienâ linguâ, quæque peritissima hujus censuræ in nostro ævo fuit.

Les rivages ne doivent pas être frustrés de leur gloire. Je nommerai aussi les contrées célèbres; mais j'emprunterai une voix étrangère : celle de l'homme de notre siècle le plus en état de prononcer sur cette matière.

Sunt ergò Muciani verba, quæ subjiciam :

« Cyzicena majora » Lucrinis, dulciora » Britannicis, suaviora Medulis, acriora » Lepticis, sicciora Coryphantenis, plenio-

Voici donc ce que dit Mucien : « à Cyzique (1), les huîtres sont plus grandes qu'à Lucrin, plus douces que sur les côtes Britanniques, plus savoureuses qu'à Médoc; elles ont plus de sel qu'à Leptis (2), moins d'eau qu'à

(1) Ville de l'Hellespont.
(2) En Afrique.

» ra Lucensibus, te» neriora Istricis, can» didiora Circeiensi» bus ». Sed his neque dulciora, neque teneriora esse ulla compertum est.

Coryphante (1), elles sont plus pleines qu'à Lucentum (2), plus tendres qu'en Istrie, plus blanches qu'à Circéi ». Toutefois il est reconnu qu'il n'en est point de plus douces ni de plus tendres que celles de Circéi.

In Indico mari Alexandri rerum auctores pedalia inveniri prodidere. Necnon inter nos nepotis cujusdam nomenclator tridacna appellavit: tantæ amplitudinis intelligi cupiens, ut ter mordenda essent.

Les Historiens d'Alexandre ont écrit que dans la Mer Indienne on trouve des huîtres de la grandeur d'un pied : et chez nous, le nomenclateur de je ne sais quel prodigue a donné à certaines huîtres le nom de *tridacna :* signifiant par là qu'elles sont si grandes qu'il faut en faire trois bouchées.

Addiditque luxuria frigus obrutis nive, summa montium et maris ima miscens.

Le luxe, rapprochant et confondant ensemble la cime des montagnes et le fond de la mer, a imaginé de couvrir les huîtres de neige, pour les manger à la glace.

(1) Sur la côte d'Éolie en Asie.
(2) Ville d'Espagne.

(66) *Fulvius Hirpinus établit auprès de Tarquinies des réservoirs pour les limaçons.* Athénée, liv. II, chap. 22 de ses deïpnosophistes, nous fait voir que les Grecs aussi mangeoient des limaçons; mais ils n'y mettoient pas le même prix que les Romains, et ils n'avoient pas, comme eux, des viviers pour les engraisser. On mange également des limaçons même de terre dans plusieurs de nos départemens, tels que ceux de l'Ourthe, de la Dyle et du Doubs. On préfère généralement ceux de vigne.

(67) *Le même Théophraste écrit que dans la Paphlagonie on creuse des fosses profondes où l'on ne trouve point d'eau, et qu'on en tire des poissons terrestres*, etc. Il seroit trop long de rapporter ici les observations d'Astruc sur les poissons fossiles. Mais si l'on veut consulter les mémoires pour l'histoire naturelle du Languedoc, par Astruc, troisième partie, ch. X, p. 549, on verra ce qu'on doit penser de ces poissons qu'on trouvoit vivans dans des lieux entièrement secs, où nulle eau ne pouvoit pénétrer, et qui s'engendroient d'eux-mêmes par la vertu particulière du terroir.

(68) *L'étoile de mer, ainsi nommée à cause de sa forme*, etc. Réaumur l'appelle un insecte de mer. Linné l'a placée dans la classe des vers zoophytes. Peu de modernes ont parlé de cette chaleur brûlante qui consume tout ce qu'elle touche. Le C. Valmont de Bomare qui l'a observée avec soin, n'en dit absolument rien. Il remarque seulement que toutes celles qu'il a ramassées sur les rivages de la Méditerranée sont garnies de longues épines, et qu'on ne les prend pas tou-

jours aussi impunément que celles des environs de l'Islande, qui en sont dépourvues.

(69) *Au nombre des coquillages sont les dails*, etc. Les coquillages nommés solènes, ongles, oniches, aules, donaques, sont des variétés d'un même genre, dont le nom est dail, en latin *dactilus*. Réaumur leur avoit d'abord refusé la propriété que Pline leur assigne ici; mais il a reconnu dans la suite qu'il s'étoit trompé. *Voyez les mémoires des savans*, 1737, *p.* 678.

(70) *On peut citer encore le muscule et la baleine.* Ce que les anciens ont dit sur le poisson conducteur de la baleine, paroît absolument fabuleux. Les modernes n'ont rien observé de semblable. Peut-être a-t-on pris pour le guide de la baleine le baleineau que la mère suit toujours jusqu'à ce qu'elle l'ait sevré. *Le C. Valmont de Bomare.*

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

LIBER DECIMUS.

VOLUCRUM NATURA.

I. 1. SEQUITUR natura avium, quarum grandissimi et penè bestiarum generis struthiocameli Africi vel Æthiopici, altitudinem equitis insidentis equo excedunt, celeritatem vincunt: ad hoc demùm datis pennis, ut currentem adjuvent : ceterò non sunt volucres, nec à terrâ tolluntur. Ungulæ iis cervinis similes, quibus dimicant, bisulcæ, et comprehendendis lapidibus utiles, quos in fugâ contrà sequentes ingerunt pedibus. Concoquendi sine delectu devorata mira natura : sed non minùs stoliditas in tantâ reliqui corporis altitudine, cùm colla frutice occultaverunt, latere sese existimantium. Præmia ex iis ova, propter amplitudinem pro quibusdam habita vasis,

LIVRE DIXIÈME.

DES OISEAUX.

L'AUTRUCHE est presque du genre des quadrupèdes (1). C'est le plus grand de tous les oiseaux. On la trouve en Afrique et dans l'Éthiopie. Elle surpasse en hauteur un homme à cheval, et le devance à la course. Ses ailes ne lui ont été données que pour l'aider à courir. Jamais elle ne vole et ne quitte la terre. Ses pieds, qui n'ont que deux doigts, ont de grands rapports avec les pieds du cerf. Elle s'en sert pour combattre et saisir des pierres que, dans sa fuite, elle lance contre ceux qui la poursuivent. Les autruches dévorent sans discernement, et digèrent tout avec une étonnante facilité. Mais ce qui n'est pas moins étonnant, c'est la stupidité avec laquelle cet animal, d'une si haute taille, croit n'être plus aperçu lorsqu'il a caché sa tête dans un feuillage. Les profits qu'on en retire sont leurs œufs dont la

conosque bellicos et galeas adornantes pennæ.

II. 2. Æthiopes atque Indi, discolores maximè et inenarrabiles ferunt aves, et antè omnes nobilem Arabia phœnicem, haud scio àn fabulosè, unum in toto orbe, nec visum magnoperè. Aquilæ narratur magnitudine, auri fulgore circà colla, ceterò purpureus, cæruleam roseis caudam pennis distinguentibus, cristis fauces, caputque plumeo apice honestante.

Primus atque diligentissimus togatorum de eo prodidit Manilius, senator ille maximis nobilis doctrinis, doctore nullo, neminem exstitisse qui viderit vescentem: sacrum in Arabiâ soli esse, vivere annis quingentis sexaginta, senescentem casiæ thurisque surculis construere nidum, replere odoribus, et superemori. Ex ossibus deindè et medullis ejus nasci primò ceu vermiculum: indè fieri pullum: principioque justa funera priori reddere, et totum

grosseur est telle qu'on en fait des vases, et leurs plumes qui parent les cimiers et les casques des guerriers.

L'Inde et l'Éthiopie, plus que les autres régions, produisent des oiseaux brillans de diverses couleurs, et d'une beauté inexprimable. Mais l'Arabie possède le plus merveilleux de tous, si toutefois son existence n'est pas fabuleuse. C'est le phénix, unique dans l'univers, et que peu de personnes ont vu (2). On le dit de la grandeur de l'aigle ; son cou a l'éclat rayonnant de l'or ; le reste du plumage est pourpre. Quelques pennes incarnates se déploient sur sa queue d'azur. Une crête flotte sous sa gorge, et sa tête est surmontée d'une touffe de plumes.

Manilius, sénateur célèbre par ses vastes connoissances qu'il n'a dues qu'à lui seul, est le premier Romain qui nous ait donné quelques détails sur le phénix. Ce laborieux observateur dit qu'on ne l'a jamais vu manger : que c'est un oiseau de l'Arabie, consacré au soleil : qu'il vit 560 ans : que, parvenu à la vieillesse, il construit un nid avec des branches de cannelle et d'encens : il le remplit de parfums : c'est là qu'il meurt. De ses os et de sa moelle se forme une espèce de ver, qui bientôt devient un petit oiseau. Le premier soin de ce nouveau phénix est de rendre les devoirs funèbres à son prédécesseur, et de porter

deferre nidum propè Panchaiam in Solis urbem, et in arâ ibi deponere.

Cum hujus alitis vitâ magni conversionem anni fieri prodidit idem Manilius, iterumque significationes tempestatum et siderum easdem reverti. Hoc autem circà meridiem incipere, quo die signum arietis sol intraverit. Et fuisse ejus conversionis annum, prodente se, P. Licinio, Cn. Cornelio coss. ducentesimum quintumdecimum, Cornelius Valerianus phœnicem devolavisse in Ægyptum tradidit, Q. Plautio, Sex. Papinio coss. Allatus est et in Urbem, Claudii principis censurâ, anno Urbis DCCC. et in comitio propositus, quod actis testatum est, sed quem falsum esse nemo dubitaret.

b. III. 3. Ex his quas novimus, aquilæ maximus honos, maxima et vis. Sex earum genera: Melanaëtos à Græcis dicta, eademque Valeria, minima magnitudine, viribus præcipua, colore nigricans: sola aquilarum fetus suos alit: ceteræ, ut dicemus, fugant: sola

le nid tout entier dans la ville du Soleil, près de la Panchaïe. Là il le dépose sur un autel.

Le même Manilius écrit que la révolution de la grande année (3) se coordonne avec la vie du phénix, et que, lorsqu'elle s'achève, les saisons et les constellations se retrouvent au même point. Il fixe l'époque de ce renouvellement vers l'heure de midi, le jour même où le soleil entre au signe du belier. Il ajoute que l'année où il écrit ces observations, sous le consulat de P. Licinius et de Cn. Cornélius, l'an de Rome 655, est la 215e de la révolution. Cornélius Valérianus écrit que le phénix passa en Égypte sous le consulat de Q. Plautius et de Sex. Papinius. Cet oiseau a été apporté jusque dans nos murs, sous la censure de l'empereur Claude, l'an de Rome 800. On le fit voir au peuple dans le Comice. Le fait est attesté par les actes. Mais personne ne doutoit que ce ne fût un phénix supposé.

Parmi les oiseaux qui nous sont connus, l'aigle est le plus noble et le plus fort. On compte six espèces d'aigles : 1°. l'aigle nommé par les Grecs *melanaëtos* (4), et par les Latins *valeria*, le plus petit de tous, mais le premier par la force : sa couleur est noirâtre. C'est le seul qui nourrisse ses petits : les autres, comme nous le dirons, chassent leurs petits du nid. C'est le

sinè clangore, sinè murmuratione. Conversatur autem in montibus. Secundi generis pygargus, in oppidis mansitat et in campis, albicante caudâ. Tertii morphnos, quam Homerus et percnon vocat, aliqui et clangam, et anatariam, secunda magnitudine et vi: huicque vita circà lacus. Phemonoe Apollinis dicta filia, dentes ei esse prodidit, mutæ aliàs, carentique linguâ: eamdem aquilarum nigerrimam, prominentiore caudâ. Consentit et Bœus. Ingenium est ei, testudines raptas frangere è sublimi jaciendo: quæ sors interemit poetam Æschylum, prædictam fàtis (ut ferunt) ejus diei ruinam securâ cæli fide caventem. Quarti generis est percnopterus, eadem oripelargus, vulturinâ specie, alis minimis, reliquâ magnitudine antecellens, sed imbellis et degener, ut quam verberet corvus.

Eadem jejunæ semper aviditatis, et querulæ murmurationis. Sola aquilarum exanima fert corpora: ceteræ, cùm occidêre, considunt.

seul qui ne fasse entendre ni cri ni murmure. Son séjour est dans les hautes montagnes. 2°. Le pygargue. Il se tient à portée des plaines et des lieux habités : sa queue est blanchâtre. 3°. L'aigle brun qu'Homère appelle aussi περκνὸς : quelques-uns le nomment l'aigle criard, l'aigle aux canards. Il est le second pour la grandeur et la force. Il vit autour des lacs. Phemonoë, qu'on a dite fille d'Apollon, prétend que cet aigle a des dents ; qu'au surplus il est muet et sans langue (5), que c'est aussi le plus noir de tous, et celui dont la queue a le plus d'étendue. Bœus est de la même opinion. L'aigle dont nous parlons enlève les tortues. Il a l'instinct de les briser en les jetant du haut des airs. Ce fut ce qui causa la mort du poëte Eschyle. L'oracle avoit prédit qu'il périroit ce ce jour là par la chute d'une maison : afin d'échapper à ce malheur, il se tenoit en pleine campagne, se confiant à la solidité des cieux. 4°. Le percnoptère, autrement l'oripélarge, tient du vautour (6). Il a les ailes courtes, mais le reste du corps plus long en proportion. Il est lâche et comme abâtardi, car il se laisse battre par le corbeau.

Cet aigle est insatiable et fait toujours entendre un murmure plaintif. C'est le seul qui emporte les corps morts : les autres se posent à terre quand ils ont tué leur proie. C'est par

Hæc facit, ut quintum genus γνήσιον vocetur, velùt verum, solumque incorruptæ originis, mediâ magnitudine, colore subrutilo, rarum conspectu. Superest haliæetos, clarissimâ oculorum acie, librans ex alto sese : visoque in mari pisce, præceps in eum ruens, et discussis pectore aquis rapiens. Illa, quam tertiam fecimus, circà stagna aquaticas aves adpetit mergentes se subindè, donèc sopitas lassatasque rapiat. Spectanda dimicatio, ave ad perfugia litorum tendente, maximè si condensa arundo sit : aquilâ indè ictu abigente alæ, et cùm adpetit, in lacus cadente : umbramque suam nanti sub aquâ à litore ostendente : rursùs ave in diverso, et ubi minimè se credat exspectari, emergente. Hæc causa gregatìm avibus natandi, quià plures simùl non infestantur, respersu pennarum hostem obcæcantes. Sæpè et aquilæ ipsæ non tolerantes pondus adprehensum, unà merguntur.

opposition à cet aigle ignoble, que l'on nomme γνήσιος l'aigle de la cinquième espèce, comme étant le seul d'espèce franche et de race pure. Il est de grandeur moyenne, sa couleur tire sur le fauve : on l'aperçoit rarement. Enfin, l'aigle de mer forme la sixième espèce : il a la vue très-perçante. Il se balance au haut des airs. Dès qu'il voit un poisson dans la mer, il fond sur lui et l'enlève après avoir écarté l'eau avec sa poitrine. L'aigle de la troisième espèce se précipite le long des étangs sur les oiseaux aquatiques. Ceux-ci se plongent mille et mille fois ; mais vaincus enfin par la fatigue et le sommeil, ils deviennent sa proie. Cette chasse est amusante pour le spectateur. L'oiseau poursuivi se réfugie dans les roseaux qui couvrent le rivage. L'aigle le chasse de cet asile en frappant des ailes, et tombe lui-même dans l'étang lorsqu'il veut le saisir. L'oiseau qui nage sous l'eau, apercevant l'ombre de l'aigle, se détourne et va sortir dans l'endroit où il se croit le moins attendu. Les oiseaux aquatiques nagent en troupe, parce que réunis ensemble ils n'ont rien à craindre. L'eau qu'ils font jaillir avec leurs ailes aveugle leur ennemi. Souvent les aigles eux-mêmes, ne pouvant soutenir le poids de l'oiseau qu'ils saisissent, sont entraînés avec lui au fond de l'étang.

Haliæetus tantùm implumes etiamnùm pullos suos percutiens, subindè cogit adversos intueri solis radios, et si conniventem humectantemque animadvertit, præcipitat è nido, velùt adulterinum atque degenerem : illum cujus acies firma contrà stetit, educat. Haliæeti suum genus non habent, sed ex diverso aquilarum coitu nascuntur. Id quidem, quod ex iis natum est, in ossifragis genus habet, è quibus vultures progenerantur minores : et ex iis magni, qui omninò non generant. Quidam adjiciunt genus aquilæ, quam barbatam vocant : Tusci verò ossifragam.

IV. Tribus primis et quinto aquilarum generi inædificatur nido lapis aetites, quem aliqui dixere gangitem : ad multa remedia utilis, nihil igne deperdens. Est autem lapis iste prægnans, intùs, cùm quatias, alio velùt in utero sonante. Sed vis illa medica non nisi nido direptis. Nidificant in petris et arboribus : pariunt et ova terna : excludunt pullos binos : visi sunt et tres aliquandò. Alterum expellunt tædio nutriendi. Quippè eo tempore ipsis ci-

L'aigle de mer, avant que ses petits soient couverts de plumes, les frappe pour les forcer à regarder le soleil : s'il en voit un qui ferme les yeux, ou dont les paupières deviennent humides, il le précipite du nid, comme bâtard et dégénéré. Il nourrit celui dont l'œil soutient l'éclat des rayons. Ces oiseaux ne forment point une espèce. Ils proviennent du mélange des diverses espèces d'aigles. Leurs petits sont du genre des orfraies (7). De ceux-ci naissent des petits vautours, lesquels produisent des grands vautours qui sont inféconds. Quelques auteurs ajoutent encore une septième espèce qu'ils nomment aigle barbu. Les Toscans l'appellent orfraie.

Les aigles des trois premières espèces et ceux de la cinquième font entrer dans la construction de leur aire la pierre *étite*, que quelques uns ont nommée *gangite*. Elle s'emploie pour plusieurs remèdes, et ne perd rien au feu. Elle renferme en elle une autre pierre qu'on entend résonner lorsqu'on la secoue; mais elle n'a de vertu médicale qu'autant qu'on l'a prise dans l'aire même. Les aigles font leur nid sur les rochers et sur les arbres. Ils pondent trois œufs : deux seulement sont féconds : quelquefois on a vu trois aiglons dans une seule aire. Ils en chassent un faute de vivres. Car dans cette

bum negavit natura, prospiciens ne omnium ferarum fetus raperentur. Ungues quoque earum invertuntur diebus his, albescunt inediâ pennæ, ut meritò partus suos oderint. Sed ejectos ab his cognatum genus ossifragi excipiunt, et educant cum suis. Verùm adultos quoque persequitur parens, et longè fugat, æmulos scilicet rapinæ. Et alioquì unum par aquilarum magno ad populandum tractu, ut satietur, indiget. Determinant ergò spatia, nec in proximo prædantur. Rapta non protinùs ferunt, sed primò deponunt : expertæque pondus, tunc demùm abeunt. Oppetunt non senio, nec ægritudine, sed fame, in tantum superiore adcrescente rostro, ut aduncitas aperiri non queat.

A meridiano autem tempore operantur, et volant : prioribus horis diei, donèc impleantur hominum conventu fora, ignavæ sedent. Aquilarum pennæ mixtas reliquarum alitum pennas devorant. Negant um-

saison la nature leur refuse à eux-mêmes les moyens de subsistance : elle a pourvu dans sa sagesse à ce que, pour nourrir leurs petits, ils n'enlevâssent pas ceux de tous les autres animaux. A cette époque leurs ongles se renversent; la disette qu'ils éprouvent fait blanchir leur plumage; c'est donc le besoin qui produit chez eux ce sentiment dénaturé. Les orfraies, en bons parens, reçoivent ces aiglons rejetés, et les élèvent avec leurs propres petits. Mais la mère les poursuit alors même qu'ils ont pris leur croissance. Elle les chasse au loin, pour qu'ils ne viennent point partager sa proie. Au surplus, chaque paire d'aigles a besoin, pour se rassasier, de pouvoir chasser dans une grande étendue de pays. Ils se réservent donc un vaste espace et ne giboient qu'à de longues distances. Lorsqu'ils ont saisi leur proie, ils ne l'emportent pas à l'instant, ils la posent à terre, et après en avoir éprouvé le poids, ils l'enlèvent. Ils ne meurent point de vieillesse ni de maladie : ils périssent de faim, parce que leur bec se recourbe si fort avec l'âge qu'ils ne peuvent plus l'ouvrir.

Ils ne se mettent au travail et ne parcourent les airs qu'au milieu du jour. Le matin, ils restent oisifs jusqu'à l'heure où les hommes se rassemblent dans les marchés. Leurs plumes mêlées à celles des autres oiseaux les usent et

quàm solam hanc alitem fulmine exanimatam : ideò armigeram Jovis consuetudo judicavit.

V. 4. Romanis eam legionibus C. Marius in secundo consulatu suo propriè dicavit. Erat et anteà prima cum quatuor aliis : lupi, minotauri, equi, aprique singulos ordines anteibant. Paucis antè annis sola in aciem portari cœpta erat : reliqua in castris relinquebantur. Marius in totum ea abdicavit. Ex eo notatum, non ferè legionis unquàm hiberna esse castra, ubi aquilarum non sit jugum.

Primo et secundo generi non minorum tantùm quadrupedum rapina, sed etiàm cum cervis prœlia. Multum pulverem volutatu collectum insidens cornibus excutit in oculos, pennis ora verberans, donèc præcipitet in rupes. Nec unus hostis illi satis est : acrior est cum dracone pugna, multòque magis anceps, etiamsi in aere. Ova hic consectatur aquilæ aviditate maleficâ : at illa ob hoc rapit ubi-

les détruisent par le frottement. On dit que cet oiseau est le seul que la foudre n'ait jamais frappé. C'est par cette raison qu'on en a fait le porte-tonnerre de Jupiter.

Sous le second consulat de Marius, l'aigle devint l'enseigne spéciale des légions romaines (8). Jusqu'alors il avoit partagé cet honneur avec quatre autres animaux : le loup, le minotaure, le cheval et le sanglier précédoient les différens corps. Depuis quelques années, l'aigle seul étoit porté dans les combats ; les autres restoient dans le camp. Marius les supprima tout à fait. Depuis cette époque, on n'a presque jamais vu de lieux réservés à une légion pour ses quartiers d'hiver, où il ne se trouvât une paire d'aigles.

L'aigle de la première et de la seconde espèce ne se contente pas d'enlever les petits quadrupèdes, il attaque même les cerfs. Après s'être roulé dans la poussière, il se perche sur le bois du cerf, lui secoue cette poussière dans les yeux, et lui frappe la face avec ses ailes jusqu'à ce qu'il le précipite dans les rochers. Un seul ennemi ne lui suffit pas. Il combat le serpent avec plus d'ardeur, et avec bien plus de danger, quoiqu'au milieu de l'air (9). Le serpent cherche les œufs de l'aigle pour les détruire. L'aigle, pour se venger, l'enlève par tout où il l'aperçoit. Celui-ci lui lie les ailes

cumque visum. Ille multiplici nexu alas ligat, ità se implicans, ut simùl decidat.

VI. 5. Est percelebris apud Seston urbem aquilæ gloria : educatam à virgine retulisse gratiam, aves primò, mox deindè venatus adgerentem. Defunctâ postremò, in rogum accensum ejus injecisse sese, et simùl conflagrasse. Quam ob causam incolæ, quod vocant Heroum, in eo loco fecere, appellatum Jovis et virginis, quoniàm illi deo ales adscribitur.

VII. 6. Vulturum prævalent nigri. Nidos nemo attigit : ideò etiàm fuere, qui putarent illos ex adverso orbe advolare, falsò : nidificant enim in excelsissimis rupibus. Fetus quidem sæpè cernuntur, ferè bini. Umbricius aruspicum in nostro ævo peritissimus, parere tradit ova tredecim : uno ex iis reliqua ova nidumque lustrare, mox abjicere. Triduo autem antè advolare eos, ubi cadavera futura sunt.

VIII. 7. Sanqualem avem, atque immusulum, augures Romani in magnâ quæstione

par ses replis multipliés ; et s'enlace tellement avec lui qu'ils tombent tous deux à la fois.

Un aigle s'est acquis un grand renom dans la ville de Sestos. Élevé par une jeune fille, il prouva sa reconnoissance en lui apportant d'abord des oiseaux, puis de la venaison de toute espèce. Quand elle fut morte, il se jeta dans les flammes du bûcher, et se laissa brûler avec elle. Les habitans élevèrent dans ce lieu un monument sous le nom de Jupiter et de la jeune fille, parce que cet oiseau est consacré à Jupiter.

Parmi les vautours, les noirs sont les plus vigoureux. Personne n'est jamais parvenu jusqu'à leurs nids : ce qui a fait penser à quelques auteurs qu'ils viennent des pays d'outre-mer. Ils se trompent. Ces oiseaux font leurs nids sur les rochers les plus hauts. On aperçoit assez souvent leurs petits, presque toujours au nombre de deux. Umbricius, le plus habile des aruspices de notre siècle (10), dit qu'ils pondent trois œufs, qu'ils en emploient un pour purifier les deux autres et le nid lui-même, qu'ensuite ils le jettent. Il ajoute que par tout où il doit y avoir des cadavres, ils y volent trois jours à l'avance.

Le sanqualis et l'immussulus sont le sujet d'un grand débat entre les augures romains.

habent. Immussulum aliqui vulturis pullum arbitrantur esse, et sanqualem ossifragæ. Massurius sanqualem ossifragum esse dicit, immussulum autem pullum aquilæ, priusquàm albicet cauda. Quidam post Mucium augurem visos non esse Romæ confirmavere : ego (quod veri similius) in desidiâ rerum omnium non arbitror agnitos.

IX, 8. Accipitrum genera sedecim invenimus : Ex iis ægithum claudum altero pede prosperrimi augurii nuptialibus negotiis et pecuariæ rei. Triorchem à numero testium, cui principatum in auguriis Phemonoe dedit : buteonem hunc appellant Romani, familiâ etiàm ex eo cognominatâ, cùm prospero auspicio in ducis navi sedisset. Epileum Græci vocant, qui solus omni tempore apparet : ceteri hieme abeunt. Distinctio generum ex aviditate. Alii non nisi ex terrâ rapiunt avem : alii non nisi circà arbores volitantem : alii sedentem in sublimi : aliqui volantem in aperto. Itàque et columbæ novere ex iis pericula, visoque considunt, vel subvolant, contrà na-

Quelques-uns pensent que l'immussulus est le petit du vautour, et le sanqualis celui de l'orfraie. Masurius dit que le sanqualis est l'orfraie même, et qu'on donne à l'aiglon le nom d'immussulus jusqu'à ce que sa queue blanchisse. Quelques auteurs ont assuré que ces oiseaux n'ont point été vus à Rome depuis l'augure Mucius; et moi je crois, avec plus de vraisemblance, que, dans ce siècle paresseux et apathique, ils n'ont point été reconnus.

Nous trouvons seize espèces d'éperviers. Les plus remarquables sont l'égithe, qui est boiteux et du plus heureux présage pour les mariages et les bestiaux. Le Triorchès, ainsi nommé du nombre de ses testicules. Phémonoë lui a donné le premier rang parmi les augures favorables. Les Romains l'appellent *buteo* (buse). Une famille en a même tiré son surnom, lorsque, par un auspice heureux, il fut venu se poser sur le vaisseau du général. Les Grecs nomment *epileos* l'espèce qui seule se montre toute l'année : les autres disparoissent pendant l'hiver. On distingue les différentes sortes d'éperviers par leur manière de chasser. Les uns ne saisissent l'oiseau qu'à terre : d'autres l'enlèvent seulement quand il voltige autour des arbres : d'autres, lorsqu'il est perché sur une branche élevée : quelques-uns enfin lorsqu'il vole en plein air. Aussi les pigeons qui savent ce qu'ils ont à

turam ejus auxiliantes sibi. In insulâ Africæ Cerne in oceano accipitres totius Massæsyliæ humi fetificant : nec alibì nascuntur, illis adsueti gentibus.

X. In Thraciæ parte super Amphipolim homines atque accipitres societate quâdam aucupantur. Hi ex silvis et arundinetis excitant aves : illi supervolantes deprimunt. Rursùs captas aucupes dividunt cum iis. Traditum est missas in sublime sibi excipere eos, et cùm tempus sit capturæ, clangore ac volatûs genere invitare ad occasionem. Simile quiddam lupi ad Mæotim paludem faciunt. Nàm nisi partem à piscantibus suam accepere, expansa eorum retia lacerant. Accipitres avium non edunt corda. Nocturnus accipiter cymindis vocatur, rarus etiàm in silvis, interdiù minùs cernens. Bellum internecinum gerit cum aquilâ, cohærentesque sæpè prehenduntur.

XI. 9. Coccyx ex accipitre videtur fieri, tempore anni figuram mutans, quoniàm tunc

craindre de cet ennemi, s'arrêtent ou s'envolent dès qu'ils l'ont aperçu, s'aidant de son instinct contre lui-même. Les éperviers de toute la Massésylie font leurs nids à terre dans l'île de Cerné, située sur l'Océan, le long de l'Afrique; et ceux de ces contrées ne produisent point ailleurs.

Dans la partie de la Thrace qui est au-dessus d'Amphipolis, les hommes et les éperviers s'associent pour la chasse. Les premiers font lever les oiseaux des forêts et des roseaux: les autres rabattent ceux qui volent dans les airs. Le butin se partage avec égalité. On dit que les éperviers saisissent en l'air le gibier qu'on leur jette, et que lorsque le temps de la chasse arrive, ils invitent par un cri et par un vol particulier à profiter de l'occasion. Les loups marins font quelque chose de semblable auprès du lac Méotis. S'ils ne reçoivent pas leur part, ils déchirent les filets des pêcheurs. Les éperviers ne mangent point le cœur des oiseaux. On appelle cymindis un épervier nocturne, qui est rare même dans les forêts, et qui voit mal pendant le jour. Il fait à l'aigle une guerre implacable. Souvent on les prend accrochés l'un à l'autre.

Le coucou ne paroît être qu'un épervier, qui change de forme en un certain temps de l'année; car à cette époque les autres ne se mon-

non apparent reliqui, nisì perquàm paucis diebus: ipse quoque modico tempore æstatis visus non cernitur posteà. Est autèm neque aduncis unguibus solus accipitrum, nec capite similis illis, neque alio quàm colore, ac rictu columbi potiùs. Quìn et sumitur ab accipitre, si quandò unà apparuere: sola omnium avis à suo genere interempta. Mutat autèm et vocem: procedit vere, occultatur Caniculæ ortu: semperque parit in alienis nidis, maximè palumbium, majori ex parte singula ova, quod nulla alia avis: rarò bina. Causa subjiciendi pullos putatur, quòd sciat se invisam cunctis avibus, nàm minutæ quoque infestant: ità non fore tutam generi suo stirpem opinatur, ni fefellerit: quare nullum facit nidum, alioquì trepidum animal. Educat ergò subditum adulterato feta nido. Ille avidus ex naturâ, præripit cibos reliquis pullis, itàque pinguescit, et nitidus in se nutricem convertit: illa gaudet ejus specie, miraturque sese ipsam, quòd talem pepererit: suos comparatione ejus damnat, ut alienos, absumique etiàm se in-

trent pas, si ce n'est pendant un très-petit nombre de jours. Le coucou lui-même, après s'être fait voir quelque temps de l'été, disparoît absolument. C'est le seul des éperviers qui n'ait pas les ongles crochus : il n'a pas la tête de l'épervier ; il n'en a que la couleur : le haut de son bec est comme celui du pigeon. L'épervier même en fait sa proie, lorsqu'il arrive qu'ils se rencontrent. C'est le seul oiseau qui périsse par sa propre espèce. Il change aussi de voix. Il paroît au printemps, et se cache au lever de la canicule. Toujours il pond dans le nid des autres, surtout dans celui des pigeons ramiers. Ordinairement il ne fait qu'un œuf, ce qui n'arrive à nul autre oiseau : rarement il en fait deux. On pense que ce qui l'engage à placer ses petits dans une famille étrangère, c'est qu'il sait la haine que lui portent tous les oiseaux ; car les plus petits même lui font la guerre. Il croit que ce n'est qu'en les trompant qu'il peut garantir sa progéniture. Ainsi donc cet animal, d'ailleurs craintif, ne construit jamais de nid. La couveuse qui fait éclore l'œuf adultère élève cet enfant supposé : celui-ci, naturellement avide, enlève la nourriture à ses jeunes compagnons. Il devient gras et, brillant d'embonpoint, il attire à lui toute l'affection de sa nourrice. Elle se complaît, elle s'admire dans son ouvrage. Ses propres

spectante patitur, donèc corripiat ipsam quoque jàm volandi potens. Nulla tunc avium suavitate carnis comparatur illi.

XII. 10. Milvi ex eodem accipitrum genere, magnitudine differunt. Notatum in his, rapacissimam et famelicam semper alitem nihil esculenti rapere umquàm ex funerum ferculis, nec Olympiæ ex arâ. Ac ne ferentium quidèm manibus, nisi lugubri municipiorum immolantium ostento. Iidem videntur artem gubernandi docuisse caudæ flexibus; in cælo monstrante naturâ, quod opus esset in profundo. Milvi et ipsi hibernis mensibus latent, non tamen antè hirundinem abeuntes. Traduntur autèm et à solstitiis adfici podagrâ.

XIII. 11. Volucrum prima distinctio pedibus maximè constat. Aut enim aduncos ungues habent, aut digitos, aut palmipedum in genere sunt, uti anseres et aquaticæ ferè aves. Aduncos ungues habentia, carne tantùm vescuntur ex parte magnâ.

enfans perdent tout à la comparaison, ils lui deviennent étrangers; elle souffre même qu'ils soient mangés en sa présence : mais lorsqu'il est en état de voler, il finit par la dévorer elle-même. Alors il n'est point d'oiseau dont la chair soit plus délicate.

Les milans, qui sont aussi de l'espèce des éperviers, en diffèrent par la grandeur. On a observé que cet oiseau, quoique vorace et toujours affamé, n'enlève point les viandes offertes dans les funérailles, ou consacrées sur l'autel d'Olympie : et que s'il les ravit quelquefois des mains des prêtres, c'est toujours un présage funeste aux villes qui offrent le sacrifice. Ces mêmes oiseaux semblent avoir enseigné, par le mouvement de leur queue, l'art de manier le gouvernail : ainsi la nature nous montre dans le ciel ce qu'il est à propos de faire dans la mer. Les milans eux-mêmes disparoissent pendant l'hiver; cependant ils ne partent pas avant les hirondelles. On dit qu'au solstice, ils sont attaqués de la goutte.

La forme des pieds sert de caractère principal pour la classification des oiseaux. Les uns ont les ongles crochus, les autres ont les doigts simples; d'autres enfin sont palmipèdes comme les oies et presque tous les oiseaux aquatiques. Ceux qui ont les doigts crochus ne vivent pour la plupart que de chair.

XIV. 12. Cornices et alio pabulo : ut quæ duritiam nucis rostro repugnantem, volantes in altum in saxa tegulasve jaciunt iterùm ac sæpiùs, donèc quassatam perfringere queant. Ipsa ales est inauspicatæ garrulitatis, à quibusdam tamen laudata. Ab arcturi sidere ad hirundinum adventum notatur eam in Minervæ lucis templisque rarò, alicubì omninò non aspici, sicùt Athenis. Præthereà solà hæc etiàm volantes pullos aliquamdiù pascit : inauspicatissima fetûs tempore, hoc est, post solstitium.

XV. Ceteræ omnes ex eodem genere pellunt nidis pullos, ac volare cogunt, sicùt et corvi : qui et ipsi non carne tantùm aluntur, sed robustos quoque fetus suos fugant longiùs. Itàque parvis in vicis non plus bina conjugia sunt : circà Cranonem, quidem Thessaliæ singula perpetuò : genitores soboli loco cedunt. Diversa in hâc, ac supradictâ alite quædam,

La corneille se nourrit encore d'autres alimens. Comme elle n'a pas le bec assez fort pour briser les noix, elle s'élève, et du haut des airs elle les jette à plusieurs reprises sur des rochers ou sur des toits, jusqu'à ce qu'elles soient cassées. Le gazouillement de cet oiseau est d'un augure sinistre : cependant quelques personnes le vantent comme un heureux présage. On observe que depuis le lever de l'arcture, jusqu'au retour des hirondelles, la corneille se montre rarement dans les bois et dans les temples de Minerve, et qu'il est des lieux, tels qu'Athènes, où elle ne se montre pas du tout. De plus, c'est le seul oiseau qui continue quelque temps de nourrir ses petits, même lorsqu'ils sont en état de voler. Elle est d'un très-sinistre présage dans le temps de la couvaison, c'est-à-dire, après le solstice.

Tous les autres oiseaux de ce genre chassent leurs petits et les forcent à quitter le nid. Les corbeaux, quoiqu'ils ne vivent pas seulement de chair, font la même chose : ils ne souffrent pas même que leurs petits, devenus adultes, demeurent dans leur voisinage. Aussi n'en voit-on pas plus de deux paires dans les cantons peu étendus. Il n'y en a jamais qu'une seule dans les environs de Conon en Thessalie. Le père et la mère cèdent la place à leurs enfans. Il y a quelques différences entre les corbeaux et les cor-

Corvi antè solstitium generant, iidem ægrescunt sexagenis diebus, siti maximè, antequàm fici coquantur autumno. Cornix ab eo tempore corripitur morbo. Corvi pariunt cùm plurimùm quinos. Ore eos parere aut coire vulgus arbitratur : ideòque gravidas, si ederint corvinum ovum, per os partum reddere : atque, in totum, difficulter parere, si tecto inferantur. Aristoteles negat, non hercule magis, quàm in Ægypto ibim : sed illam exosculationem, quæ sæpè cernitur, qualem in columbis, esse. Corvi in auspiciis soli videntur intellectum habere significationum suarum. Nàm cùm Mediæ hospites occisi sunt, omnes è Peloponneso et Atticâ regione volaverunt. Pessima eorum significatio, cùm glutiunt vocem velùt strangulati.

XVI. Uncos ungues et nocturnæ aves habent, ut noctuæ, bubo, ululæ. Omnium horum hebetes interdiù oculi. Bubo funebris et maximè abominatus, publicis præcipuè auspiciis, deserta incolit : nec tantùm desolata, sed dira etiàm et inaccessa : noctis monstrum,

neilles. Les premiers produisent avant le solstice. Ils sont malades soixante jours, et souffrent surtout de la soif, avant la maturité des figues d'automne. A cette époque, la corneille commence à éprouver la même maladie. Les corbeaux ont ordinairement cinq œufs. Le vulgaire croit qu'ils pondent et qu'ils s'accouplent par le bec; que, par cette raison, si une femme enceinte avale un œuf de corbeau, elle rendra son enfant par la bouche, et qu'en général elle accouchera difficilement, si on porte un œuf de corbeau dans la maison. Aristote nie que le corbeau, non plus que l'ibis d'Égypte (11), s'accouplent de cette manière. Il dit que ces oiseaux se donnent des baisers comme les pigeons. Les corbeaux seuls dans les auspices paroissent avoir l'intelligence des malheurs qu'ils annoncent. Lorsque les hôtes de Médias furent assassinés, tous les corbeaux s'envolèrent du Péloponnèse et de l'Attique. Leur plus sinistre présage est quand ils étouffent leur voix, comme si on les étrangloit (12).

Les oiseaux nocturnes, comme le chat-huant, le duc et la hulotte, ont aussi les ongles crochus. Ils ont tous la vue foible pendant le jour. Le duc, oiseau funèbre, présage abhorré, surtout dans les auspices publics, vit dans la solitude : il choisit les lieux abandonnés, affreux même et inaccessibles. C'est le monstre

nec cantu aliquo vocalis, sed gemitu. Itàque in urbibus aut omninò in luce visus, dirum ostentum est. Privatorum domibus insidentem plurimùm scio non fuisse feralem. Volat numquàm quò libuit, sed transversus aufertur. Capitolii cellam ipsam intravit Sex. Palpelio Histro, L. Pedanio coss. propter quod nonis martiis Urbs lustrata est eo anno.

XVII. 13. Inauspicata est et incendiaria avis, propter quam sæpènumero lustratam Urbem in annalibus invenimus, sicùt L. Cassio, C. Mario coss. quo anno et bubone viso lustrata est. Quæ sit avis ea, nec reperitur, nec traditur. Quidam ità interpretantur, incendiariam esse quæcumque apparuerit carbonem ferens ex aris vel altaribus. Alii spinturnicem eam vocant: sed hæc ipsa quæ esset inter aves, qui se scire diceret, non inveni.

14. Cliviam quoque avem ab antiquis nominatam, animadverto ignorari. Quidam clamatoriam dicunt, Labeo prohibitoriam. Et

de la nuit : sa voix n'a point de chant, il ne fait que gémir. Aussi quand il est vu dans les villes, ou aperçu pendant le jour, en quelque lieu que ce soit, il est d'un augure sinistre. Je sais pourtant que souvent il s'est posé sur les maisons des particuliers sans y porter la mort. Il ne va jamais en droite ligne; il vole de travers, comme emporté par le vent. Sous le consulat de Palpélius Hister et de Pédianus, un duc entra jusque dans le sanctuaire du Capitole, et à ce sujet Rome fut purifiée cette année, aux nones de mars.

L'oiseau qu'on nomme *incendiaria* est aussi d'un mauvais augure (13). Nous trouvons dans les annales que Rome a été souvent purifiée à l'occasion de cet oiseau, comme il arriva sous le consulat de L. Cassius et de C. Marius, pendant lequel elle fut purifiée une seconde fois à cause de l'apparition d'un hibou. Mais ni les livres ni la tradition ne nous apprennent quel oiseau ce peut être. Quelques-uns comprennent sous ce nom tout oiseau qu'on aperçoit enlevant du feu des autels des dieux. D'autres le nomment *spinturnix* : mais je n'ai encore trouvé personne qui ait pu me le définir.

J'observe que celui que les anciens ont nommé *clivia* est également inconnu. Quelques-uns lui donnent le nom de *clamatoria* : Labéon

apùd Nigidium subis appellatur avis, quæ aquilarum ova frangat.

15. Sunt præterea complura genera depicta in Etruscâ disciplinâ, sed ulli non visa: quæ nunc defecisse mirum est, cùm abundent etiàm quæ gula humana populatur.

XVIII. 16. Externorum de auguriis peritissimè scripsisse Hylàs nomine pùtatur. Is tradit noctuam, bubonem, picum arbores cavantem, trigonem, cornicem, à caudâ de ovo exire: quoniàm pondere capitum perversa ova posteriorem partem corporum fovendam matri adplicent.

XIX. 17. Noctuarum contrà aves solers dimicatio. Majore circumdatæ multitudine, resupinæ pedibus repugnant, collectæque in arctum, rostro et unguibus totæ teguntur. auxiliatur accipiter collegio quodam naturæ, bellumque partitur. Noctuas sexagenis diebus hiemis cubare, et novem voces habere tradit Nigidius.

XX. 18. Sunt et parvæ aves uncorum unguium, ut pici, Martio cognomine insignes,

l'appelle *prohibitoria*. Nigidius parle du *subis* qui brise les œufs de l'aigle.

Beaucoup d'autres espèces encore ont été décrites dans les rituels étrusques; mais personne ne les a vues. Il est étonnant que ces espèces manquent aujourd'hui, tandis que celles dont la gourmandise de l'homme fait sa proie, se trouvent même en abondance.

Hilas est regardé comme celui des étrangers qui a le plus approfondi la science augurale. Il dit que le chat-huant, le hibou, le pique-bois, la tourterelle et la corneille sortent de l'œuf par la queue, parce que le poids de la tête faisant renverser l'œuf, la partie postérieure du corps se trouve immédiatement échauffée par la mère qui les couve.

Le chat-huant se bat avec adresse contre les oiseaux. Quand il est assailli par une multitude trop nombreuse, il se renverse sur le dos pour se défendre, et ramassant son corps, il se couvre tout entier de son bec et de ses griffes. L'épervier, par l'effet d'une certaine sympathie, vient à son secours et partage le combat. Nigidius écrit que le chat-huant couve soixante jours pendant l'hiver, et qu'il a neuf sortes de voix.

Il y a aussi de petits oiseaux qui ont les ongles crochus. Tel est le pic, consacré à Mars,

et in auspiciis magni. Quo in genere arborum cavatores, scandentes in subreptum felium modo : illi verò et supini, percussi corticis sono, pabulum subesse intelligunt. Pullos in cavis educant avium soli. Adactos cavernis eorum à pastore cuneos, admotâ quâdam ab his herbâ, elabi creditur vulgò. Trebius auctor est, clavum cuneumve adactum, quantâ libeat vi, arbori in quâ nidum habeat, statim exsilire cum crepitu arboris, cùm insederit clavo aut cuneo. Ipsi principales Latio sunt in auguriis, à rege qui nomen huic avi dedit. Unum eorum præscitum transire non queo. In capite prætoris urbani Ælii Tuberonis, in foro jura pro tribunali reddentis, sedit ità placidè, ut manu prehenderetur. Respondêre vates, « exitium imperio portendi, si dimit» teretur : at si exanimaretur, prætori ». Et ille avem protinùs concerpsit : nec multò pòst implevit prodigium.

XXI. 19. Vescuntur et glande in hôc genere pomisque multæ, sed quæ carne tantùm non

et d'une haute importance dans les auspices. Certains pics creusent les arbres, et y grimpent à la manière des chats; ils le font même le corps renversé. Ils frappent l'écorce, et connoissent au son qu'elle rend si elle recèle quelque nourriture. Seuls des oiseaux, ils élèvent leurs petits dans des creux d'arbres. On croit vulgairement que lorsqu'un berger en a bouché l'entrée avec un coin, ils font tomber ce coin en y appliquant une certaine herbe. Trébius écrit qu'un clou ou un coin enfoncé avec quelque force que ce soit, dans un arbre qui renferme un nid de pics, s'échappe en faisant éclater l'arbre, dès que l'oiseau s'est posé sur ce coin ou sur ce clou. Dans le Latium, ils tiennent le premier rang pour les augures, depuis que le roi Picus leur a donné son nom. Je ne puis passer sous silence un de leurs présages. Ælius Tubéron, préteur civil, rendoit la justice dans le Forum, lorsqu'un pic se posa sur sa tête si familièrement qu'il se laissa prendre avec la main. Les augures répondirent que, si l'oiseau étoit mis en liberté, Rome étoit menacée de sa destruction : que si on le tuoit, le préteur mourroit. A l'instant Tubéron le mit en pièces, et peu après le présage fut accompli.

Quoique les oiseaux de ce genre ne se nourrissent guères que de chair, beaucoup d'entre eux mangent aussi des glands et des fruits. Il

vivunt, excepto milvo : quod ipsum in auguriis dirum est. Uncos ungues habentes omninò non congregantur, et sibi quæque prædantur. Sunt autèm omnes ferè altivolæ, præter nocturnas ; et magìs, majores. Omnibus alæ grandes, corpus exiguum. Ambulant difficulter. In petris rarò consistunt, curvaturâ unguium prohibente.

XXII. 20. Nunc de secundo genere dicamus, quod in duas dividitur species, oscines, et alites : illarum generi cantus oris, his magnitudo differentiam dedit : itàque præcedent et ordine : omnesque reliquas in his pavonum genus, cùm formâ, tùm intellectu ejus et gloriâ.

Gemmantes laudatus expandit colores, adverso maximè sole, quià sic fulgentiùs radiant. Simùl umbræ quosdam repercussus ceteris qui et in opaco clariùs micant, conchatâ quærit caudâ : omnesque in acervum contrahit pennarum, quos spectari gaudet, oculos. Idem caudâ annuis vicibus amissâ

faut excepter le milan, qui est d'un présage très-sinistre, quand il use de cette nourriture. Les oiseaux qui ont les ongles crochus ne vont jamais en troupes : chacun chasse pour soi. Ils s'élèvent presque tous fort haut, excepté les oiseaux nocturnes. Les plus grands s'élèvent plus que les autres. Ils ont tous les ailes longues et le corps très-court. Ils marchent difficilement. Ils se posent rarement sur les rochers, la courbure de leurs ongles les en empêche.

Parlons à présent des oiseaux du second genre, qui se divisent en deux espèces, savoir : les oiseaux dont on consulte le chant, et ceux dont on consulte le vol. La nature du chant chez les uns, et la grandeur du corps chez les autres, constitue leur différence. Je commencerai par ces derniers. Le paon précédera tous les autres, tant parce qu'il est le plus beau, que parce qu'il a le sentiment et l'orgueil de sa beauté.

Lorsqu'on lui donne des louanges, il déploie ses couleurs éblouissantes, surtout en face du soleil, parce qu'alors les reflets en sont plus étincelans. Il cherche, en formant la roue, à tirer de nouveaux effets de lumière de leur mélange avec des nuances plus sombres. Il rassemble en une seule gerbe tous les yeux de ses plumes qu'il étale complaisamment à l'admiration des spectateurs. Mais tous les ans, ces plumes si belles

cum foliis arborum, donèc renascatur iterùm cum flore, pudibundus ac mærens quærit latebram. Vivit annis XXV. Colores incipit fundere in trimatu. Ab auctoribus non gloriosum tantùm animal hoc traditur, sed et malevolum, sicùt anser verecundum : quoniàm has quoque quidam addiderunt notas in his, haud probatas mihi.

XXIII. Pavonem cibi gratiâ Romæ primus occidit orator Hortensius, aditiali cenâ sacerdotii. Saginare primus instituit circà novissimum piraticum bellum M. Aufidius Lurco, exque eo quæstu reditûs sestertiûm sexagena millia habuit.

XXIV. 21. Proximè gloriam sentiunt et hi nostri vigiles nocturni, quos excitandis in opera mortalibus, rumpendoque somno natura genuit. Norunt sidera, et ternas distinguunt horas interdiù cantu. Cum sole eunt cubitum, quartâque castrensi vigiliâ ad curas laboremque revocant. Nec solis ortum incautis patiuntur obrepere, diemque venientem nuntiant cantu, ipsum verò cantum plau-

tombent avec les feuilles des arbres. Honteux et triste, il se cache, et craint de se faire voir jusqu'à ce que la saison des fleurs lui rende sa parure. La durée de sa vie est de vingt-cinq ans. C'est à la troisième année qu'il commence à étaler ses riches couleurs. Des auteurs ont écrit que cet animal joint la malice à l'orgueil : supposition non moins gratuite, selon moi, que celle qui fait de l'oie, le symbole de la pudeur.

L'orateur Hortensius fut le premier Romain qui fit tuer un paon pour sa table, lorsqu'il donna son repas de réception au collége des pontifes : et le premier qui ait engraissé des paons est Aufidius Lurcon, vers le temps de la dernière guerre des pirates. Il se procura par ce moyen un revenu de soixante mille sesterces (13,500 fr.)

Après le paon, les oiseaux les plus sensibles à la gloire sont ces actives sentinelles que la nature a produites pour arracher l'homme au sommeil et le renvoyer à ses occupations. Ils connoissent les astres, et de trois en trois heures, ils marquent par leur chant les diverses époques du jour. Ils se couchent avec le soleil, et dès la quatrième veille militaire, ils nous rappellent aux soins et aux travaux. Ils ne souffrent pas que cet astre vienne nous surprendre sans que nous soyons prévenus. Leur

su laterum. Imperitant suo generi, et regnum in quâcumque sunt domo, exercent. Dimicatione paritur hoc quoque inter ipsos, velùt ideò tela agnata cruribus suis intelligentes: nec finis sæpè commorientibus. Quòd si palma contingit, statìm in victoriâ canunt, seque ipsi principes testantur. Victus occultatur silens, ægrèque servitium patitur. Et plebs tamen æquè superba, graditur arduâ cervice, cristis celsâ: cælumque sola volucrum aspicit crebrò, in sublime caudam quoque falcatam erigens: itàque terrori sunt etiàm leonibus ferarum generosissimis. Jàm ex his quidam ad bella tantùm et prœlia assidua nascuntur, quibus etiàm patrias nobilitarunt, Rhodum, ac Tanagram. Secundùs est honos habitus Melicis, et Chalcidicis, ut planè dignæ aliti tantùm honoris præbeat Romana purpura. Horum sunt tripudia solistima. Hi magistratus nostros quotidiè regunt, domosque ipsis suas claudunt aut reserant: hi fasces Romanos impellunt aut retinent, jubent acies aut prohibent, victoriarum omnium toto orbe partarum

chant annonce l'arrivée du jour, et ce chant lui-même est annoncé par le battement de leurs ailes. Chaque basse-cour a son roi, et chez eux aussi l'empire est le prix de la victoire. Ils semblent comprendre la destination des armes qu'ils portent à leurs pieds. Souvent les deux rivaux meurent en combattant. Si l'un d'eux est vainqueur, aussitôt il chante son triomphe, et lui-même se proclame souverain. L'autre disparoît honteux de sa défaite. Non moins superbe, le peuple marche la tête haute et la crête levée. Seuls de tous les oiseaux, ils regardent habituellement le ciel, dressant en même temps leur queue recourbée en faucille; aussi inspirent-ils de la terreur au lion même, le plus intrépide des animaux. Quelques-uns d'eux semblent naître uniquement pour la guerre et les combats. Ceux-là ont illustré les pays qui les produisent, tels que Rhodes et Tanagre. On assigne le second rang à ceux de Mélos et de Chalcis. Oiseaux dignes en effet des hommages que leur rend la pourpre romaine! Leurs repas sont des présages solennels : ce sont eux qui, chaque jour, règlent la conduite de nos magistrats, et leur ouvrent ou leur ferment leurs propres maisons. Ce sont eux qui prescrivent le repos ou le mouvement aux faisceaux romains : qui ordonnent ou défendent les batailles. Ils ont annoncé toutes les victoires remportées dans tout

auspices : hi maximè terrarum imperio imperant, extis etiàm fibrisque haud aliter quàm opimæ victimæ diis grati. Habent ostenta et præposteri eorum vespertinique cantus. Nàmque totis noctibus canendo, Bœotiis nobilem illam adversùs Lacedæmonios præsagivere victoriam, ità conjectâ interpretatione, quoniàm victa ales illa non caneret.

XXV. Desinunt canere castrati : quod duobus fit modis : lumbis adustis candente ferro, aut imis cruribus : mox ulcere oblito figlinâ cretâ : faciliùs ità pinguescunt. Pergami omnibus annis spectaculum gallorum publicè editur, ceu gladiatorum. Invenitur in Annalibus, in Ariminensi agro, M. Lepido, Q. Catulo coss. in villâ Galerii locutum gallinaceum, semèl, quod equidem sciam.

XXVI. 22. Et anseri vigil cura, Capitolio testata defenso, per id tempus canum silentio proditis rebus. Quam ob causam cibaria anserum censores in primis locant. Quin et fama

l'univers. En un mot, ils commandent aux maîtres du monde. Leurs entrailles même et leurs fibres ne sont pas moins agréables aux dieux que les plus riches victimes. Leurs chants entendus le soir et à des heures extraordinaires forment des présages. En chantant toute la nuit, ils annoncèrent aux Béotiens cette fameuse victoire remportée sur les Lacédémoniens. Les devins l'interprétèrent ainsi, parce que cet oiseau ne chante point quand il est vaincu.

La castration leur ôte le chant. On fait cette opération en leur brûlant ou les lombes ou le bas des jambes avec un fer chaud, et en couvrant la plaie avec de la terre à potier : alors ils engraissent plus facilement. A Pergame, on donne chaque année des combats publics de coqs (14), ainsi que chez nous on donne des combats de gladiateurs. Nous lisons dans les annales que, sous le consulat de M. Lépidus et de Q. Catulus, un coq parla dans la métairie de Galérius, au territoire de Rimini. C'est, que je sache, le seul exemple qu'on ait cité en ce genre.

L'oie aussi est une sentinelle vigilante. Le Capitole sauvé dans un moment où la chose publique étoit trahie par le silence des chiens, en est l'éternel témoignage. C'est en mémoire de cet événement que la première fonction des

amoris, Ægii dilectâ formâ pueri Olenii, et Glauces Ptolemæo regi citharâ canentis, quam eodem tempore et aries adamasse proditur. Potest et sapientiæ videri intellectus his esse. Ità comes perpetuò adhæsisse Lacydi Philosopho dicitur, nusquàm ab eo, non in publico, non in balneis, non noctu, non interdiù digressus.

XXVII. Nostri sapientiores, qui eos jecoris bonitate novere. Fartilibus in magnam amplitudinem crescit : exemptum quoque lacte mulso augetur. Nec sinè causâ in quæstione est, quis primus tantum bonum invenerit, Scipio ne Metellus vir consularis, an M. Seius eâdem ætate eques Rom. Sed (quod constat) Messalinus Cotta, Messalæ oratoris filius, palmas pedum ex his torrere, atque patinis cum gallinaceorum cristis condire reperit. Tribuetur enìm à me culinis cujusque palma cum fide. Mirum in hâc alite, à Morinis usquè Romam pedibus venire. Fessi proferuntur ad

censeurs est de passer le bail pour la nourriture des oies. Cet oiseau conçoit même de l'amour pour l'homme. On dit qu'une oie se passionna pour Égius d'Olénie, enfant d'une rare beauté, et pour Glaucé, l'une des musiciennes du roi Ptolémée, qu'on prétend avoir été aimée dans le même temps par un belier. On pourroit ajouter qu'elle a l'intelligence de la sagesse. Les auteurs parlent d'une oie qui s'étoit attachée au philosophe Lacide : elle le suivoit constamment dans les rues, aux bains, sans jamais le quitter ni le jour ni la nuit.

Plus philosophes que Lacide, nos Romains distinguent cet animal par la bonté de son foie. Cette partie devient prodigieusement grosse dans les oies qu'on engraisse. On l'augmente encore en la faisant tremper dans du lait miellé; et ce n'est pas sans raison qu'on cherche quel est l'auteur d'une si belle découverte; s'il faut en faire honneur à Scipion Métellus, personnage consulaire, ou à Seius, chevalier Romain qui vécut dans le même temps? Mais du moins on ne conteste pas à Messalinus Cotta, fils de l'orateur Messala, d'avoir trouvé le secret de rôtir les pattes d'oie, et d'en composer un ragoût avec des crêtes de poulets : car chacun des inventeurs recevra de moi la palme qui lui est due. Une chose étonnante dans cet oiseau, c'est que du pays des Morins il vienne à pied

primos : ità ceteri stipatione naturali propellunt eos. Candidorum alterum vectigal in plumâ. Velluntur quibusdam locis bìs anno. Rursùs plumigeri vestiuntur : mollior, quæ corpori proxima : et è Germaniâ laudatissima. Candidi ibì, verùm minores, gantæ vocantur. Pretium plumæ eorum, in libras denarii quini. Et indè crimina plerumque auxiliorum præfectis, à vigili statione ad hæc aucupia dimissis cohortibus totis. Eòque deliciæ processere, ut sinè hoc instrumento durare jàm ne virorum quidem cervices possint.

XXVIII. Aliud reperit Syriæ pars, quæ Commagene vocatur : adipem eorum in vase æreo cum cinnamo nive multâ obrutum, ac rigore gelido maceratum, ad usum præclari medicaminis, quod ab gente dicitur Commagenum.

XXIX. Anserini generis sunt chenalopeces : et quibus lautiores epulas non novit Britan-

jusqu'à Rome. On porte à la tête du troupeau celles qui sont fatiguées; les autres les poussent devant elles, par l'effet de cet instinct qui les porte à se serrer en marchant. On retire un autre revenu des oies blanches. En certains pays, on les dépouille deux fois l'an, et elles se couvrent encore de nouvelles plumes. Le duvet le plus doux est celui qui est le plus près du corps. Le plus estimé vient de la Germanie. Les oies de ce pays sont blanches, mais plus petites. On les y nomme gans. Leur plume se vend cinq deniers la livre (4 fr. 50 c.). Telle est la cause des désordres reprochés aux commandans des auxiliaires, qui envoient des cohortes entières à la chasse des oies, au lieu de les tenir dans leurs postes. Et nous en sommes venus à cet excès de mollesse, que déjà les hommes eux-mêmes ne peuvent plus dormir si leur tête ne repose sur le duvet. . . .

La partie de la Syrie qu'on nomme Commagène a trouvé encore un autre secret : c'est de renfermer dans un vase d'airain de la graisse d'oie mêlée de cannelle : on la couvre d'une couche épaisse de neige, et on la laisse macérer par un froid rigoureux. C'est là ce précieux médicament qu'on appelle *commagenum*, du nom du pays où il se prépare.

Les chénalopèces (oison renard) sont du genre de l'oie, ainsi que les chénerottes (oison non-

nia, chenerotes, ferè ansere minores. Decet tetraonas suus nitor, absolutaque nigritia, in superciliis cocci rubor. Alterum eorum genus vulturum magnitudinem excedit, quorum et colorem reddit. Nec ulla ales, excepto struthiocamelo, majus corpore implens pondus, in tantum aucta, ut in terrâ quoque immobilis prehendatur. Gignunt eos Alpes, et septemtrionalis regio. In aviariis saporem perdunt. Moriuntur contumaciâ spiritu revocato. Proximæ eis sunt, quas Hispania aves tardas appellat, Græcia otidas, damnatas in cibis. Emissa enim ossibus medulla, odoris tædium extemplò sequitur.

XXX. 23. Inducias habet gens Pygmæa abscessu gruum (ut diximus) cum iis dimicantium. Immensus est tractus, quò veniunt, si quis reputet à mari Eoo. Quandò proficiscantur consentiunt : volant ad prospiciendum altè : ducem, quem sequantur, eligunt : in extremo agmine per vices, qui acclament, dispositos habent, et qui gregem voce contineant. Excubias habent nocturnis temporibus,

nette) : celles-ci sont un peu plus petites : la Bretagne ne connoît pas de mets plus exquis. Les tétras sont remarquables par le lustre et le beau noir de leur plumage, et par le vif écarlate de leurs sourcils. Il y a une espèce de tétras qui surpassent en grosseur les vautours, auxquels ils ressemblent par la couleur. Si l'on excepte l'autruche, il n'est point d'oiseaux plus pesans. Ils deviennent si gros qu'ils se laissent prendre à la main sans remuer. Ils naissent sur les Alpes et dans les pays septentrionaux. Renfermés dans une volière, ils perdent toute leur qualité; ils se font mourir en retenant leur respiration. Après le tétras, les plus gros sont ceux que l'Espagne appelle oiseaux lourds (outarde), et les Grecs *otis*. C'est un mauvais manger (15). La moelle qu'on tire de leurs os exhale une odeur désagréable.

Les Pygmées jouissent d'une trève au départ des grues qui leur font la guerre. La traversée que font les grues est immense, si l'on songe qu'elles viennent de la mer orientale (16). Elles conviennent d'un jour pour le départ : elles s'élèvent fort haut pour découvrir de loin. Un chef choisi par elles dirige la marche. Quelques-unes sont tour à tour disposées à la queue de la troupe, afin de rappeler par leurs cris celles qui s'écarteroient. Des sentinelles veillent pendant la nuit, tenant dans une de leurs

lapillum pede sustinentes, qui laxatus somno et decidens indiligentiam coarguat. Ceteræ dormiunt capite subter alam condito, alternis pedibus insistentes. Dux erecto providet collo, ac prædicit. Eædem mansuefactæ lasciviunt, gyrosque quosdam indecoro cursu vel singulæ peragunt. Certum est, Pontum transvolaturas, primùm omnium angustias petere, inter duo promontoria Criumetopon, et Carambin : mox saburrâ stabiliri. Cùm medium transierint, abjici lapillos è pedibus : cùm attigerint continentem, et è gutture arenam. Cornelius Nepos, qui divi Augusti principatu obiit, cùm scriberet turdos paulo antè cœptos saginari, addidit, ciconias magis placere, quàm grues : cùm hæc nunc ales inter primas expetatur, illam nemo velit attigisse.

XXXI. Ciconiæ quonam è loco veniant, aut quò se referant, incompertum adhùc est. È longinquo venire non dubium, eodem quo grues modo : illas hiemis, has æstatis advenas. Abituræ congregantur in loco certo : comi-

pattes une petite pierre qui, leur échappant lorsqu'elles s'endorment, dénonce leur invigilance. Le reste de la troupe dort, la tête cachée sous l'aile, se soutenant alternativement sur un pied et sur l'autre. Le chef, la tête dressée, le cou tendu, observe et avertit. Ces mêmes oiseaux apprivoisés sont folâtres, et même en courant seuls, ils décrivent des cercles avec des mouvemens bouffons et ridicules. Il est certain que lorsque les grues s'apprêtent à traverser le Pont Euxin, elles s'approchent du détroit entre les promontoires Criumetopos et Carambis : là elles avalent du sable pour se lester : au milieu du passage, elles laissent tomber les petites pierres qu'elles portent à leurs pieds : arrivées à terre, elles rejettent le sable qu'elles ont dans la gorge. Cornélius Népos, qui mourut sous Auguste, parlant de l'usage récent d'engraisser les grives, ajoute qu'on préfère la cicogne à la grue. Aujourd'hui la grue est recherchée comme un mets exquis : personne ne voudroit goûter de la cicogne.

De quel lieu viennent les cicognes, en quel lieu se retirent-elles ? C'est encore un problème. Nul doute qu'elles ne viennent de loin, de la même manière que les grues. Celles-ci voyagent l'été, les cicognes l'hiver. Avant que de partir, elles se réunissent dans un lieu déterminé. Nulle ne manque au rendez-vous, à

tatæque sic, ut nulla sui generis relinquatur, nisi captiva et serva, ceu lege prædictâ die recedunt. Nemo vidit agmen discedentium, cùm discessurum appareat : nec venire, sed venisse cernimus : utrumque nocturnis fit temporibus. Et quamvìs ultrà citràve pervolent, numquàm tamen advenisse usquàm, nisì noctu, existimantur. Pythonos comen vocant in Asiâ patentibus campis, ubì congregatæ inter se commurmurant, eamque quæ novissima advenit, lacerant, atque ità abeunt. Notatum, post Idus Augustas non temerè visas ibì. Sunt qui ciconiis non inesse linguas confirment. Honos iis serpentium exitio tantus, ut in Thessaliâ capitale fuerit occidisse, eademque legibus pœna, quæ in homicidam.

XXXII. Simili anseres quoque et olores ratione commeant: sed horum volatus cernitur: liburnicarum modo, rostrato impetu feruntur, faciliùs ità findentes aera, quàm si rectâ fronte impellerent: à tergo sensim dilatante se cuneo porrigitur agmen, largèque impellenti præ-

moins qu'elle ne soit esclave et prisonnière : elles s'éloignent toutes à la fois, comme si le jour étoit fixé par une loi. Jamais personne ne les a vues partir, quoique pourtant elles annoncent leur départ d'une manière sensible. Nous apercevons bien qu'elles sont venues, mais jamais nous ne les voyons venir. Le départ et l'arrivée ont toujours lieu la nuit. Qu'elles s'arrêtent en déçà, qu'elles passent au delà, c'est toujours la nuit qu'elles arrivent. Rassemblées dans de vastes plaines de l'Asie, qu'on nomme le Pays du Serpent (17), elles jasent entre elles, mettent en pièces celle qui arrive la dernière, et partent après cette exécution. On a observé qu'on ne les voit guères dans ce pays après les ides d'août. Quelques auteurs assurent qu'elles n'ont point de langue (18). Elles ont été honorées parce qu'elles détruisent les serpens. Tuer une cicogne étoit un crime capital chez les Thessaliens : la peine étoit la même que pour l'homicide.

Les oies et les cygnes sont aussi des oiseaux voyageurs ; mais on aperçoit leur vol. Ils s'avancent en pointe : dans cet ordre, ils fendent l'air plus aisément que s'ils le poussoient tous de front. Les rangs de la troupe vont toujours en s'élargissant par un accroissement progressif, et présentent une plus grande surface au vent qui la pousse. Les derniers posent leur

betur auræ. Colla imponunt præcedentibus: fessos duces ad terga recipiunt. Ciconiæ nidos eosdem repetunt : genitricum senectam invicem educant. Olorum morte narratur flebilis cantus, (falsò, ut arbitror,) aliquot experimentis. Iidem mutuâ carne vescuntur inter se.

XXXIII. Verùm hæc commeantium per maria terrasque peregrinatio non patitur differri minores quoque, quibus est natura similis : utcùmque enim supradictas magnitudo et vires corporum invitare videri possint. Coturnices antè etiàm semper adveniunt, quàm grues : parva avis, et cùm ad nos venit, terrestris potiùs, quàm sublimis.

Advolant et hæ simili modo, non sinè periculo navigantium, cùm adpropinquavere terris. Quippè velis sæpè incidunt, et hoc semper noctu, merguntque navigia. Iter est his per hospitia certa. Austro non volant, humido scilicet et graviore vento. Aurâ tamen vehi volunt, proptèr pondus corporum, viresque

cou sur ceux qui les précèdent : à mesure que les premiers se lassent, ils vont prendre place au dernier rang. Les cicognes retournent aux mêmes nids. Les jeunes, à leur tour, nourrissent les mères devenues vieilles. On prétend que les cygnes, en mourant, font entendre un chant lugubre; mais les faits sur lesquels on s'appuye me paroissent faussement allégués. Ces oiseaux se mangent entre eux.

Les voyages des oiseaux qui traversent les mers et les terres ne permettent pas que je diffère de parler d'oiseaux plus petits qui ont aussi l'instinct des migrations; instinct bien moins étonnant dans les premiers, puisqu'enfin leur grandeur et leur force semblent les inviter à ces entreprises difficiles. Les cailles arrivent même toujours avant les grues. Cet oiseau est petit, et dès qu'il est arrivé, il se tient à terre bien plus qu'il ne s'élève dans l'air.

Elles volent par troupes, comme les grues, non sans danger pour les navigateurs, lorsqu'elles approchent des rivages; car souvent la volée entière s'abbat sur les voiles, toujours pendant la nuit, et submerge le vaisseau. Elles ont dans leurs voyages des stations réglées. Elles ne volent point par le vent du midi, parce qu'il est humide et lourd. Cependant elles ont besoin que le vent les soutienne, à cause de leur pesanteur et de leur foiblesse,

parvas. Hinc volantium illa conquestio labore expressa. Aquilone ergò maximè volant ortygometrâ duce. Primam earum terræ adpropinquantem accipiter rapit. Semper hinc remeantes comitatum sollicitant: abeuntque unà persuasæ glottis, et otus, et cychramus.

Glottis prælongam exserit linguam: undè ei nomen. Hanc initio blanditâ peregrinatione avidè profectam pœnitentia in volatu, cum labore scilicet, subit: reverti incomitatam piget, et sequi: nec umquàm plus uno die pergit: in proximo hospitio deserit. Verùm invenitur alia, antecedente anno relicta: simili modo in singulos dies. Cychramus perseverantior festinat etiàm pervenire ad expetitas sibi terras. Itàque noctu is eas excitat, admonetque itineris. Otus bubone minor est, noctuis major, auribus plumeis eminentibus: undè et nomen illi: quidam Latinè asionem vocant: imitatrix aliàs avis ac parasita, et quodam genere saltatrix. Capitur haud diffi-

Aussi expriment-elles la peine et l'effort par le cri qu'elles font entendre en volant. Elles voyagent donc surtout par un vent du nord, ayant à leur tête l'ortygomètre, le roi des cailles (19). L'épervier enlève la première qui arrive à terre. Quand elles repartent, elles sollicitent d'autres oiseaux pour les accompagner. Le glottis, le hibou, le cychrame, cédant à leurs instances, partent avec elles.

Le glottis a été ainsi nommé à cause de l'extrême longueur de sa langue. Gagné par leurs sollicitations, il part avec ardeur : mais bientôt la fatigue amène le repentir : il est quelque temps partagé entre le désir de les quitter et la honte de revenir seul : jamais il ne les accompagne plus d'un jour. Au premier gîte, il les abandonne. Mais elles y trouvent un autre glottis qu'elles y avoient laissé l'année précédente ; et la même chose arrive tous les jours. Le cychrame a plus de persévérance. Impatient même d'arriver au terme, il les éveille pendant la nuit et presse le départ. Le hibou est plus petit que le grand duc et plus grand que le chat-huant. Ses oreilles sont surmontées d'une aigrette de plumes relevées. C'est d'où lui vient son nom *otus* : quelques-uns l'appellent en latin *asio*. Au surplus, c'est un oiseau imitateur, bouffon et danseur (20). On le prend

culter, ut noctuæ, intenta in aliquo, circumeunte alio. Quod si ventus agmen adverso flatu cœperit inhibere, ponduscullis lapidum adprehensis, aut gutture arenâ repleto, stabilitæ volant. Coturnicibus veneni semen gratissimus cibus: quam ob causam eas damnavere mensæ, simulque comitialem propter morbum despui suetum, quem solæ animalium sentiunt, præter hominem.

XXXIV. 24. Abeunt et hirundines hibernis mensibus, sola carne vescens avis ex iis quæ aduncos ungues non habent: sed in vicina abeunt, apricos secutæ montium recessus: inventæque jam sunt ibi nudæ atque deplumes. Thebarum tecta subire negantur, quoniam urbs illa sæpius capta sit: nec Bizyæ in Thraciâ, propter scelera Terei. Cæcina Volaterranus equestris ordinis, quadrigarum dominus, comprehensas in Urbem secum auferens, victoriæ nuntias amicis mittebat, in eumdem nidum remeantes, illito victoriæ colore. Tradit et Fabius Pictor in Annalibus suis, cum obsideretur præsidium Romanum

sans peine, comme le chat-huant. Pendant qu'il regarde un des chasseurs, un autre chasseur le saisit par derrière. Si les cailles se sentent arrêtées par un souffle contraire, elles enlèvent de petits cailloux, et se remplissent le gosier de sable pour s'affermir contre le vent. Elles sont très-avides de la graine d'ellébore; ce qui les a fait bannir des tables. Une autre raison de cette répugnance pour leur chair, c'est qu'elles sont avec l'homme le seul animal sujet à l'épilepsie.

Les hirondelles nous quittent aussi pendant l'hiver. De tous les oiseaux qui n'ont pas les ongles crochus, c'est le seul qui vive de chair. Elles passent dans des contrées voisines, cherchant l'abri des montagnes exposées au soleil. On y en a trouvé qui étoient nues et sans plumes. On dit qu'elles n'entrent point dans les maisons de Thèbes, parce que cette ville a été prise plusieurs fois, non plus que dans Bisya en Thrace, à cause des crimes de Térée. Cécina de Volaterre, entrepreneur de chars pour la course, emportoit des hirondelles à Rome, et les renvoyoit pour annoncer à ses amis le succès des courses : elles revenoient à leurs nids, et la couleur dont il les avoit fait peindre indiquoit la faction victorieuse. Fabius Pictor écrit dans ses annales que des troupes romaines étant assiégées par les Liguriens, on

à Ligustinis, hirundinem à pullis ad se adlatam: ut lino ad pedem ejus adligato nodis significaret, quoto die adveniente auxilio eruptio fieri deberet.

XXXV. Abeunt et merulæ, turdique, et sturni simili modo in vicina. Sed hi plumam non amittunt, nec occultantur, visi sæpè ibi quò hibernum pabulum petunt: itàque in Germaniâ hieme maximè turdi cernuntur. Veriùs turtur occultatur, pennasque amittit. Abeunt et palumbes, quonam et in iis incertum. Sturnorum generi proprium catervatìm volare, et quodam pilæ orbe circumagi, omnibus in medium agmen tendentibus. Volucrum soli hirundini flexuosi volatûs velox celeritas: quibus ex causis neque rapinæ ceterarum alitum obnoxia est. Ea demùm sola avium nonnisi in volatu pascitur.

XXXVI. 25. Temporum magna differentia avibus. Perennes, ut columbæ: semestres, ut hirundines: trimestres, ut turdi et turtures:

lui apporta une hirondelle prise sur son nid, afin qu'en lui attachant une ficelle au pied, il fît connoître aux assiégés, par le nombre des nœuds, dans combien de jours ils seroient secourus, et quand ils devroient faire une sortie.

Les merles, les grives et les étourneaux passent de même dans des pays voisins; mais ils ne quittent point leurs plumes et ne se tiennent pas cachés. Souvent on les a vus dans les régions où ils vont chercher leur nourriture pendant l'hiver. Et c'est surtout dans cette saison que les grives se montrent en Germanie. On peut assurer que la tourterelle se cache et perd ses plumes. Les ramiers changent de pays, mais on ne sait où ils vont. Les étourneaux ont une manière de voler qui leur est propre. Ils volent par troupes, et forment une espèce de tourbillon roulant sur lui-même, et où chacun cherche toujours à se rapprocher du centre. L'hirondelle est le seul oiseau qui ait la rapidité d'un vol oblique et tortueux; ce qui la sauve des serres de l'oiseau de proie. Elle est aussi le seul oiseau qui ne se nourrisse qu'en volant.

Quant à la durée du séjour des oiseaux, la différence est grande. Les uns restent toute l'année, comme les colombes: d'autres six mois, comme les hirondelles, ou trois mois, comme les grives et les tourterelles: d'autres,

et quæ, cùm fetum eduxere, abeunt, ut galguli, upupæ.

XXXVII. 26. Auctores sunt, omnibus annis advolare Ilium ex Æthiopiâ aves, et confligere ad Memnonis tumulum, quas ob id Memnonidas vocant. Hoc idem quinto quoque anno facere eas in Æthiopiâ circà regiam Memnonis, exploratum sibi Cremutius tradit.

XXXVIII. Simili modo pugnant meleagrides in Bœotiâ. Africæ hoc est gallinarum genus, gibberum, variis sparsum plumis: quæ novissimæ sunt peregrinarum avium in mensas receptæ propter ingratum virus. Verùm Meleagri tumulus nobiles eas fecit.

XXXIX. 27. Seleucides aves vocantur, quarum adventum ab Jove precibus impetrant Casii montis incolæ, fruges eorum locustis vastantibus. Nec undè veniant, quòve abeant, compertum, numquàm conspectis, nisi cùm præsidio earum indigetur.

XL. 28. Invocant et Ægyptii ibes suas contrà serpentium adventum: et Elei Myiagron

tels que les loriots et les huppes, partent après avoir élevé leurs petits.

Selon quelques auteurs, des oiseaux viennent tous les ans de l'Éthiopie à Ilium : ils y combattent auprès du tombeau de Memnon ; ce qui les a fait nommer memnonides. Crémutius dit avoir vérifié que, tous les cinq ans, ces oiseaux font la même chose auprès du palais de Memnon.

Les méléagrides combattent pareillement dans la Béotie. C'est une sorte de poule d'Afrique, bossue et d'un plumage varié. De tous les oiseaux étrangers, elles sont les dernières qu'on ait admises sur les tables, à cause de leur goût désagréable. Mais le tombeau de Méléagre les a rendues célèbres.

On nomme séleucides certains oiseaux qu'à la prière des habitans du Mont Casius, Jupiter envoie contre les sauterelles qui ravagent leurs moissons. On n'a pas encore découvert d'où ils viennent, ni en quels lieux ils vont. On ne les voit jamais que lorsqu'on a besoin de leurs secours.

Les Égyptiens invoquent aussi leurs ibis contre l'incursion des serpens, et les Éléens le dieu

deum, muscarum multitudine pestilentiam adferente : quæ protinùs intereunt, quàm litatum est ei deo.

XLI. 29. Sed, in secessu avium, et noctuæ paucis diebus latere traduntur : quarum genus in Cretâ insulâ non est : etiàm si qua invecta sit emoritur. Nàm hæc quoque mira naturæ differentia : alia aliis locis negat : tamquàm genera frugum fructicumve, sic et animalium, non nasci, translatitium : invecta emori, mirum. Quid est illud unius generis saluti adversum ? quæve ista naturæ invidia? aut qui terrarum dicti avibus termini? Rhodus aquilam non habet.

Transpadana Italia juxtà Alpes Larium lacum appellat, amœnum arbusto agro, ad quem ciconiæ non permeant : sicuti nec octavum citrà lapidem ab eo, immensa alioquì finitimo Insubrium tractu, examina graculorum monedularumque, cui soli avi furacitas argenti au-

Myiagre, lorsque la multitude des mouches produit des maladies pestilentielles. Ces insectes meurent dès qu'on a sacrifié à ce dieu.

On dit que le chat-huant qui a aussi l'instinct des migrations, se cache pendant un petit nombre de jours. Il ne s'en trouve aucun dans l'île de Crète : ceux mêmes qu'on y transporte périssent. Étrange variété de la nature (21) ! il est des productions qu'elle refuse à certains pays. Nous voyons sans surprise que parmi les animaux comme parmi les grains et les arbustes, il y en ait qui ne naissent pas en certaines contrées : mais que, transportés dans ces lieux, ces animaux y périssent, voilà ce qui est merveilleux. Quelle est donc cette vertu secrète qui n'est funeste que pour une seule espèce ? quelle est cette intolérance de la nature ? où quelles sont enfin sur la terre les limites assignées aux oiseaux ? Rhodes n'a point d'aigles.

Dans l'Italie Transpadane, près des Alpes, est le lac de Côme, bordé de campagnes peuplées d'arbres : les cicognes ne viennent jamais jusque-là. Et même dans le rayon de dix milles tout à l'entour, on n'aperçoit ni le choucas, ni le chouc, seul oiseau qui ait l'étrange manie de dérober l'or et l'argent ; tandis qu'on en voit des troupes immenses dans le pays des Insubriens, qui en est limitrophe. On dit qu'il

rique præcipuè mira est. Picus Martius in Tarentino agro negatur esse. Nupèr, et adhùc tamen rara, ab Apennino ad Urbem versùs cerni cœpere picarum genera, quæ longâ insignes caudâ variæ appellantur. Proprium his calvescere omnibus annis, cùm serantur rapa. Perdices non transvolant Bœotiæ fines in Atticâ : nec ulla avis in Ponto, insulâ quâ sepultus est Achilles, sacratam ei ædem. In Fidenate agro juxtà urbem ciconiæ nec pullos nec nidum faciunt. At in agrum Volaterranum palumbium vis è mari quotannis advolat. Romæ in ædem Herculis in foro Boario nec muscæ, nec canes intrant. Multa præterea similia, quæ prudens subindè omitto in singulis generibus, fastidio parcens : quippè cùm Theophrastus tradat invectitias esse in Asiâ etiàm columbas, et pavones, et corvos, et in Cyrenaicâ vocales ranas.

XLII. Alia admiratio circà oscines : ferè mutant colorem vocemque tempore anni, ac repentè fiunt aliæ : quod in grandiore alitum genere grues tantùm : hæ enim senec-

n'existe point de pivert dans le canton de Tarente. On a commencé dans ces derniers temps à voir, depuis l'Apennin jusqu'à Rome, cette espèce de pie qui, remarquable par sa longue queue, a été nommée *variée*. Elle y est encore très-rare. Un de ses caractères distinctifs, c'est de devenir chauve tous les ans, dans la saison où l'on séme les raves (22). Les perdrix de l'Attique ne franchissent jamais les frontières de la Béotie. Dans celle des îles du Pont où repose la cendre d'Achille, nul oiseau ne passe au delà du temple consacré à ce héros. Les cicognes ne font point leurs nids aux environs de Fidènes; et tous les ans une multitude de ramiers vient de la mer dans les campagnes de Volaterre. A Rome, il n'entre ni mouches ni chiens dans le temple d'Hercule, bâti dans le marché aux bœufs. Je pourrois citer de chaque espèce une foule de traits semblables : je les passe sous silence, pour ne pas fatiguer mes lecteurs. Théophraste va même jusqu'à dire que les pigeons, les paons et les corbeaux ont été portés en Asie, ainsi que les grenouilles coassantes l'ont été dans la Cyrénaïque.

Les oiseaux dont on consulte le chant nous offrent d'autres sujets d'admiration. La plupart changent de couleur et de voix en un certain temps de l'année, et deviennent tout à coup différens d'eux-mêmes. Les grues seules, parmi

tute nigrescunt. Merula ex nigrâ rufescit, canit æstate, hieme balbutit, circà solstitium muta. Rostrum quoque anniculis in ebur transfiguratur dumtaxat maribus. Turdis color æstate circà cervicem varius, hieme concolor.

XLIII. Lusciniis diebus ac noctibus continuis quindecim garrulus sinè intermissu cantus, densante se frondium germine, non in novissimum dignâ miratu ave. Primùm tanta vox tàm parvo in corpusculo, tàm pertinax spiritus. Deindè in unâ perfectâ musicæ scientiâ modulatus editur sonus : et nunc continuo spiritu trahitur in longum, nunc variatur inflexo, nunc distinguitur conciso, copulatur intorto, promittitur revocato, infuscatur ex inopinato : interdùm et secum ipse murmurat : plenus, gravis, acutus, creber, extentus : ubi visum est, vibrans, summus, medius, imus. Breviterque omnia tàm parvulis in faucibus, quæ exquisitis tibiarum tormentis ars hominum excogitavit ; ut non sit

les grands oiseaux, éprouvent ce changement. Elles noircissent en vieillissant. Le merle, naturellement noir, devient rousseâtre. Il chante l'été; l'hiver, il n'a qu'un cri enroué; il se tait au solstice. A l'âge d'un an, le bec des mâles prend la couleur de l'ivoire. Les étourneaux ont, pendant l'été, un collier moucheté; pendant l'hiver, ils sont d'une seule couleur.

Le ramage du rossignol dure quinze jours et quinze nuits sans interruption, dans le temps où le feuillage des arbres commence à s'épaissir. Cet oiseau n'est pas celui qui a le moins de droits à notre admiration. D'abord cette force de voix dans un si petit corps, cette continuité de respiration se peuvent à peine concevoir. Les modulations de son chant semblent le fruit de l'étude la plus approfondie de la science musicale : c'est la réunion complète de tous les genres de perfection. Coups de gosier éclatans et prolongés, cadences variées, batteries vives et légères, roulades précipitées, reprises soutenues, demi-silences inattendus; quelquefois un simple gazouillement; le rossignol cause alors avec lui-même. Sa voix est tour à tour pleine, grave, aiguë, perlée, étendue : et telle est la souplesse de son gosier, qu'il chante à son gré le dessus, la haute-contre, la taille et la basse. En un mot, un si foible organe produit tous les sons que l'art de l'homme a su tirer des

dubium hanc suavitatem præmonstratam efficaci auspicio, cùm in ore Stesichori cecinit infantis. Ac ne quis dubitet artis esse, plures singulis sunt cantus, nec iidem omnibus, sed sui cuique. Certant inter se, palàmque animosa contentio est. Victa morte finit sæpè vitam, spiritu priùs deficiente, quàm cantu. Meditantur aliæ juveniores, versusque quos imitentur accipiunt. Audit discipula intentione magnâ, et reddit, vicibusque reticens. Intelligitur emendatæ correptio, et in docente quædam reprehensio. Ergò servorum illis pretia sunt, et quidem ampliora, quàm quibus olìm armigeri parabantur. Scio sestertiis sex, candidam alioquìn, quod est propè invisitatum, venisse, quæ Agrippinæ Claudii principis conjugi dono daretur.

Visum jàm sæpè, jussas canere cœpisse, et cùm symphoniâ alternasse: sicùt homines repertos, qui sonum earum, additâ in transversas arundines aquâ, foràmen inspirantes, linguæque parvâ aliquâ oppositâ morâ, indiscretâ red-

instrumens les plus parfaits, en sorte qu'on ne peut douter que celui qui chanta sur la bouche de Stésichore enfant, n'ait annoncé par un infaillible présage la douceur de sa poësie. Et ne croyez pas que l'art soit étranger à ces oiseaux. Chaque rossignol chante plusieurs airs, et ces airs ne sont pas les mêmes pour tous : chacun a les siens. Ils se disputent le prix du chant avec une opiniâtreté bien marquée. Souvent il en coûte la vie au vaincu, qui ne cesse de chanter que lorsqu'il a cessé de respirer. D'autres plus jeunes étudient et reçoivent les airs qu'ils doivent imiter. Le disciple écoute avec une attention extrême. Il répète la leçon, et se tait pour écouter encore. Il est aisé de reconnoître que le maître reprend et que l'élève se corrige. Aussi les rossignols s'achètent-ils aussi cher qu'un esclave, et même plus cher qu'autrefois un écuyer. Je sais qu'un de ces oiseaux a été vendu six mille sesterces (1350 f.); il est vrai qu'il étoit blanc, circonstance infiniment rare. C'étoit un présent pour Agrippine, femme de l'empereur Claude.

On en a vu souvent qui chantoient au commandement, ou tour à tour avec un chœur de musiciens. On a vu de même des hommes qui, soufflant dans un chalumeau rempli d'eau et garni d'une languette, imitoient le rossignol de manière à faire illusion. Au reste, ces sons

derent similitudine. Sed eæ tantæ tàmque artifices argutiæ à quindecim diebus paulatìm desinunt, nec ut fatigatas possis dicere, aut satiatas. Mox æstu aucto in totum alia vox fit, nec modulata, aut varia. Mutatur et color. Postremò hieme ipså non cernitur. Linguis earum tenuitas illa prima non est, quæ ceteris avibus. Pariunt vere primo cùm plurimùm sena ova.

XLIV. Alia ratio ficedulis : nàm formam simùl coloremque mutant : hoc nomen autumno : non habent posteà : melancoryphi vocantur. Sic et erithacus hieme, idem phœnicurus æstate. Mutat et upupa, ut tradit Æschylus poeta, obscena aliàs pastu avis, cristâ visenda plicatili, contrahens eam subrigensque per longitudinem capitis.

XLV. Oenanthe quidem etiàm statos latebræ dies habet, exoriente Sirio occultata, ab occasu ejusdem prodit : quod miremur, ipsis diebus utrumque. Chlorion quoque,

enchanteurs, ces modulations si savantes cessent peu à peu au bout de quinze jours, sans qu'on puisse dire que ce soit lassitude ou dégoût de leur part. Quand les chaleurs arrivent, leur voix devient toute autre, ce n'est plus qu'un coassement sans modulation et sans variété. Les rossignols changent aussi de couleur. Enfin, pendant l'hiver ils disparoissent. Leur langue n'est pas pointue comme celle des autres oiseaux. Ils pondent au commencement du printemps. Leurs œufs sont le plus souvent au nombre de six.

Les bec-figues diffèrent du rossignol en ce qu'ils changent tout à la fois et de forme et de couleur : ils perdent jusqu'à leur nom (23). En automne on les appelle mélancoryphes (mésanges cendrées). C'est ainsi que l'oiseau nommé érithaque (rouge-gorge) en hiver, s'appelle phénioure (rouge-queue) en été. La huppe, si l'on en croit le poëte Eschyle, subit aussi un changement : elle se nourrit des alimens les plus sales. Elle est remarquable par son aigrette flexible, qu'elle abaisse et qu'elle dresse à son gré le long de sa tête.

L'œnanthe disparoît aussi pendant un certain nombre de jours; il se cache au lever du sirius et se montre à son coucher, et cela, chose étonnante, les jours mêmes du lever et du coucher de cet astre. Le loriot, qui est entière-

qui totus est luteus, hieme non visus, circà solstitia procedit.

30. Merulæ circà Cyllenen Arcadiæ, nec usquàm alibi, candidæ nascuntur. Ibis circà Pelusium tantùm nigra est, ceteris omnibus locis candida.

XLVI. 31. Oscines, præter exceptas, non temerè fetus faciunt antè æquinoctium vernum, aut post autumnale : antè solstitium autem dubios, post solstitium vitales.

XLVII. 32. Eo maximè sunt insignes halcyones. Dies earum partûs, maria, quique navigant, novere. Ipsa avis paulo amplior passere, colore cyaneo ex parte majore, tantùm purpureis et candidis admixtâ pennis, collo gracili ac procero. Alterum genus earum magnitudine distinguitur et cantu. Minores in arundinetis canunt. Halcyonem videre rarissimum est, nec nisi Vergiliarum occasu, et circà solstitia brumamve, nave aliquandò circumvolatâ statim in latebras abeuntem. Fetificant brumâ, qui dies hal-

ment jaune, caché pendant tout l'hiver, reparoît vers le solstice d'été.

Les merles sont blancs auprès du Mont Cillène en Arcadie, et nulle part ailleurs (24). L'ibis est noir, seulement aux environs de Pélusium. Il est blanc dans tous les autres pays.

Si l'on excepte le rossignol, les oiseaux dont on consulte le chant ne couvent guères avant l'équinoxe du printemps ni après celui de l'automne. Les pontes qui se font avant le solstice d'été courent bien des risques; celles qui se font après réussissent.

C'est surtout par rapport à leur ponte que les alcyons sont remarquables. Les mers et les navigateurs connoissent les jours où ces oiseaux font leur couvée. L'alcyon est un peu plus gros que le passereau. La plus grande partie de son plumage est bleuâtre, entremêlée seulement de quelques plumes pourpres et blanches. Il a le cou mince et long. Il y en a une autre espèce qui diffère de la première par la grandeur et le chant. Ceux qui chantent parmi les roseaux sont de la petite espèce. Rien de plus rare que de voir un alcyon. Ils ne se montrent qu'au coucher des pleïades et vers les deux solstices. Après avoir volé quelques jours autour des vaisseaux, ils disparoissent. Ils couvent au solstice d'hiver, et pendant ces jours, qu'on nomme al-

cyonides vocantur, placido mari per eos et navigabili, Siculo maximè. Faciunt autem septem antè brumam diebus nidos, et totidem sequentibus pariunt. Nidi earum admirationem habent pilæ figurâ, paulùm eminenti, ore perquàm angusto, grandium spongiarum similitudine : ferro intercidi non queunt, franguntur ictu valido, ut spuma arida maris. Nec undè confingantur, invenitur. Putant ex spinis aculeatis : piscibus enim vivunt. Subeunt et in amnes. Pariunt ova quina.

XLVIII. Gaviæ in petris nidificant : mergi et in arboribus. Pariunt plurimùm terna : sed gaviæ æstate, mergi incipiente vere.

XLIX. 33. Halcyonum nidi figura, reliquarum quoque solertiæ admonet : neque aliâ parte ingenia avium magis admiranda sunt. Hirundines luto construunt, stramento roborant. Si quandò inopia est luti, madefactæ multâ aquâ pennis pulverem spargunt. Ipsum verò nidum mollibus plumis

cyonides (25), la mer est calme et navigable, surtout auprès de la Sicile. Ils construisent leurs nids pendant les sept jours qui précèdent le solstice, et la ponte se fait les sept jours suivans. Leur nid est admirable : sa forme est celle d'une boule un peu prolongée par le haut. L'entrée en est fort étroite. Il ressemble aux grandes éponges. On ne peut le couper avec le fer. Il faut le briser par un coup violent, comme l'écume sèche de la mer. On n'a pas encore découvert quelle en est la matière : on croit qu'il est composé d'arêtes, vu que les alcyons vivent de poisson. Ces oiseaux entrent aussi dans les rivières. Ils pondent cinq œufs.

Les mouettes et les plongeons font leurs nids sur les rochers, mais les plongeons nichent aussi sur les arbres. Les uns et les autres font ordinairement trois œufs; les mouettes pendant l'été, les plongeons au commencement du printemps.

Cet art des alcyons, cette combinaison qu'ils mettent dans la construction de leurs nids rappellent à ma pensée l'adresse des autres oiseaux, et certes il n'est rien où leur industrie se montre plus admirable. Les hirondelles construisent leurs nids avec de la boue, et les consolident avec de la paille. Si la boue leur manque, elles se mouillent tout le corps, et secouent l'eau de leurs ailes sur la poussière. Elles ta-

floccisque consternunt tepefaciendis ovis, simùl ne durus sit infantibus pullis. In fetu summâ æquitate alternant cibum. Notabili munditiâ egerunt excrementa pullorum: adultioresque circumagi docent, et foris saturitatem emittere.

Alterum genus hirundinum est rusticarum et agrestium, quæ raro in domibus, diversos figurâ, sed eâdem materiâ, confingunt nidos, totos supinos, faucibus porrectis in angustum, utero capaci: mirum quâ peritiâ et occultandis habiles pullis; et substernendis molles.

In Ægypti Heracleotico ostio molem continuatione nidorum evaganti Nilo inexpugnabilem opponunt stadii ferè unius spatio: quod humano opere perfici non posset. In eâdem juxtà oppidum Copton insula est sacra Isidi, quam, ne laceret amnis idem, muniunt opere, incipientibus vernis diebus, paleâ et stramento rostrum ejus firmantes; continuatis per triduum noctibus tanto labore, ut multas

pissent de duvet et de floccons l'intérieur du nid, afin que les œufs se tiennent chauds, et que les nouveaux nés reposent mollement. Elles donnent la becquée à chacun tour à tour avec une parfaite égalité. Par un instinct de propreté bien remarquable, elles jettent hors du nid les ordures de leurs petits, et quand ils deviennent un peu plus forts, elles les instruisent à se tourner pour se vider au dehors.

Il est une seconde espèce d'hirondelles rustiques et champêtres qui font rarement leurs nids dans nos maisons : elles les composent de la même matière, mais en leur donnant une forme différente. Ils sont tout en pente. L'entrée se prolonge en se rétrécissant : l'intérieur est spacieux. C'est tout à la fois pour leurs petits un asile sûr, et un lit tendre et délicat.

A l'embouchure Héracléotique du Nil, elles forment, par le rassemblement de leurs nids, une digue qui résiste aux débordemens du fleuve. Cette digue n'a guères moins d'un stade de longueur. Un tel ouvrage seroit le désespoir de l'industrie humaine. Dans le même pays, près de la ville de Coptos, est une île consacrée à Isis. Pour que le fleuve ne l'entame pas, elles y construisent de nouveaux ouvrages au commencement de chaque printemps. Elles fortifient la pointe de l'île avec de la paille et du chaume, et travaillent pen-

in opere emori constet. Eaque militia illis cum anno redit semper. Tertium est earum genus, quæ ripas excavant, atque ità internidificant. Harum pulli ad cinerem ambusti, mortifero faucium malo, multisque aliis morbis humani corporis medentur. Non faciunt hæ nidos, migrantque multis diebus antè, si futurum est ut auctus amnis attingat.

L. In genere vitiparrarum est, cui nidus ex musco arido ità absolutâ perficitur pilâ, ut inveniri non possit aditus. Acanthyllis appellatur, eâdem figurâ ex lino intexens. Picorum alicui suspenditur surculo primis in ramis cyathi modo, ut nulla quadrupes possit accedere. Galgulos quidem ipsos dependentes pedibus somnum capere confirmant, quià tutiores ità se sperent. Jàm publicum quidem omnium est tabulata ramorum sustinendo nido providè eligere, camerare ab imbri, aut fronde protegere densâ. In Arabiâ cinnamolgus avis appellatur : cinna-

dant trois jours et trois nuits de suite avec une telle ardeur qu'un très-grand nombre meurent de fatigue. Cette corvée revient pour elles tous les ans. Une troisième espèce d'hirondelles creuse des trous sur le bord de la mer, et y dépose ses œufs. Leurs petits réduits en cendres sont un remède pour l'esquinancie et d'autres maladies qui affectent le corps humain. Celles-là ne construisent point de nids. Si les eaux du fleuve doivent les atteindre, elles s'éloignent plusieurs jours à l'avance.

Dans le genre des oiseaux qu'on nomme vitiparra (26), il est une espèce qui compose son nid de mousse sèche. Ce nid est rond et si bien fermé qu'on n'en sauroit trouver l'entrée. Le tarin façonne le sien de la même manière; il le construit avec du lin. Quelques pics donnent à leurs nids la forme d'une coupe, et les suspendent aux premières branches des arbres; afin que nul quadrupède ne puisse les atteindre. On assure que les loriots dorment suspendus par les pieds, se croyant ainsi plus en sureté. Ce qui est avoué de tous, c'est qu'ils choisissent avec soin une branche large pour soutenir leurs nids, qu'ils les couvrent d'une voûte pour les garantir de la pluie, ou qu'ils les abritent sous un épais feuillage. En Arabie, l'oiseau nommé cannellier construit son nid de brins de cannelle. Les habitans abattent ces oi-

mi surculis nidificat. Plumbatis eos sagittis decutiunt indigenæ, mercis gratiâ. In Scythis, avis magnitudine otidis binos parit in leporinâ pelle semper in cacuminibus ramorum suspensâ. Picæ cùm diligentiùs visum ab homine nidum sensere, ova transgerunt aliò. Hoc in his avibus, quarum digiti non sunt accommodati complectendis transferendisque ovis, miro traditur modo. Nàmque surculo super bina ova imposito ac ferruminato alvi glutino, subditâ cervice medio, æquâ utrimque librâ deportant aliò.

LI. Nec verò iis minor solertia, quæ cunabula in terrâ faciunt, corporis gravitate prohibitæ sublime petere. Merops vocatur, genitores suos reconditos pascens, pallido intùs colore pennarum, supernè cyaneo, primori subrutilo. Nidificat in specu sex pedum defossâ altitudine.

Perdices spinâ et frutice sic muniunt receptaculum, ut contrà feras abundè vallentur. Ovis stragulum molle pulvere contumulant, nec in quo loco peperere incubant : neve cui

seaux avec des flèches garnies de plomb : ils en font un objet de commerce. Il y a dans la Scythie un oiseau de la grandeur de l'outarde. Il pond deux œufs dans une peau de lièvre suspendue à la cime d'un arbre. Lorsque les pies s'aperçoivent que leur nid a été observé attentivement par un homme, elles transportent leurs œufs dans un autre endroit. Ces oiseaux, n'ayant pas les doigts propres à embrasser et à transporter ces œufs, emploient, dit-on, un moyen admirable. Avec une matière glutineuse tirée de leur ventre, ils attachent un œuf à chaque bout d'un léger rameau : puis posant le cou sous le milieu du rameau, et faisant le balancier égal, ils les transportent où ils veulent.

L'industrie n'est pas moins admirable dans les oiseaux qui font leurs nids à terre, parce qu'ils sont trop pesans pour s'élever dans les airs. Le guêpier, qui nourrit ses père et mère dans leur retraite, a le plumage pâle en dessous, bleuâtre sur le corps, et d'un roux ardent à l'extrémité des ailes. Il fait son nid six pieds en terre.

Les perdrix mettent leurs nids en sureté contre les bêtes de proie, en les munissant d'épines et de broussailles (27). Elles forment un lit de poussière pour y déposer mollement leurs œufs. L'incubation ne se fait pas au même en-

frequentior conversatio sit suspecta, transferunt aliò. Illæ quidem et maritos suos fallunt, quoniàm intemperantiâ libidinis frangunt earum ova, ne incubando detineantur. Tunc inter se dimicant mares desiderio feminarum: victum aiunt Venerem pati. Id quidem et coturnices Trogus, gallinaceos aliquandò: perdices verò à domitis feros, et novos, aut victos, iniri promiscuè.

Capiuntur quoque pugnacitate ejusdem libidinis, contrà aucupis indicem exeunte in prælium duce totius gregis. Capto eo procedit alter, ac subindè singuli. Rursùs circà conceptum feminæ capiuntur, contrà aucupum feminam exeuntes, ut rixando abigant eam.

Neque in alio animali par opus libidinis. Si contrà mares steterint feminæ, aurâ ab his flante prægnantes fiunt: hiantes autem exsertâ linguâ per id tempus æstuant. Con-

droit que la ponte. Elles les transportent ailleurs de peur qu'un séjour trop fréquent dans le même lieu ne devienne suspect. Elles se cachent même de leurs mâles, parce que, tourmentés du besoin de jouir, ils cassent les œufs. Tout le temps de l'incubation est perdu pour leurs plaisirs. Alors privés de femelles, ils se battent entre eux : et le vainqueur, dit-on, se sert du vaincu pour se satisfaire. Trogus écrit que les cailles en usent de même ; et quelquefois aussi les coqs : il ajoute que les mâles apprivoisés cochent les mâles sauvages, nouvellement amenés ou vaincus.

Cette fureur de combattre que leur inspire la saison des amours devient funeste à leur liberté. Le chef de la compagnie se détache pour fondre sur le mâle que lui présente l'oiseleur. Il est bientôt pris : alors un second lui succède, et tous viennent ainsi l'un après l'autre. Dans la saison où les femelles deviennent fécondes, on les prend lorsqu'elles courent vers la chanterelle du chasseur, pour lui chercher querelle et la forcer à quitter la place.

Dans nul autre animal, l'œuvre de la fécondation ne s'opère d'une manière semblable : si les femelles se trouvent au-dessous du vent (28), l'air qui vient du côté du mâle les rend fécondes ; et pendant ce temps on les voit toutes enflammées de passion, ouvrant le bec et ti-

cipiunt et supervolantium adflatu, sæpè voce tantùm auditâ masculi. Adeòque vincit libido etiàm fetûs caritatem, ut illa furtìm et in occulto incubans, cùm sensit feminam aucupis accedentem ad marem, recanat revocetque, et ultrò præbeat se libidini. Rabie quidem tantâ feruntur, ut in capite aucupantium sæpè cæcæ metu sedeant. Si ad nidum is cœpit accedere, procurrit ad pedes ejus feta, prægravem aut delumbem sese simulans, subitòque in procursu aut brevi aliquo volatu cadit, ut fractâ aut alâ aut pedibus: procurrit iterùm, jàmjàm prehensurùm effugiens, spemque frustrans, donèc in diversum abducat à nidis. Eadem pavore libera ac maternâ vacans curâ, in sulco resupina glebâ se terræ pedibus adprehensâ operit. Perdicum vita ad sedecim annos durare existimatur.

LII. 34. Ab his columbarum maximè spectantur simili ratione mores iidem: sed pudicitia illis prima, et neutri nota adulteria. Conjugii fidem non violant, communemque

rant la langue. Elles conçoivent lorsque les mâles passent au-dessus d'elles en volant : souvent il suffit qu'elles aient entendu leur voix. L'ardeur du plaisir l'emporte même sur la tendresse maternelle, au point que cette perdrix qui couve furtivement et dans un lieu caché, voyant la chanterelle s'approcher de son mâle, le rappelle par ses cris et va s'offrir elle-même à ses désirs. Elles sont transportées d'une passion si furieuse que souvent, dans leur délire, elles vont se poser sur la tête de l'oiseleur. Si le chasseur s'approche de leur nid, la mère se présente à lui, fuit pesamment et traînant l'aile : après avoir couru ou volé quelques pas, elle tombe tout à coup, comme si elle avoit l'aile ou la cuisse cassée; puis se remet à fuir, s'échappant des mains du chasseur qui croit la saisir, et trompant son espérance jusqu'à ce qu'elle l'ait éloigné de sa couvée. Lorsqu'elle est délivrée de toute crainte, et que l'amour maternel est rassuré, elle se couche dans un sillon et se couvre d'une motte de terre qu'elle tient dans ses pieds. On croit que la perdrix peut vivre seize ans.

Après les perdrix, c'est dans les pigeons qu'on remarque surtout cette ardeur pour les plaisirs de l'amour (29). Mais la première de leurs qualités est la chasteté : l'adultère est inconnu chez eux. Fidèle au lien conjugal, cha-

servant domum. Nisi cælebs aut vidua, nidum non relinquit. Et imperiosos mares, subindè etiàm iniquos ferunt : quippè suspicio est adulterii, quamvìs natura non sit. Tunc plenum querelâ guttur, sævique rostro ictus; mox in satisfactione exosculatio, et circà Veneris preces crebris pedum orbibus adulatio. Amor utrique sobolis æqualis : sæpè et ex hâc causâ castigatio, pigriùs intrante feminâ ad pullos. Parturienti solatia et ministeria ex mare. Pullis primò salsiorem terram collectam gutture in ora inspuunt, præparantes tempestivitatem cibo. Proprium generis ejus et turturum, cùm bibant, colla non resupinare, largèque bibere jumentorum modo.

35. Vivere palumbes ad XXX. annum, aliquos ad XL. habemus auctores, uno tantùm incommodo unguium, eodem et argumento senectæ, qui citrà perniciem reciduntur. Cantus omnibus similis atque idem, trino conficitur versu, præterque in clausulâ gemitu : hieme

que couple habite une maison commune : nul ne quitte son nid s'il n'est veuf ou célibataire. La femelle trouve dans son mâle un maître impérieux, quelquefois même injuste ; car il la soupçonne d'une infidélité qui répugne à son caractère. Alors sa gorge s'enfle, il gronde et donne de cruels coups de bec. Mais bientôt il répare ses torts par de tendres baisers ; il tourne cent fois autour de sa compagne, et la cajole pour obtenir ses faveurs. Tous deux chérissent également leur progéniture, et souvent la femelle est châtiée quand elle est trop paresseuse à rejoindre ses petits. Le mâle la console tandis qu'elle pond, et partage les soins maternels. Pour préparer leurs petits à recevoir les alimens, ils leur soufflent dans le bec une terre salée qu'ils tiennent en réserve dans leur gosier. Un des caractères de ces oiseaux, ainsi que des tourterelles, c'est de boire sans renverser la tête ; ils avalent de suite, comme les bœufs et les chevaux.

Des auteurs assurent que les ramiers vivent trente ans, et quelquefois quarante. Ils n'éprouvent d'autre incommodité que l'accroissement de leurs ongles, qui est aussi l'indice de leur vieillesse. On peut leur couper ces ongles sans danger. Tous ont constamment le même chant ; il est composé de trois notes, et se termine par un gémissement. Ils se taisent l'hi-

mutis, à vere vocalibus. Nigidius putat, cùm ova incubet, sub tecto nominatam palumbem relinquere nidos. Pariunt autèm post solstitium. Columbæ et turtures octonis annis vivunt.

36. Contrà passeri minimùm vitæ, cui salacitas par. Mares negantur anno diutiùs durare, argumento quià nulla veris initio appareat nigritudo in rostro, quæ ab æstate incipit. Feminis longiusculum spatium.

Verùm columbis inest quidam et gloriæ intellectus. Nosse credas suos colores, varietatemque dispositam : quìn etiàm ex volatu quæritur plaudere in cœlo, varièque sulcare. Quâ in ostentatione, ut vinctæ, præbentur accipitri, implicatis strepitu pennis, qui non nisi ipsis alarum humeris eliditur : aliòquì solutò volatu in multum velociores. Speculatur occultus fronde latro, et gaudentem in ipsâ gloriâ rapit.

37. Ob id cum iis habenda est avis, quæ tinnunculus vocatur. Defendit enim illas, ter-

ver, et reprennent leur voix au printemps. Nigidius dit que lorsqu'un ramier couve, son nom prononcé sous le même toit suffit pour lui faire abandonner son nid. Ils pondent après le solstice d'été. Les pigeons et les tourterelles vivent huit ans.

Le passereau, qui n'est pas moins ardent en amour, vit très-peu de temps. On prétend que les mâles ne passent point l'année. On se fonde sur ce qu'au retour du printemps on n'aperçoit à leur bec aucune apparence de noir, quoiqu'il ait commencé à noircir dès l'été. Les femelles vivent un peu davantage.

Mais ce qui distingue les pigeons, c'est qu'ils ont le sentiment de la gloire. Il semble qu'ils connoissent l'éclat et les nuances de leurs couleurs. En volant au haut des cieux, ils cherchent même à s'applaudir de leurs ailes, à varier leurs évolutions. Cette vaine prétention les livre comme enchaînés à l'épervier, car ce bruit qu'ils font n'étant produit que par le choc de leurs ailes, entrave et arrête leur marche. Leur vol de lui-même est infiniment plus prompt que celui de l'épervier. Le brigand les épie caché dans un feuillage, et les saisit au sein même de leur gloire.

C'est pourquoi il faut tenir avec eux l'oiseau qu'on nomme cresserelle (30). Il les défend, et, par une vertu qui lui est naturelle,

retque accipitres naturali potentiâ, in tantum ut visum vocemque ejus fugiant. Hâc de causâ præcipuus columbis amor eorum. Feruntque, si in quatuor angulis defodiantur in ollis novis oblitis, non mutare sedem columbas: (quod auro insectis alarum articulis quæsiere aliqui, non alitèr innoxiis vulneribus:) multivagâ alioquì ave. Est enim ars illis inter se blandiri et corrumpere alias, furtoque comitatiores reverti.

LIII. Quin et internuntiæ in rebus magnis fuere, epistolas adnexas earum pedibus, obsidione Mutinensi, in castra consulum Decimo Bruto mittente. Quid vallum, et vigil obsidio, atque etiàm retia amne prætenta profuere Antonio, per cœlum eunte nuntio? Et harum amore insaniunt multi: super tecta exædificant turres iis, nobilitatemque singularum et origines narrant, vetere jàm exemplo. L. Axius eques Romanus antè bellum civile Pompeianum denariis quadringentis singula

il épouvante les éperviers au point qu'ils n'osent soutenir ni sa vue ni son cri. Aussi les pigeons ont-ils pour lui la plus tendre affection. On prétend que si l'on enterre des cresserelles aux quatre coins du colombier, dans des pots neufs et bien lutés, les pigeons ne changeront point de demeure. Quelques-uns ont cherché à les fixer en leur coupant l'articulation des ailes avec un instrument d'or; autrement l'opération seroit dangereuse. Au surplus, les pigeons sont des oiseaux volages et coureurs. Ils ont l'art de séduire et de corrompre les étrangers; souvent ils reviennent ramenant avec eux beaucoup de compagnons qu'ils ont débauchés.

Ils ont servi de messagers pour des affaires importantes. Pendant le siége de Modène, Décimus Brutus envoyoit au camp des consuls des lettres qu'il attachoit aux pieds des pigeons. Que servoient à Antoine la profondeur des retranchemens, la vigilance des soldats, les filets tendus dans toute la largeur du fleuve, quand le courrier prenoit sa route par le ciel? Bien des gens se passionnent même pour ces oiseaux. Ils leur bâtissent des tours au-dessus de leurs maisons. Ils racontent la généalogie et la noblesse de chacun d'eux. On en cite un exemple déjà bien ancien. Varron écrit qu'avant la guerre civile de Pompée, Axius, chevalier

paria venditavit, ut M. Varro tradit. Quin et patriam nobilitavere, in Campaniâ grandissimæ provenire existimatæ.

LIV. Harum volatus in reputationem ceterarum quoque volucrum nos impellit.

38. Omnibus animalibus reliquis certus et uniusmodi, et in suo cuique genere incessus est: aves solæ vario meatu feruntur et in terrâ, et in aere. Ambulant aliquæ, ut cornices: saliunt aliæ, ut passeres, merulæ: currunt, ut perdices, rusticulæ: antè se pedes jaciunt, ut ciconiæ, grues: expandunt alas, pendentesque raro intervallo quatiunt, aliæ crebriùs, sed et primas dumtaxàt pennas: aliæ et tota latera pandunt: quædam verò majore ex parte compressis volant, percussoque semèl, aliquæ et gemino ictu aere feruntur, velùt inclusum eum prementes; ejaculantur sese in sublime; in rectum, in pronum. Impingi putes aliquas, aut rursùs ab alto cadere has, illas salire. Anates solæ, quæque sunt ejusdem generis, in sublime protinùs sese tollunt; atque è vestigio

Romain, vendoit ses pigeons quatre cents deniers la paire (360 fr.) La Campanie s'honore même du renom qu'elle a de produire les pigeons de la plus grande espèce.

Je vais, par occasion, parler aussi du vol des autres oiseaux.

Tous les autres animaux ont, chacun dans leur genre, une manière de marcher constante et uniforme. Les oiseaux seuls ont une manière différente de se mouvoir sur la terre et dans l'air. Quelques-uns marchent, comme les corneilles; d'autres sautent, comme les moineaux et les merles; courent, comme les perdrix et les bécasses; jettent un pied en avant, comme les cicognes et les grues : plusieurs étendent leurs ailes, et les tiennent presque immobiles en volant; d'autres les agitent plus fréquemment, mais seulement aux extrémités : quelques-uns découvrent leurs flancs tout entiers; d'autres, après avoir frappé l'air une fois, et quelques-uns deux fois, nagent dans le fluide, resserrant leurs ailes comme pour comprimer l'air qu'elles enferment, et se jettent à leur gré dans une direction verticale, horizontale ou inclinée. Quelques-uns sont comme lancés par une machine; d'autres paroissent tomber du ciel; d'autres semblent bondir. Les canards seuls et ceux de leur espèce s'élèvent en droite ligne du lieu d'où ils partent. Ils le font même

cœlum petunt, et hoc etiàm ex aquâ. Itàque in foveas, quibus feras venamur, delapsæ solæ evadunt. Vultur, et feræ graviores, nisì ex procursu, aut altiore cumulo immissæ, non evolant: caudâ reguntur. Aliæ circumspectant, aliæ flectunt colla. Nonnullæ vescuntur ea quæ rapuere pedibus. Sinè voce non volant multæ: aut è contrario semper in volatu silent. Subrectæ, pronæ, obliquæ, in latera, in ora, quædam et resupinæ feruntur: ut si pariter cernantur plura genera, non in eâdem naturâ meare videantur.

LV. 39. Plurimùm volant, quæ apodes, quià careant usu pedum: ab aliis cypselli appellantur, hirundinum specie. Nidificant in scopulis. Hæ sunt, quæ toto mari cernuntur: nec umquàm tàm longo naves, tàmque continuo cursu recedunt à terrâ, ut non circumvolitent eas apodes. Cetera genera residunt et insistunt: his quies, nisì in nido, nulla: aut pendent, aut jacent.

en sortant de l'eau. Aussi sont-ils les seuls qui s'échappent des fosses où nous prenons les animaux sauvages. Le vautour et les oiseaux pesans ne s'enlèvent qu'après avoir couru ou s'être jetés de quelque hauteur. Leur queue dirige toutes leurs évolutions. Il en est qui voient tout autour d'eux ; d'autres tournent le cou pour regarder. Quelques-uns mangent en l'air la proie qu'ils tiennent dans leurs serres. Plusieurs ne volent jamais sans crier : d'autres, au contraire, se taisent en volant. Les uns volent debout, d'autres penchés en avant, d'autres de travers ou sur le côté, ou la tête en bas, quelques-uns même sur le dos : en sorte que si l'on observe plusieurs espèces à la fois, elles ne sembleront pas se mouvoir dans le même élément.

Le vol est l'état habituel des apodes, ainsi nommés parce qu'ils n'ont pas l'usage de leurs pieds (31) : d'autres les nomment cypsèles. C'est une espèce d'hirondelles. Ils font leurs nids dans les rochers. Ce sont eux qu'on aperçoit par tout en mer. Quelles que soient la longueur et la continuité de la course, jamais les vaisseaux ne s'éloignent assez des rivages pour qu'on ne les voie pas voltiger à l'entour. Les autres oiseaux se posent à terre et marchent. Pour ceux-ci, nul repos que dans le nid : toujours ils volent ou ils couvent.

LVI. Et ingenia æquè varia, ad pastum maximè.

40. Caprimulgi appellantur grandioris merulæ aspectu, fures nocturni : interdiù enim visu carent. Intrant pastorum stabula, caprarumque uberibus advolant suctum propter lactis : quâ injuriâ uber emoritur, caprisque cæcitas, quas ità mulsere, oboritur. Platea nominatur, advolans ad eas quæ se in mari mergunt, et capita illarum morsu corripiens, donèc capturam extorqueat. Eadem cùm devoratis se implevit conchis, calore ventris coctas evomit, atque ità ex iis esculenta legit, testas excernens.

LVII. 41. Villaribus gallinis et religio inest. Inhorrescunt edito ovo, excutiuntque sese, et circumactæ purificant, ac festucâ aliquâ sese et ova lustrant.

42. Minimæ avium cardueles imperata faciunt, nec voce tantùm, sed pedibus et ore pro manibus. Est quæ boum mugitus imitetur, in Arelatensi agro taurus appellata, alioqui

La même diversité se montre dans le caractère des oiseaux, surtout pour ce qui concerne la manière de se nourrir.

On nomme tette-chèvres certains oiseaux qui ressemblent à un gros merle. Ce sont des voleurs de nuit; car le jour ils ne voient point. Ils entrent dans les étables et s'attachent aux mamelles des chèvres pour en sucer le lait. Cette manière de les traire leur fait le plus grand tort; outre que leur mamelle se dessèche, elles deviennent aveugles. Le pélican attaque les oiseaux qui plongent dans la mer, et leur mord la tête jusqu'à ce qu'il leur ait arraché leur proie. Ce même oiseau se remplit de coquillages, et quand ils ont été amollis par la chaleur de son estomac, il les rejette, et séparant alors les écailles, il mange la chair.

Les poules ont même un sentiment de religion. Elles se hérissent après avoir pondu; elles se secouent et se purifient elles et leurs œufs, en tournant tout autour avec un brin de paille.

Les chardonnerets, oiseaux de la plus petite espèce, exécutent ce qu'on leur commande, non-seulement avec leur voix, mais encore avec leurs pieds et leur bec qui leur tiennent lieu de mains. Au territoire d'Arles, un petit oiseau qu'on nomme *taurus* (cormarin) imite

parva. Est quæ equorum quoque hinnitus, anthus nomine, herbæ pabulo adventu eorum pulsa imitatur, ad hunc modum se ulciscens.

LVIII. Super omnia humanas voces reddunt psittaci quidem etiam sermocinantes. India hanc avem mittit, sittacem vocat, viridem toto corpore, torque tantùm miniato in cervice distinctam. Imperatores salutat, et quæ accipit verba pronuntiat : in vino præcipuè lasciva. Capiti ejus duritia eadem, quæ rostro. Hoc, cùm loqui discit, ferreo verberatur radio : non sentit aliter ictus. Cùm devolat, rostro se excipit, illi innititur, leviorremque se ità pedum infirmitati facit.

LIX. Minor nobilitas, quià non ex longinquo venit, sed expressior loquacitas, generi picarum est. Adamant verba quæ loquantur. Nec discunt tantùm, sed diligunt : meditantesque intrà semet, curâ atque cogitatione intentionem non occultant. Constat emori victas difficultate verbi, ac nisi subindè eadem audiant, memoriâ falli : quærentesque mirum in

le mugissement du bœuf. Un autre, qu'on appelle *anthus* (bruant) contrefait le hennissement des chevaux; c'est ainsi qu'il se venge lorsque ceux-ci, par leur approche, le forcent à quitter le pâturage.

Le perroquet fait plus (32) : il imite la parole de l'homme, et suit même une conversation. L'Inde nous l'envoie; elle le nomme sittacé. Tout son plumage est vert; seulement un collier rouge brille autour de son cou. Il salue les empereurs, et répète les mots qu'il entend. Le vin surtout le met en gaieté. Sa tête est aussi dure que son bec. Quand on lui apprend à parler, on le frappe sur cette dernière partie avec une petite verge de fer; autrement la correction est perdue. Lorsqu'il s'abbat, il s'appuie sur le bec, et supplée ainsi à la foiblesse de ses pieds.

La pie est moins distinguée, parce qu'elle ne vient pas des pays lointains : mais elle jase davantage et prononce plus nettement. Les pies aiment à parler : elles apprennent facilement, et se plaisent même à ce genre d'imitation. Elles étudient les mots, et montrent, par leur application, qu'elles s'attachent à bien articuler. On en a vu mourir des efforts que leur coûtoit un mot difficile. Elles oublient, à moins qu'on ne leur répète de temps en temps les mêmes choses. Leur joie éclate

modum hilarari, si interim audierint id verbum. Nec vulgaris iis forma, quamvis non spectanda. Satis illis decoris in specie sermonis humani est. Verùm addiscere alias negant posse, quàm quæ ex genere earum sunt, quæ glande vescantur : et inter eas faciliùs, quibus quini sunt digiti in pedibus : ac ne eas quidem ipsas, nisi primis duobus vitæ annis. Latior iis est lingua, omnibusque in suo cuique genere, quæ sermonem imitantur humanum : quamquàm id penè in omnibus contingit. Agrippina Claudii Cæsaris turdum habuit (quod numquàm ante) imitantem sermones hominum. Cùm hæc proderem, habebant et Cæsares juvenes sturnum, itèm luscinias, Græco atque Latino sermone dociles : præterea meditantes in diem, et assiduè nova loquentes, longiore etiàm contextu. Docentur secretò, et ubi nulla alia vox misceatur, adsidente qui crebrò dicat ea quæ condita velit, ac cibis blandiente.

LX. 43. Reddatur et corvis sua gratia, indignatione quoque populi Romani testata, non so-

dès qu'elles entendent le mot qu'elles cherchoient. Leur forme, sans avoir rien de frappant, n'est cependant pas commune. Eh! ne sont-elles pas assez belles de l'avantage qu'elles ont d'imiter la parole de l'homme? Au surplus, on assure que toutes les espèces de pies n'apprennent pas également à parler, mais seulement celles qui se nourrissent de gland; et que, parmi ces dernières, celles qui ont cinq doigts aux pieds apprennent avec plus de facilité: encore ne peut-on les instruire que dans les deux premières années. Elles ont la langue large, ainsi que, dans chaque espèce, tous les oiseaux qui imitent la parole humaine; et il n'est guères d'espèces où il ne s'en trouve. Agrippine, épouse de Claude, avoit une grive qui parloit; ce qui ne s'étoit jamais vu. Dans le temps même où j'écris, les jeunes Césars ont un sansonnet et des rossignols qui prononcent des mots grecs et latins, étudiant chaque jour et répétant des mots nouveaux, et même des phrases assez longues. On les instruit dans un lieu retiré, d'où ils ne puissent entendre aucune autre voix. Le maître, assis auprès d'eux, redit plusieurs fois ce qu'il veut graver dans leur mémoire, et les caresse en leur donnant à manger.

Rendons aussi justice au mérite du corbeau, mérite senti par le peuple Romain, attesté même

lium conscientiâ. Tiberio principe, ex fetu suprà Castorum ædem genito, pullus in oppositam sutrinam devolavit, etiàm religione commendatus officinæ domino. Is maturè sermoni adsuefactus, omnibus matutinis evolans in Rostra, in forum versus, Tiberium, deìn Germanicum et Drusum Cæsares nominatìm, mox transeuntem populum Rom. salutabat, posteà ad tabernam remeans, plurium annorum adsiduo officio mirus. Hunc sivè æmulatione vicinitatis, manceps proximæ sutrinæ, sivè iracundiâ subitâ, ut voluit videri, excrementis ejus positâ calceis maculâ, exanimavit: tantâ plebei consternatione, ut primò pulsus ex eâ regione, mox et interemptus sit, funusque innumeris aliti celebratum exsequiis, constratum lectum super Æthiopum duorum humeros, præcedente tibicine, et coronis omnium generum, ad rogum usquè, qui constructus dextrâ viæ Appiæ ad secundum lapidem, in campo Rediculi appellato, fuit. Adeò satis justa causa populo Romano visa est exsequiarum, ingenium avis, aut supplicii de cive Ro-

par son indignation. Sous l'empire de Tibère, une jeune corbeau sortant d'un nid qui étoit placé sur le temple de Castor et de Pollux, vint tomber dans la boutique d'un cordonnier, adossée au temple. Le maître de la boutique en prit soin : il croyoit en quelque sorte le tenir de la main des dieux. L'oiseau apprit de bonne heure à parler. Tous les matins il s'envoloit sur la tribune : là, tourné vers le Forum, il saluoit par leur nom Tibère, les deux jeunes Césars, Germanicus et Drusus, ensuite le peuple qui passoit sur la place; puis il retournoit à la boutique. Il s'acquitta de ce devoir plusieurs années de suite, avec une exactitude admirable. Un cordonnier voisin le tua par jalousie, ou, comme il voulut le faire croire, dans un premier moment de colère, parce qu'il lui avoit gâté quelque chaussure : la multitude furieuse commença par le pousser loin du temple, et le mit bientôt en pièces. On fit des funérailles solennelles au corbeau. Le lit funèbre étoit porté par deux Éthiopiens, et précédé d'un joueur de flûte, et de couronnes de toute espèce. Une foule innombrable le suivit jusqu'au bûcher construit à la droite de la voie Appia, à deux milles de Rome, dans le champ nommé *Rédiculus*. Oui, le talent d'un oiseau parut d'un tel prix au peuple Romain, que, pour le venger, il lui fit une pompe fu-

mano, in eâ urbe, in quâ multorum principum nemo duxerat funus : Scipionis verò Æmiliani, post Carthaginem Numantiamque deletas ab eo, nemo vindicaverat mortem. Hoc gestum M. Servilio, C. Cestio coss. a. d. v. kalend. april. Nunc quoque erat in urbe Româ, hæc prodente me, equitis Rom. cornix è Bæticâ, primùm colore mira admodum nigro, deindè plura contexta verba exprimens, et alia crebrò addiscens. Necnon et recens fama Crateri, Monocerotis cognomine, in Erizenâ regione Asiæ corvorum operâ venantis, eo quòd devehebat in silvas eos insidentes corniculis humerisque : *illi vestigabant* agebantque, eò perductâ consuetudine ut exeuntem sic comitarentur et feri. Tradendum putavere memoriæ quidam, visum per sitim lapides congerentem in situlam monumenti, in quâ pluvia aqua durabat, sed quæ attingi non posset : ità descendere paventem expressisse tali congerie, quantùm poturo sufficeret.

nèbre. Il punit de mort un citoyen dans une ville où plusieurs grands hommes avoient été portés au bûcher sans cortége, où la mort de Scipion Émilien, destructeur de Carthage et de Numance, étoit restée sans vengeur ! Ce fait arriva sous le consulat de M. Servilius et de C. Cestius, le cinquième jour avant les calendes d'avril. Au moment où j'écris, il existe à Rome une corneille apportée de la Bétique. Elle appartient à un chevalier Romain. Outre qu'elle est d'un noir admirable, elle prononce des phrases entières, et en apprend chaque jour de nouvelles. On a parlé dernièrement d'un certain Cratérus, surnommé Monocéros, qui chassoit avec des corbeaux dans la contrée d'Éricène en Asie. Il les portoit dans les forêts, perchés sur ses épaules et sur les aigretttes de son casque. Ces corbeaux cherchoient et poursuivoient le gibier : il en avoit tellement pris l'habitude que, lorsqu'il sortoit pour chasser, les corbeaux sauvages eux-mêmes l'accompagnoient. Quelques auteurs ont cru devoir transmettre à la postérité qu'on a vu un corbeau, pressé de la soif, jetter des cailloux dans une urne sépulcrale où se conservoit l'eau du ciel : comme il n'y pouvoit atteindre et qu'il n'osoit descendre au fond de l'urne, il faisoit ainsi monter l'eau jusqu'à ce qu'elle fût à sa portée.

LXI. 44. Nec Diomedeas præteribo aves: Juba cataractas vocat: eis esse dentes, oculosque igneo colore, ceterò candidis, tradens. Duos semper iis duces: alterum ducere agmen, alterum cogere. Scrobes excavare rostro, indè crate consternere, et operire terrâ, quæ antè fuerit egesta: in his fetificare. Fores binas omnium scrobibus: orientem spectare, quibus exeant in pascua: occasum, quibus redeant. Alvum exoneraturas subvolare semper, et contrario flatu.

Uno hæ in loco totius orbis visuntur, in insulâ, quam diximus nobilem Diomedis tumulo atque delubro, contrà Apuliæ oram, fulicarum similes. Advenas barbaros clangore infestant, Græcis tantùm adulantur, miro discrimine, velùt generi Diomedis hoc tribuentes: ædemque eam quotidie pleno gutture madentibus pennis perluunt atque purificant: undè origo fabulæ, Diomedis socios in earum effigies mutatos.

LXII. 45. Non omittendum est, cùm de in-

Je ne passerai pas sous silence les oiseaux de Diomède. Juba les nomme cataractes. Il dit qu'ils ont des dents, les yeux de couleur de feu, et le plumage blanc : qu'ils ont toujours deux chefs, dont l'un conduit la troupe et l'autre ferme la marche : qu'ils creusent des trous avec leur bec, et qu'ils les couvrent d'une espèce de claie sur laquelle ils étendent la terre qu'ils en ont tirée. C'est là qu'ils font leurs nids. Chaque trou a deux ouvertures, l'une vers l'Orient par laquelle ils sortent pour chercher leur nourriture, l'autre vers l'Occident par laquelle ils rentrent. Pour se vider, ils s'élèvent toujours en l'air, volant contre le vent.

Ces oiseaux, qui ressemblent aux foulques, ne se voient que dans un seul lieu de l'univers, dans une île située vis-à-vis les côtes de l'Apulie, et que j'ai dite être célèbre par le tombeau et par le temple de Diomède. Ils fatiguent de leurs cris les étrangers qui abordent dans l'île; et par un discernement qui tient du prodige, ils ne témoignent d'amitié qu'aux Grecs, comme s'ils rendoient hommage aux compatriotes de ce héros. Chaque jour ils arrosent son temple et le purifient avec l'eau qu'ils répandent de leur bec et qu'ils secouent de leurs ailes trempées. C'est ce qui a donné lieu à la fable des compagnons de Diomède changés en oiseaux.

Puisque je parle ici de l'intelligence des ani-

geniis disserimus, è volucribus hirundines esse indociles, è terrestribus mures : cùm elephanti jussa faciant, leones jugum subeant, in mari vituli totque piscium genera mitescant.

LXIII. 46. Bibunt aves suctu : ex his, quibus longa colla, intermittentes, et capite resupinato velùt infundentes sibi. Porphyrio solus morsu bibit. Idem est, proprio genere, omnem cibum aquâ subindè tinguens, deindè pede ad rostrum, velutì manu, adferens. Laudatissimi in Commagene. Rostra iis et prælonga crura rubent.

LXIV. 47. Hæc quidèm et hæmatopodi, multò minori, quamquàm eâdem crurum altitudine. Nascitur in Ægypto. Insistit ternis digitis. Præcipuè ei pabulum muscæ. Vita in Italiâ paucis diebus.

LXV. Graviores omnes fruge vescuntur, altivolæ carne tantùm. Inter aquaticas, mergi soliti sunt devorare quæ ceteræ reddunt.

LXVI. Olorum similitudinem onocrotali ha-

maux, il ne faut pas omettre que, parmi les oiseaux, les hirondelles, et, parmi les animaux terrestres, les rats sont indociles à toutes les leçons, tandis que les éléphans exécutent les ordres qu'on leur donne, que les lions se laissent atteler à des chars, que les veaux marins et tant d'autres poissons s'apprivoisent.

Les oiseaux boivent en aspirant : ceux qui ont un long cou boivent à plusieurs reprises, et en renversant la tête comme s'ils versoient l'eau dans leur corps. Le porphyrion seul (la poule sultane) boit comme en mordant. Il a aussi l'habitude de tremper dans l'eau tout ce qu'il veut manger, ensuite il le porte à son bec avec le pied, comme avec une main. Les plus vantés viennent de la Commagène. Ils ont le bec rouge, ainsi que les jambes qui sont très-longues.

Il en est de même de l'hématopode qui, beaucoup plus petit, n'est pas moins haut monté sur ses jambes. Il naît en Égypte. Il a trois doigts à chaque pied. Il se nourrit principalement de mouches. Transporté en Italie, il y meurt au bout de quelques jours.

Les oiseaux pesans sont frugivores : ceux de haut vol ne vivent que de chair. Parmi les aquatiques, les plongeons dévorent ce que rendent les autres.

Les onocrotales ressemblent aux cygnes, ils

bent : nec distare existimarentur omninò, nisi faucibus ipsis inesset alterius uteri genus. Hùc omnia inexplebile animal congerit, mira ut sit capacitas. Mox perfectâ rapinâ, sensìm indè in os redditâ, in veram alvum ruminantis more refert. Gallia hos septemtrionali proxima oceano mittit.

LXVII. In Hercynio Germaniæ saltu invisitata genera alitum accepimus, quarum plumæ ignium modo colluceant noctibus. In ceteris nihil præter nobilitatem longinquitate factam, memorandum occurrit.

48. Phalerides in Seleuciâ Parthorum, et in Asiâ, aquaticarum laudatissimæ : rursùs Phasianæ in Colchis geminas ex plumâ aures submittunt, subriguntque. Numidicæ in parte Africæ Numidiâ, omnique jàm in Italiâ.

LXVIII. Phœnicopteri linguam præcipui saporis esse, Apicius docuit, nepotum omnium altissimus gurges. Attagen maximè Ionius celebratur, vocalis aliàs, captus verò ob-

n'en diffèrent qu'en ce qu'ils ont au bas du gosier une poche qui tient lieu d'un double estomac. Cette poche est d'une grande capacité : c'est là que cet animal insatiable amasse tout ce qu'il mange. Quand il ne trouve plus rien, il rapporte peu à peu dans son bec ce qu'il a mangé, et le fait passer dans le véritable estomac, à la manière des animaux ruminans. Ces oiseaux nous viennent de la Gaule voisine de l'Océan Septentrional.

On dit que dans la forêt Hercynienne en Germanie, il existe une sorte d'oiseaux que nous n'avons point vus et dont les plumes brillent la nuit comme des feux. Les autres n'ont de célébrité que par la distance où ils sont de nous.

Dans la Séleucie, province des Parthes, et dans l'Asie sont les phalérides (les piettes), les plus estimés des oiseaux aquatiques : dans la Colchide sont les faisans, qui ont au-dessus de chaque oreille une touffe de plumes qu'ils baissent et redressent à volonté. La Numidie, en Afrique, produit les peintades, qui se trouvent aujourd'hui dans toute l'Italie.

Apicius, le plus raffiné de tous les gourmands, a enseigné que la langue du phénicoptère est un mets délicieux. On vante surtout l'attagas d'Ionie. Celui-ci perd la voix en perdant la liberté. On le comptoit autrefois parmi

mutescens, quondàm existimatus inter raras aves. Jàm et in Galliâ Hispaniâque capitur, et per Alpes etiàm, ubì et phalacrocoraces, aves Balearium insularum peculiares : sicùt Alpium pyrrhocorax, luteo rostro, niger : et præcipuo sapore lagopus : pedes leporino villo nomen ei hoc dedêre, ceterò candidæ, columbarum magnitudine. Non extrà terram eam vesci facile, quandò nec viva mansuescit, et corpus occisæ statìm marcescit. Est et alia nomine eodem, à coturnicibus magnitudine tantùm differens, croceo tinctu cibis gratissima. Visam in Alpibus ab se peculiarem Ægypti et ibim Egnatius Calvinus præfectus earum prodidit.

LXIX. 49. Venere in Italiam, Bebriacensibus bellis civilibus, trans Padum et novæ aves (ità enìm adhùc vocantur) turdorum specie, paulum infrà columbas magnitudine, sapore gratæ. Baleares insulæ nobiliorem etiàm suprà dicto porphyrionem mittunt. Ibì et buteo accipitrum generis in honore mensarum est : itèm

les oiseaux rares. Mais on le prend aujourd'hui dans la Gaule, en Espagne, et même sur les Alpes, où se trouvent aussi le phalacrocorax, oiseau particulier aux îles Baléares, le choquart, dont le bec est jaune et le plumage noir, et le lagopède qui est un excellent manger; ce nom lui vient de ce qu'il a les pieds garnis d'un poil semblable à celui du lièvre. Son plumage est blanc, et sa grandeur est celle du pigeon. Il n'est pas facile d'en manger hors de son pays natal, parce qu'il ne s'apprivoise jamais, et que sa chair se corrompt promptement. Il est un autre oiseau du même nom, qui ne diffère de la caille que par la grandeur: sa chair, de couleur safranée, est très agréable. Egnatius Corvinus, préfet des Alpes, dit avoir vu sur ces montagnes un ibis, quoique cet oiseau soit propre à l'Égypte.

Pendant la guerre civile de Bédriac, les oiseaux nouveaux (on les connoît encore aujourd'hui sous ce nom), sont venus s'établir en Italie, au delà du Pô. Ils ressemblent aux grives, sont un peu moins grands que les pigeons, et d'un fort bon goût. Les îles Baléares nous envoient un porphyrion d'une espèce plus estimée que celui dont j'ai parlé plus haut. Dans ce pays, la bondrée, oiseau du genre de l'épervier, est recherchée pour la table, ainsi

bibiones : sic enim vocant minorem gruem.

LXX. Pegasos equino capite volucres, et gryphas auritâ aduncitate rostri fabulosos reor : illos in Scythiâ, hos in Æthiopiâ. Equidem et tragopana, de quâ plures adfirmant, majorem aquilâ, cornua in temporibus curvata habentem, ferruginei coloris, tantùm capite phœniceo. Nec sirenes impetraverint fidem : licet adfirmet Dino, Clitarchi celebrati auctoris pater, in Indiâ esse : mulcerique earum cantu, quos gravatos somno lacerent. Qui credit ista, et Melampodi profectò, aures lambendo, dedisse intellectum avium sermonis dracones non abnuet : vel quæ Democritus tradit, nominando aves, quarum confuso sanguine serpens gignatur : quem quisquis ederit, intellecturus sit alitum colloquia : quæque de unâ ave galeritâ privatim commemorat, etiam sine his immensâ vitæ ambage circa auguria.

Nominantur ab Homero scopes, avium ge-

que les bibions : c'est le nom qu'on donne à la petite grue.

Je mets au rang des fables les pégases à tête de cheval, et les griffons aux oreilles saillantes, au bec crochu ; les premiers dans la Scythie, les seconds dans l'Éthiopie. J'en dis autant du tragopan, en dépit des auteurs qui assurent qu'il est plus grand que l'aigle, qu'il a sur les tempes deux cornes recourbées, que son plumage est de la couleur de la rouille, et sa tête empourprée. Je ne crois pas plus aux sirènes, quoique Dinon, père de Cléarque, auteur célèbre, affirme qu'elles existent dans l'Inde, et qu'elles séduisent les hommes par leurs chants, afin de les mettre en pièces lorsqu'ils seront endormis. Qui peut adopter de tels contes, est digne aussi de croire que des dragons donnèrent à Mélampe l'intelligence du langage des oiseaux, en lui léchant les oreilles ; il croira ce qu'a dit Démocrite, qu'en mêlant le sang de quelques oiseaux qu'il nomme, il naîtra un serpent ; que quiconque mangera ce serpent, comprendra les entretiens des oiseaux : il admettra de même les merveilles que cet écrivain rapporte du cochevis en particulier. La science augurale n'est-elle pas assez embrouillée sans l'embarrasser encore de toutes ces rêveries ?

Homère parle de certains oiseaux qu'il nomme scopes. Pour moi, j'ai peine à conce-

nus : neque harum satyricos motus, cùm insidentur, plerisque memoratos facilè conceperim mente : neque ipsæ jàm avès noscuntur. Quamobrem de confessis disseruisse præstiterit.

LXXI. 50. Gallinas saginare Deliaci cœpere : undè pestis exorta opimas aves et suopte corpore unctas devorandi. Hoc primùm antiquis cenarum interdictis exceptum invenio jàm lege C. Fannii cos. XI. annis antè tertium Punicum bellum, « ne quid volucre poneretur, » præter unam gallinam, quæ non esset altilis » : quod deindè caput translatum per omnes leges ambulavit. Inventumque diverticulum est, in fraude earum, gallinaceos quoque pascendi lacte addito cibis : multò ità gratiores adprobantur. Feminæ quidem ad saginam non omnes eliguntur, nec nisi in cervice pingui cute. Posteà culinarum artes, ut clunes spectentur, ut dividantur in tergora, ut à pede uno dilatatæ repositoria occupent. Dedêre et Parthi cocis suos mores. Nec tamen in hoc mango-

voir ce que la plupart des auteurs racontent des mouvemens grotesques que font ces scopes, lorsqu'ils sont entourés par les chasseurs. Ces oiseaux même ne sont plus connus (33). Il vaut mieux donner quelques détails sur ceux dont l'existence n'est pas contestée.

Les Déliens ont les premiers engraissé des poules. C'est d'eux que vient cette fureur de dévorer des oiseaux chargés d'embonpoint et arrosés de leur propre lard. La loi de C. Fannius, consul onze ans avant la troisième guerre punique, me fait voir que cet abus est le premier qui ait été interdit par les anciennes lois somptuaires (34). Elles défendoient qu'on servit d'autre volaille qu'une seule poule de basse-cour. Cette défense a été répétée depuis dans toutes les lois somptuaires. Pour les éluder, on a imaginé de nourrir de jeunes coqs avec de la pâte détrempée dans le lait. On prétend qu'ils en sont plus délicats. Au surplus, toutes les poules ne sont pas également bonnes pour l'engrais. On ne choisit que celles qui ont la peau du cou grasse. Après cela, s'exerce le talent du cuisinier (35) : il faut que les cuisses de la volaille aient une belle apparence; qu'elle soit fendue le long du dos, et que, dès qu'on la soulève par un seul pied, les différentes parties s'étendent sur toute la capacité du plat, et dépassent même les bords. Les Parthes aussi

nio quidquam totum placet : hîc clune, alibì pectore tantùm laudatis.

LXXII. Aviaria primus instituit, inclusis omnium generum avibus, M. Lænius Strabo Brundisii equestris ordinis. Ex eo cœpimus carcere animalia coercere, quibus rerum natura cœlum adsignaverat.

51. Maximè tamen insignis est in hâc memoriâ, Clodii Æsopi tragici histrionis patina, H-S. centum taxata : in quâ posuit aves cantu aliquo aut humano sermone vocales, H-S. senis singulas coemptas : nullâ aliâ inductus suavitate, nisì ut in his imitationem hominis manderet, ne quæstus quidem suos reveritus illos opimos et voce meritos : dignus prorsùs filio, à quo devoratas diximus margaritas. Non sit tamen (ut verum fatear) facile inter duos judicium turpitudinis : nisì quòd minus est summas rerum naturæ opes, quàm hominum linguas, cenasse.

LXXIII. 52. Generatio avium simplex videtur esse, cùm et ipsa sua habeat miracula,

ont donné leurs modes à nos cuisiniers (36). Et pourtant, malgré tout leur savoir-faire, nulle pièce ne plaît toute entière. Ici on ne vante que la cuisse, là on n'aime que l'estomac.

Lénius Strabon, de l'ordre des chevaliers, fit, le premier, construire à Brindes des volières où il renferma des oiseaux de toute espèce (37). C'est de ce moment que nous avons resserré dans une prison les animaux à qui la nature avoit assigné le ciel pour domaine.

Mais ce qu'il y a de plus fameux en ce genre, c'est le plat qui fut servi au tragédien Clodius Ésopus. Il coûta cent mille sesterces (22,500 f.) Il n'étoit composé que d'oiseaux qui chantent ou qui parlent. Ésopus les avoit payés chacun six mille sesterces (1350 f.), sans y chercher d'autre plaisir que celui de manger en eux une imitation de l'homme. Il oublioit donc, ce mortel sans pudeur, que c'étoit à sa voix qu'il devoit lui-même son immense fortune : digne père de ce Clodius qui dévora des perles, comme je l'ai rapporté plus haut. A dire vrai, il n'est pas aisé de prononcer lequel des deux a commis l'action la plus indigne. Peut-être cependant est-il moins horrible d'avoir mangé les chef-d'œuvres les plus riches de la nature, que de s'être nourri de langues humaines.

La génération des oiseaux paroît simple dans ses moyens, quoiqu'elle ait elle-même ses mer-

quoniàm et quadrupedes ova gignunt, chamæleones, lacertæ, et quæ diximus inter serpentes. Pennatorum autem infecunda sunt, quæ aduncos habent ungues: cenchris sola ex his suprà quaterna edit ova. Tribuit hoc avium generi natura, ut fecundiores essent fugaces earum, quàm fortes. Plurima pariunt struthiocameli, gallinæ, perdices. Soli coitus avibus duobus modis: feminâ humi considente, ut in gallinis: aut stante, ut in gruibus.

LXXIV. Ovorum alia sunt candida, ut columbis, perdicibus: alia pallida, ut aquaticis: alia punctis distincta, ut meleagridi: alia rubri coloris, ut phasianis, cenchridi. Intùs autem omne ovum volucrum bicolor. Aquaticis lutei plus quàm albi, idque ipsum magis luridum quàm ceteris. Piscium unus color, in quo nil candidi.

Avium ova ex calore fragilia, serpentium ex frigore lenta, piscium ex liquore mollia.

veilles, puisque des quadrupèdes aussi produisent des œufs. Tels sont les caméléons, les lézards et d'autres que nous avons nommés lorsque nous parlions des serpens. Les oiseaux qui ont les ongles crochus sont peu féconds : la cresserelle est la seule de ce genre qui produise au delà de quatre œufs. La nature a donné une plus grande fécondité aux oiseaux timides qu'aux oiseaux courageux : ceux qui font les pontes les plus nombreuses sont l'autruche, la poule et la perdrix. L'accouplement ne s'opère que de deux manières parmi les oiseaux ; la femelle s'accroupit comme la poule, ou reste debout comme la grue.

Les œufs ne sont pas tous de la même couleur. Les uns sont blancs, comme ceux du pigeon et de la perdrix ; d'autres sont pâles, comme ceux des oiseaux aquatiques ; variés et tachetés, comme ceux de la peintade : ceux du faisan et de la cresserelle sont rouges. Tous les œufs des oiseaux sont de deux couleurs en dedans. Ceux des oiseaux aquatiques ont plus de jaune que de blanc, et le jaune est plus pâle que dans les autres. Ceux des poissons n'ont point de blanc. Ils sont d'une seule couleur.

Les œufs des oiseaux sont friables et cassans, à cause de la chaleur de ces animaux : par une raison contraire, ceux des serpens sont souples et flexibles : ceux des poissons sont mous à cause de

Aquatilium, rotunda : reliqua ferè fastigio cacuminata. Exeunt à rotundissimâ sui parte, dùm pariuntur, molli putamine, sed protinùs durescente, quibuscumque emergunt portionibus. Quæ oblonga sint ova, gratioris saporis putat Horatius Flaccus. Feminam edunt, quæ rotundiora gignuntur, reliqua marem. Umbilicus ovis à cacumine inest, ceù gutta eminens in putamine.

53. Quædam omni tempore coeunt, ut gallinæ, et pariunt, præterquàm duobus mensibus hiemis brumalibus. Ex iis juvencæ plura, quàm veteres, sed minora, et in eodem fetu prima ac novissima. Est autem tanta fecunditas, ut aliquæ et sexagena pariant, aliquæ quotidie, aliquæ bis die, aliquæ in tantum ut effetæ moriantur. Adrianis laus maxima.

Columbæ decies anno pariunt, quædam et undecies : in Ægypto verò etiàm brumali mense. Hirundines, et merulæ, et palumbi, et tur-

l'humide dans lequel ils vivent. Les œufs des oiseaux aquatiques sont ronds; les autres sont ordinairement alongés par le bout. Ils sortent de l'animal par le bout le plus gros : au moment de la ponte, la coquille est molle; mais elle se durcit aussitôt, à mesure que chaque partie se montre au jour. Horace pense que les œufs oblongs sont d'un goût plus délicat (38). Les plus ronds produisent des femelles, et les autres des mâles. Sous le sommet de l'œuf est le germe, comme une goutte de liqueur qui surnage dans la coque.

Certains oiseaux s'accouplent et pondent en tout temps, excepté pendant les deux mois qui tiennent au solstice d'hiver. Telles sont les poules. Les jeunes pondent plus souvent que les vieilles, mais leurs œufs sont moins gros. Dans une même ponte, les premiers et les derniers œufs sont les plus petits. Telle est la fécondité des poules que quelques-unes pondent soixante fois avant de couver, d'autres donnent un œuf par jour, d'autres en donnent deux : il en est qui pondent jusqu'à ce qu'elles meurent d'épuisement. Les plus estimées sont les poules d'Adria (39).

Les pigeons font dix et quelquefois onze pontes par an. En Égypte, ils pondent même au solstice d'hiver. Les hirondelles, les merles, les ramiers et les tourterelles font deux pontes chaque an-

tures bis anno pariunt: ceteræ aves ferè semèl. Turdi in cacuminibus arborum luto nidificantes penè contextim, in secessu generant. A coitu diebus decem ova maturescunt in utero. Vexatæ autem gallinæ et columbæ pennâ evulsâ, aliâve simili injuriâ, diutiùs.

Omnibus ovis medio vitelli parva inest velùt sanguinea gutta, quod esse cor avium existimant, primum in omni corpore id gigni opinantes: in ovo certè gutta ea salit, palpitatque. Ipsum animal ex albo liquore ovi corporatur. Cibus in luteo est. Omnibus intùs caput majus toto corpore: oculi compressi capite majores. Increscente pullo, candor in medium vertitur, luteum circumfunditur. Vicesimo die, si moveatur ovum, jàm viventis intrà putamen vox auditur. Ab eodem tempore plumescit: ità positus, ut caput suprà dextrum pedem habeat, dextram verò alam suprà caput. Vitellus paulatim deficit. Aves omnes in pedes nascuntur, contrà quàm reliqua animalia.

née : les autres n'en font ordinairement qu'une. Les grives font leur couvée avant leur départ; elles construisent leurs nids avec de la boue au sommet des arbres, et si près les uns des autres qu'ils forment une espèce de chaîne. Après l'accouplement, les œufs sont dix jours à mûrir dans l'ovaire de la femelle. Les poules et les pigeons qui ont eu les plumes arrachées, ou qui ont été maltraités de quelque autre manière, tardent plus long-temps à pondre.

Tous les œufs ont au milieu du jaune comme une goutte de sang, que plusieurs croient être le cœur de l'oiseau, pensant que, chez tous les animaux, cette partie est celle qui se forme la première. Du moins est-il certain que cette goutte, dans l'œuf, saute et palpite. Le corps de l'animal se forme du blanc, et se nourrit du jaune. Dans tout embrion, la tête est plus grosse que le reste du corps : les yeux sont fermés et plus grands que la tête. A mesure que le poulet prend de l'accroissement, le blanc passe au milieu, le jaune s'étend tout à l'entour. Le vingtième jour, si on remue l'œuf, on entend déjà piper le poussin vivant. Dès-lors il commence à se couvrir de plumes; sa situation est telle que la tête pose sur le pied droit, et l'aile droite sur la tête. Le jaune s'épuise peu à peu. Tous les oiseaux naissent par les pieds; c'est le contraire pour les autres animaux. Il y a des

Quædam gallinæ omnia gemina ova pariunt, et geminos interdùm excludunt, ut Cornelius Celsus auctor est, alterum majorem. Aliqui negant omninò geminos excludi. Plus vicena quina incubanda subjici vetant. Parere à brumâ incipiunt. Optima fetura antè vernum æquinoctium. Post solstitium nata non implent magnitudinem justam, tantòque minùs, quantò seriùs provenere.

LXXV. 54. Ova incubari intrà decem dies edita utilissimum : vetera aut recentiora infecunda. Subjici impari numero debent. Quarto die postquàm cæpere incubari, si contrà lumen cacumine ovorum adprehenso unâ manu, purus et uniusmodi perluceat color, sterilia existimantur esse, proque eis alia substituenda. Et in aquâ est experimentum : inane fluitat : itàque sidentia, hoc est, plena, subjici volunt. Concuti verò experimento vetant, quoniàm non gignant confusis vitalibus venis.

Incubationi datur initium post novam lu-

poules dont les œufs renferment toujours deux jaunes. Si l'on en croit Cornélius Celsus, il en éclot quelquefois deux poussins, dont l'un est plus fort que l'autre. Quelques auteurs nient la naissance de ces poussins jumeaux. On prescrit de ne point donner aux poules plus de vingt-cinq œufs à couver. Elles commencent à pondre après le solstice d'hiver. Les meilleures couvées se font avant l'équinoxe du printemps. Les poussins éclos après le solstice d'été n'arrivent pas à leur juste grandeur, et ils y parviennent d'autant moins qu'ils sont nés plus tard après cette époque.

Les œufs qui n'ont pas plus de dix jours sont les meilleurs à faire couver : plus anciens ou trop nouveaux, ils sont inféconds. On doit les mettre sous la poule en nombre impair. Si le quatrième jour après l'incubation commencée, vous prenez un œuf par les deux bouts, et qu'en l'approchant d'une lumière il vous paroisse clair et d'une seule couleur, il est stérile; il faut en substituer un autre. On les éprouve aussi dans l'eau. Les œufs clairs surnagent. On donnera donc à la poule ceux qui vont au fond, ceux-là sont fécondés. Les secouer pour les éprouver, est une mauvaise méthode; car alors les principes de la génération étant brouillés et confondus, les œufs ne produiront rien.

L'incubation doit commencer après la nouvelle

nam, quia priùs inchoatâ non proveniant. Celeriùs excluduntur calidis diebus. Ideò æstate undevicesimo educunt fetum: hieme, XXV. Si incubitu tonuit, ova pereunt: et accipitris auditâ voce vitiantur. Remedium contrà tonitrus, clavus ferreus sub stramine ovorum positus, aut terra ex aratro. Quædam autem et citrà incubitum sponte naturæ gignunt, ut in Ægypti fimetis. Scitum de quodam reperitur, Syracusis tamdiù potare solitum, donèc cooperta terrâ fetum ederent ova.

LXXVI. 55. Quin et ab homine perficiuntur. Julia Augusta, primâ suâ juventâ Tiberio Cæsare ex Nerone gravida, cùm parere virilem sexum admodum cuperet, hôc usa est puellari augurio, ovum in sinu fovendo, atque cùm deponendum haberet, nutrici per sinum tradendo, ne intermitteretur tepor. Nec falsò augurata proditur. Nupèr indè fortasse inventum, ut ova in calido loco imposita paleis igne modico foverentur, homine versante, paritèrque et stato die illinc erumperet fetus. Traditur quædam ars gallinarii

lune : avant, elle ne réussiroit pas. Les œufs éclosent plus vîte pendant les chaleurs. Dix-neuf jours suffisent l'été : l'hiver, il en faut vingt-cinq. Le tonnerre fait périr les œufs : la voix de l'épervier les gâte. Le remède contre les effets du tonnerre, c'est de placer sous la paille du nid un clou de fer ou de la terre détachée d'une charrue. Les œufs peuvent éclore naturellement sans le secours de l'incubation (40), comme on le voit dans les fumiers de l'Égypte. On connoît ce conte d'un Syracusain qui buvoit sans discontinuer, jusqu'à ce que des œufs couverts de terre fussent éclos.

La chaleur humaine est même suffisante pour faire éclore les œufs. Dans sa première jeunesse, l'impératrice Livie, étant femme de Tibérius Néron, et enceinte de Tibère, désiroit ardemment d'avoir un fils. Voulant augurer du sexe de son enfant par le sexe du poussin qui naîtroit, elle imagina de couver un œuf dans son sein; quand il falloit qu'elle le quittât, elle le remettoit à sa nourrice pour en prendre le même soin, afin qu'il ne se refroidît pas. On rapporte qu'elle ne fut point trompée par le présage. C'est peut-être delà qu'est venue cette invention récente d'échauffer, par un feu modéré, des œufs placés sur la paille, dans un lieu sec et tempéré : un homme les retourne de temps en temps, et ils éclosent tous à la fois

cujusdam, dicentis quod ex quâque esset. Narrantur et mortuâ gallinâ mariti earum visi succedentes invicem, et reliqua fetæ more facientes, abstinentesque se à cantu. Super omnia *est* anatum ovis subditis atque exclusis admiratio, primò non planè agnoscentis fetum : mox incertos incubitus sollicitè convocantis : postremò lamenta circà piscinæ stagna, mergentibus se pullis naturâ duce.

LXXVII. 56. Gallinarum generositas spectatur cristâ erectâ, interdùm geminâ, pennis nigris, ore rubicundo, digitis imparibus, aliquandò et super quatuor digitos transverso uno. Ad rem divinam, luteo rostro pedibusque, puræ non videntur : ad opertanea sacra, nigræ. Est et pumilionum genus non sterile in his, quod non in alio genere alitum, sed quibus certa fecunditas rara, et incubatio ovis noxia.

LXXVIII. 57. Inimicissima autem omnium generi pituita, maximèque inter messis et vin-

au jour marqué. On parle du talent d'un nourrisseur de volailles qui, à l'inspection d'un œuf, disoit de quelle poule il étoit sorti (41). On raconte qu'une poule étant morte, des coqs prirent successivement sa place, et remplirent toutes les fonctions d'une bonne couveuse, s'abstenant même de chanter. Mais le spectacle le plus singulier, c'est de voir une poule à qui l'on a fait couver des œufs de canne, méconnoître d'abord les poussins qui en sont éclos, ensuite appeler avec inquiétude ces nouveaux nés dont elle ose à peine se croire la mère, enfin s'agiter et se lamenter sur le bord d'un étang, lorsque, guidés par la nature, ils vont se plonger dans l'eau.

Une bonne poule doit avoir la crête droite, ou même double, le bout de l'aile noir, le bec rouge, les doigts inégaux, quelquefois même un cinquième doigt placé transversalement : celles qui ont le bec et les pieds jaunes ne sont pas réputées pures pour les sacrifices. On choisit des poules noires pour les mystères de la bonne déesse. Il y a aussi une espèce naine qui n'est pas stérile : c'est ce qu'on ne voit dans aucun autre genre d'oiseaux ; mais elles pondent rarement, sans époque fixe, et leur incubation ne produit rien.

La maladie la plus dangereuse pour toute l'espèce est la pepie, surtout entre la moisson

demiæ tempus. Medicina in fame, et cubitus in fumo, utique si ex lauro, aut herbâ sabînâ fiat: penna per transversas inserta nares, et per omnes dies mota: cibus, allium cum farre, aut aquâ perfusus, in quâ maduerit noctua, aut cum semine vitis albæ coctus; et quædam alia.

LXXIX. 58. Columbæ proprio ritu osculantur antè coitum. Pariunt ferè bina ova: ità naturâ moderante, ut aliis crebrior sit fetus, aliis numerosior. Palumbes et turtures plurimùm terna: nec plus quàm bìs vere pariunt: atque ità, si prior fetus corruptus est: et quamvìs tria pepererint, numquàm plus duobus educunt. Tertium quod irritum est, urinum vocant. Palumbis incubat femina post meridiana in matutinum, ceterò mas. Columbæ marem semper et feminam pariunt, priorem marem, postridie feminam. Incubant in eo genere ambo, interdiù mas, noctu femina. Excludunt vicesimo die. Pariunt à coitu quinto. Æstate quidem interdùm binis mensibus terna educunt paria: nàm decimo-

et la vendange. Les remèdes sont la diète et les fumigations de laurier et de sabine. On leur passe aussi dans les narines une plume qu'on retourne tous les jours. Il faut les nourrir avec de la farine mêlée d'ail ou détrempée dans une eau où l'on aura plongé un chat-huant, ou cuite avec de la graine de couleuvrée sauvage. On indique encore d'autres recettes.

Les pigeons préludent par des baisers à des caresses plus intimes. Ils pondent ordinairement deux œufs. La nature a voulu que la ponte fût plus fréquente dans certaines espèces, et plus nombreuse dans d'autres. Les ramiers et les tourterelles donnent au plus trois œufs. Ils ne font que deux pontes au printemps, encore faut-il que la première couvée ait été détruite : lors même qu'ils ont pondu trois œufs, il n'en éclot que deux ; le troisième, qui est infécond, se nomme *œuf du vent*. La femelle du ramier couve depuis midi jusqu'au lendemain matin, le mâle la remplace le reste du temps. Les pigeons produisent toujours un mâle et une femelle ; le mâle éclot le premier, et la femelle le lendemain. Ils couvent tous les deux, le mâle pendant le jour, la femelle pendant la nuit. Leurs œufs éclosent le vingtième jour. La femelle pond cinq jours après l'approche du mâle. En été, ils font quel-

octavo die excludunt, statimque concipiunt. Quare inter pullos sæpè ova inveniuntur, et alii provolant, alii erumpunt. Ipsi deindè pulli quinquemestres fetificant. Et ipsæ autem inter se (si mas non sit) feminæ æquè saliunt, pariuntque ova irrita, ex quibus nihil gignitur : quæ hypenemia Græci vocant.

59. Pavo à trimatu parit. Primo anno unum aut alterum ovum, sequenti quaterna quinave, ceteris duodena, non ampliùs, intermittens binos dies ternosve parit, et ter anno, si gallinis subjiciantur incubanda. Mares ea frangunt desiderio incubantium. Quapropter noctu et in latebris pariunt, aut in excelso cubantes : et nisì molli strato excepta, franguntur. Mares singuli quinis sufficiunt conjugibus. Cùm singulæ aut binæ fuere, corrumpitur salacitate fecunditas. Partus excluditur diebus tèr novenis, aut tardiùs tricesimo.

Anseres in aquâ coeunt, pariunt vere : aut si brumâ coivere, post solstitium, quadra-

quefois trois couvées en deux mois; car alors leurs œufs éclosent le dix-huitième jour, et les femelles se remettent de suite à pondre. Aussi trouve-t-on souvent des œufs parmi les petits, et voit-on des pigeonneaux qui s'envolent du nid, pendant que d'autres sortent de l'œuf. Les petits à leur tour produisent au bout de cinq mois. Les femelles elles-mêmes, lorsqu'elles sont privées de mâles, s'excitent entre elles, et pondent des œufs clairs qui ne produisent rien : les Grecs nomment ces œufs hypénémiens.

L'âge de la pleine fécondité pour le paon est à trois ans. Il pond la première année un ou deux œufs; la seconde quatre ou cinq, et les autres douze; jamais plus. Il ne pond que de trois ou quatre jours l'un. Si on fait couver ses œufs par une poule, il fait trois pontes. Les mâles brisent les œufs afin de jouir de la couveuse. C'est pourquoi la femelle pond la nuit et dans un lieu retiré, ou sur le juchoir même où elle est perchée, et l'œuf se brise si on n'étend au-dessous de la paille pour le recevoir. Chaque mâle suffit à cinq femelles. Lorsqu'il n'en a qu'une ou deux, il trouble l'œuvre de la génération à force d'en répéter les actes. Les œufs éclosent le vingt-septième jour ou le trentième au plus tard.

Les oies se joignent dans l'eau. Elles pondent au printemps, ou quarante jours après le sol-

ginta propè. Bis anno, si priorem fetum gallinæ excludant: aliàs plurima ova sedecim: paucissima, septem. Si quis surripiat, pariunt donèc rumpantur. Aliena non excludunt. Incubanda subjici utilissimum novem, aut undecim. Incubant feminæ tantùm tricenis diebus: si verò tepidiores sint, vigintiquinque. Pullis eorum urtica contactu mortifera, nec minùs aviditas, nùnc satietate nimiâ, nùnc suàmet vi: quandò adprehensâ radice, morsu sæpè conantes avellere, antè colla sua abrumpunt. Contrà urticam remedium est, stramento ab incubitu subdita radix earum.

60. Ardeolarum tria genera: leucon, asterias, pellos. Hi in coitu anguntur. Mares quidèm cum vociferatu sanguinem etiàm ex oculis profundunt. Nec minùs ægrè pariunt gravidæ. Aquila tricenis diebus incubat, et ferè majores alites: minores vicenis, ut milvus et accipiter. Singulos ferè parit, numquàm plus ternos: is qui ægolios vocatur, quaternos,

stice, si elles se sont accouplées l'hiver. On obtient deux pontes, lorsque l'on fait couver leurs premiers œufs par des poules; autrement elles en pondent seize au plus, et sept au moins. Si on leur dérobe leurs œufs, elles continuent de pondre jusqu'à ce qu'elles soient épuisées. Elles ne font point éclore les œufs étrangers à leur espèce. Le mieux est de leur donner neuf ou onze œufs à couver. Les femelles seules couvent pendant trente jours, et pendant vingt-cinq si on les tient chaudement. Le contact de l'ortie est mortel pour leurs poussins. Leur propre avidité ne leur est pas moins funeste, soit par l'excès de nourriture qu'ils prennent, soit par les efforts qu'ils font. Souvent, en voulant arracher une racine, ils se brisent les vertèbres du cou. Le remède contre l'ortie est une racine de cette plante posée sous la paille de leur nid.

Il y a trois sortes de hérons, le blanc, l'étoilé, le cendré. Celui-ci éprouve de grandes douleurs dans l'accouplement. Le mâle jette des cris; le sang même lui sort par les yeux. La femelle ne souffre pas moins lorsqu'elle pond. L'aigle couve pendant trente jours, ainsi que les grands oiseaux. Ceux qui sont moins grands, tels que le corbeau et l'épervier, couvent vingt jours. L'aigle ne produit ordinairement qu'un seul aiglon, et jamais plus de trois.

corvus aliquandò et quinos : incubant totidem diebus. Cornicem incubantem mas pascit. Pica novenos : melancoryphus suprà vicenos parit, semper numero impari : nec alia plures : tantò fecunditas major parvis. Hirundini cæci primò pulli, et ferè omnibus quibus numerosior fetus.

LXXX. Irrita ova, quæ hypenemia diximus, aut mutuâ feminæ inter se libidinis imaginatione concipiunt, aut pulvere : nec columbæ tantùm, sed et gallinæ, perdices, pavones, anseres, chenalopeces. Sunt autem sterilia, et minora, ac minùs jucundi saporis, et magis humida. Quidam et vento putant ea generari ; quâ de causâ etiàm zephyria appellantur. Hæc autem vere tantùm fiunt, incubatione derelictâ, quæ alii cynosura dixere.

Ova aceto macerata in tantum emolliuntur, ut per annulos transeant. Servari ea in lomento,

L'oiseau qu'on nomme *ægolios* (la chouette aux yeux jaunes) produit quatre petits, et le corbeau quelquefois cinq. Ces deux derniers couvent un égal nombre de jours. Lorsque la corneille couve, le mâle pourvoit à sa nourriture. La pie fait neuf œufs, et le bec-figue en pond plus de vingt, toujours en nombre impair : tant la fécondité est plus grande dans les petites espèces ! Les petits des hirondelles ne voient pas dans les premiers jours : il en est ainsi de presque toutes les espèces dont les produits sont nombreux.

Les œufs clairs et sans germe (42), que nous avons nommés hypénémiens, sont le résultat d'une fécondité imparfaite que les femelles se procurent en s'excitant entre elles par un mutuel frottement, ou en se roulant dans la poussière : c'est ce qui arrive non-seulement chez les pigeons, mais chez les poules, les perdrix, les paons, les oies et les chénalopèces. Ces œufs sont stériles, plus petits, moins agréables au goût, plus humides. Quelques-uns les croient produits par le vent, et les ont nommés zéphyriens. Les œufs que d'autres ont nommés cynosures ne se trouvent qu'au printemps, lorsqu'une couvaison a été abandonnée.

Macérés dans le vinaigre, les œufs s'amollissent au point de pouvoir passer par un anneau. Le meilleur moyen de les conserver, c'est de

aut hieme in paleis, æstate in furfuribus, utilissimum. Sale exinaniri creduntur.

LXXXI. 61. Volucrum animal parit vespertilio tantùm, cui et membranaceæ pinnæ uni. Eadem sola volucrum lacte nutrit: ubera admovet. Parens geminos volitat amplexa infantes, secumque portat. Eidem coxendix una traditur, et in cibatu culices gratissimi.

LXXXII. 62. Rursùs in terrestribus ova pariunt serpentes : de quibus nondùm dictum est. Coeunt complexu, adeò circumvolutæ sibi ipsæ, ut una existimari biceps possit. Viperæ mas caput inserit in os, quod illa abrodit voluptatis dulcedine. Terrestrium eadem sola intrà se parit ova unius coloris et mollia, ut pisces. Tertiâ die intrà uterum catulos excludit: deindè singulos singulis diebus parit, viginti ferè numero. Itàque ceteræ tarditatis impatientes, perrumpunt latera, occisâ parente. Ceteræ serpentes contexta ova in terrâ incubant, et fetum sequente excludunt anno. Crocodili

les mettre dans de la farine de féves ou sur la paille en hiver, et dans le son en été. On dit que dans le sel ils se vident entièrement.

De tous les oiseaux, la chauve-souris est le seul qui soit vivipare (43). C'est aussi le seul dont les ailes soient formées d'une membrane : le seul qui ait des mamelles et qui allaite ses petits. Ils sont toujours au nombre de deux. La mère voltige en les tenant embrassés, et les transporte avec elle. On dit qu'elle n'a qu'un os à la cuisse. Elle est très-friande de moucherons.

Parmi les animaux terrestres, les serpens produisent des œufs. Je n'ai point encore parlé de leur génération. Ils s'accouplent en s'embrassant, repliés l'un autour de l'autre, et serrés de si près qu'on croiroit voir un seul serpent à deux têtes. Le mâle de la vipère introduit sa tête dans la gueule de sa femelle qui la ronge dans le transport de sa fureur amoureuse (44). Seule de tous les animaux terrestres, elle produit en elle-même des œufs qui sont mous et d'une seule couleur, comme ceux des poissons. Le troisième jour ils éclosent dans son corps, puis elle en jette un par jour, jusqu'au nombre de vingt. Les derniers, impatiens de sortir, percent les flancs de la mère, et lui donnent la mort. Les autres serpens couvent sur la terre leurs œufs, qui sont tous attachés en-

vicibus incubant, mas et femina. Sed reliquorum quoque terrestrium reddatur generatio.

LXXXIII. 63. Bipedum solus homo animal gignit. Homini tantùm primi coitûs pœnitentia, augurium scilicet vitæ à pœnitendâ origine. Ceteris animalibus stati per tempora anni concubitus: homini (ut dictum est) omnibus horis dierum noctiumque. Ceteris satietas in coitu, homini propè nulla. Messalina Claudii Cæsaris conjux, regalem existimans palmam, elegit in id certamen nobilissimam è prostitutis ancillam mercenariæ stipis, eamque nocte ac die superavit, quinto atque vicesimo concubitu.

In hominum genere maribus diverticula Veneris excogitata, omnia scelere naturæ: feminis verò abortus. Quantùm in hâc parte multò nocentiores quàm feræ sumus? Viros avidiores Veneris hieme, feminas æstate, Hesiodus prodidit.

Coitus aversis elephantis, camelis, tigribus,

semble (45). Ils éclosent l'année suivante. Dans l'espèce du crocodile, le mâle et la femelle couvent alternativement (46). Mais parlons aussi de la génération des autres animaux terrestres.

L'homme est le seul des bipèdes qui soit vivipare. Lui seul se repent, la première fois qu'il a fait usage de la femme. Tel est donc le triste présage de notre existence, un repentir! Les autres animaux ont des saisons déterminées pour se perpétuer par l'union des sexes : l'homme peut, comme je l'ai déjà dit, se reproduire à toutes les heures du jour et de la nuit. Chez les autres, la jouissance amène la satiété ; l'homme en est presque insatiable. Messaline, femme de l'empereur Claude (47), jugeant une telle victoire digne de la maîtresse de l'empire, choisit dans les plus vils repaires de la débauche la plus fameuse de toutes les prostituées, et triompha de cette illustre rivale ; elle avoit soutenu vingt-cinq assauts dans l'espace d'un jour et d'une nuit.

Il étoit réservé à la perversité humaine d'imaginer pour un sexe des unions qui outragent la nature, et pour l'autre l'art impie des avortemens. Ah! combien nous sommes en ce genre plus coupables que les brutes! Hésiode a écrit que les hommes sont plus ardens l'hiver, et les femmes l'été.

Les éléphans, les chameaux, les tigres, les

lyncibus, rhinoceroti, leoni, dasypodi, cuniculis, quibus aversa genitalia. Cameli etiàm solitudines, aut secreta certè petunt : neque intervenire datur sinè pernicie. Coitus totâ die : et his tantùm ex omnibus quibus solida ungula. In quadrupedum genere mares olfactus accendit. Avertuntur et canes, phocæ, lupi, in medioque coitu, invitique etiàm cohærent. Supradictorum plerisque feminæ priores superveniunt, reliquis mares. Ursi autem, ut dictum est, humanitùs strati, herinacei stantes ambo inter se complexi : feles, mare stante, feminâ subjacente : vulpes, in latera projectæ, maremque feminâ amplexâ. Taurorum cervorumque feminæ vim non tolerant : eâ de causâ ingrediuntur in conceptu. Cervi vicissìm ad alias transeunt, et ad priores redeunt. Lacertæ, ut ea quæ sinè pedibus sunt, circumplexu Venerem novere.

Omnia animalia quò majora corpore, hôc minùs fecunda sunt. Singulos gignunt elephanti, cameli, equi : acanthis duodenos,

lynx, les rhinocéros, les lions, les dasypodes et les lapins qui ont les parties de la génération dirigées en arrière, s'accouplent croupe à croupe. Les chameaux cherchent les solitudes ou du moins des lieux écartés : il y aurait beaucoup de danger à les troubler. Leur accouplement dure un jour entier ; ce qui n'arrive qu'à eux parmi les solipèdes. Chez tous les quadrupèdes, l'odeur de la femelle excite le mâle. Les chiens, les phoques et les loups se retournent au milieu de l'accouplement, et restent attachés ensemble, même malgré eux. Dans la plupart des espèces que j'ai nommées, les femelles sautent les premières sur les mâles. Les ours, ainsi que je l'ai dit, s'accouplent couchés, à la manière de l'homme : les hérissons, tous deux debout et se tenant embrassés : les chats, le mâle dressé et la femelle étendue sous lui : les renards couchés sur le côté, la femelle embrassant le mâle. Les vaches et les biches ne peuvent soutenir les attaques du mâle ; voilà pourquoi elles marchent au moment de la conception. Les cerfs passent successivement à différentes biches, puis reviennent aux premières. Les lézards s'accouplent en s'entortillant l'un à l'autre, comme font tous les animaux sans pieds.

Tous les animaux sont d'autant moins féconds qu'ils sont plus grands. L'éléphant, le

avis minima. Ocissimè pariunt, quæ plurimos gignunt. Quo majus est animal, tanto diutiùs formatur in utero. Diutiùs gestantur, quibus longiora sunt vitæ spatia. Neque crescentium tempestiva ad generandum ætas. Quæ solidas habent ungulas, singulos; quæ bisulcas, et geminos pariunt. Quorum in digitos pedum fissura divisa est, ea numerosiora in fetu. Sed superiora omnia perfectos edunt partus, hæc inchoatos: in quo sunt genere leænæ, ursæ: et vulpes informia etiàm magis, quàm supradicta, parit: rarumque est videre parientem. Posteà lambendo calefaciunt fetus omnia ea, et figurant. Pariunt plurimùm quaternos.

Cæcos autem gignunt canes, lupi, pantheræ, thoes. Canum plura genera. Laconicæ octavo mense utrimque generant. Ferunt sexaginta diebus, et plurimùm tribus. Ceteræ canes et semestres coitum patiuntur. Implentur omnes uno coitu. Quæ antè justum tempus concepere, diutiùs cæcos habent ca-

chameau, le cheval ne produisent qu'un petit; le chardonneret, très-petit oiseau, en produit jusqu'à douze. Ceux qui multiplient le plus enfantent aussi le plus vîte. Plus un animal est grand, plus il est de temps à se former dans le corps de la mère. La gestation est d'une plus longue durée dans les espèces dont la vie est plus étendue. Les animaux ne sont en état d'engendrer que lorsqu'ils ont pris leur accroissement. Les solipèdes ne font qu'un petit; les pieds-fourchus en font deux. Les portées des fissipèdes sont plus nombreuses. Les premiers produisent leurs petits parfaits; les fissipèdes ne les produisent qu'ébauchés : de ce genre sont les lionnes et les ourses; ceux du renard sont encore plus informes : il est rare de surprendre la femelle du renard au moment où elle met bas. Ces animaux échauffent leurs petits et leur donnent une forme en les léchant. Ils en produisent au plus quatre.

Le chien, le loup, la panthère et le thos naissent avec les yeux fermés. Les chiens forment plusieurs espèces. Ceux de Laconie engendrent à huit mois. Les femelles portent soixante ou soixante-trois jours au plus. Celles des autres races reçoivent le mâle à six mois. Un seul accouplement suffit pour qu'elles conçoivent. Celles qui ont été couvertes avant cet âge gardent leurs petits plus long-temps aveugles, et

tulos, nec omnes totidem diebus. Existimantur in urinâ attollere crus ferè semestres: id est signum consummati virium roboris: feminæ hoc idem sidentes. Partus duodeni, quibus numerosissimi: ceterò quini, seni, aliquandò singuli, quod prodigiosum putant, sicùt omnes mares, aut omnes feminas gigni. Primos quoque mares pariunt: in ceteris alternant. Ineuntur à partu sexto mense. Octonos Laconicæ pariunt. Propria in eo genere maribus labore salacitas. Vivunt Laconici annis denis, feminæ duodenis: cetera genera quindenos annos, aliquandò et vicenos: nec totâ suâ ætate generant, ferè à duodecimo desinentes. Felium et ichneumonum reliqua, ut canum. Vivunt annis senis.

Dasypodes omni mense pariunt, et superfetant, sicùt lepores. À partu statim implentur. Concipiunt, quamvis ubera siccante fetu. Pariunt verò cæcos. Elephanti, ut diximus, pariunt singulos, magnitudine vituli trimestris. Cameli duodecim mensibus ferunt: tri-

tous ne le sont pas un égal nombre de jours. A six mois, les mâles lèvent la cuisse pour uriner; ce qui indique qu'ils ont pris tout leur accroissement. Les femelles s'accroupissent. Les portées les plus nombreuses sont de douze; mais ordinairement elles sont de cinq, de six, quelquefois d'un seul, ce qui est regardé comme un prodige, de même que lorsque les petits sont tous mâles ou tous femelles. Les premières portées ne donnent que des mâles : dans les suivantes, les mâles et les femelles sont en nombre égal. Elles retournent au mâle six mois après avoir mis bas. Les chiennes de Laconie font huit petits (48). Ce qui est particulier à cette race, c'est que la fatigue rend les mâles plus ardens. Ces derniers vivent dix ans, et les femelles douze. Les autres vivent quinze et quelquefois vingt ans. Ils n'engendrent pas durant toute leur vie; ils cessent à peu près à la douzième année. Le chat et l'ichneumon ont le même nombre de petits que le chien. Ils vivent six ans.

Les femelles des dasypodes produisent tous les mois, et sont sujettes à la superfétation, comme les lièvres. Elles redeviennent pleines aussitôt qu'elles ont mis bas, et conçoivent en même temps qu'elles nourrissent. Leurs petits naissent les yeux fermés. Les éléphans, comme je l'ai dit plus haut, ne produisent qu'un pe-

matu pariunt vere, iterùmque post annum implentur à partu. Equas autem post tertium diem, aut post unum ab enixu utiliter admitti putant, coguntque invitas. Et mulier septimo die concipere facillimè creditur.

Equarum jubas tondere præcipiunt, ut asinorum in coitu patiantur humilitatem: comantes enim gloriâ superbire. A coitu solæ animalium currunt ex adverso Aquilone Austrove, proùt marem aut feminam concepere. Colorem illicò mutant rubriore pilo, vel quicumque sit, pleniore: hôc argumento desinunt admittere, etiàm nolentes. Nec impedit partus quasdam ab opere, falluntque gravidæ.

Vicisse Olympia prægnantem Echecratidis Thessali invenimus. Equos, et canes, et sues initum matutinum appetere, feminas autem post meridiem blandiri diligentiores tradunt.

tit, de la grandeur d'un veau de trois mois. La femelle du chameau porte douze mois. Elle conçoit à trois ans, se délivre au printemps, et reçoit le mâle au bout d'un an. Quelques-uns pensent qu'il est utile de faire couvrir la jument trois jours, ou même un jour après qu'elle a pouliné, et la contraignent de recevoir le mâle. On croit que la femme elle-même devient facilement enceinte le septième jour après l'accouchement.

On recommande de couper le crin des juments pour qu'elles consentent à se mésallier avec l'âne; fières de leur parure, elles le rejeteroient avec mépris. Elles seules, de tous les animaux, après qu'elles ont été couvertes, courent vers le nord ou le midi, selon qu'elles ont conçu un mâle ou une femelle. Leur couleur change aussitôt. Le poil devient plus rouge, ou s'il est d'une autre couleur, il devient plus foncé; alors elles ne souffrent plus les approches du mâle, elles le refusent même avec obstination. Plusieurs nourrissent sans cesser de travailler, et quelquefois on ne s'aperçoit pas qu'elles sont pleines.

Nous lisons que la jument du Thessalien Échécratide étoit pleine lorsqu'elle remporta le prix aux courses d'Olympie. Des observateurs exacts disent que les chevaux, les porcs et les chiens recherchent les femelles le matin, et que l'après-midi ce sont les femelles qui cher-

Equas domitas LX. diebus equire, antequàm gregales: sues tantùm coitu spumam ore fundere: verrem subantis auditâ voce, nisi admittatur, cibum non capere usquè in maciem: feminas autem in tantum efferari, ut hominem lacerent, candidâ maximè veste indutum. Rabies ea aceto mitigatur naturæ asperso.

Aviditas coitûs putatur et cibis fieri: sicùt viro erucâ, pecori cæpâ. Quæ ex feris mitigentur, non concipere, ut anseres: apros verò tardè, et cervos, nec nisi ab infantiâ educatos, mirum est. Quadrupedum prægnantes Venerem arcent, præter equam et suem. Sed superfetant dasypus et lepus tantùm.

LXXXIV. 64. Quæcumque animal pariunt in capita gignunt, circumacto sub enixum fetu: aliàs in utero porrecto. Quadrupedes gestantur extensis ad longitudinem cruribus, et ad alvum suam applicatis: homo in semet conglobatus, inter duo genua naribus sitis.

chent les mâles ; que les juments domptées entrent en chaleur soixante jours avant celles qu'on nourrit en troupeaux : que les porcs seuls écument dans l'accouplement : qu'un porc qui entend la voix d'une truie en chaleur ne mange plus, et maigrit s'il n'en jouit pas ; et que les truies deviennent si furieuses qu'elles déchirent les hommes, surtout ceux qui sont vêtus de blanc. On appaise cette fureur en leur arrosant les parties génitales avec du vinaigre.

On prétend que certains alimens provoquent à l'amour ; que la roquette produit cet effet sur l'homme, et l'oignon sur le bétail. Un fait étonnant, c'est que les oiseaux sauvages ne produisent pas dans l'état de servitude : les oies en sont un exemple ; et que les sangliers et les cerfs, privés de la liberté, n'engendrent que fort tard ; encore faut-il qu'on les ait élevés tout jeunes. Chez les quadrupèdes, les femelles pleines refusent le mâle, excepté la jument et la truie. Mais la superfétation n'a lieu que pour le dasypode et le lièvre.

Tous les animaux vivipares naissent la tête la première. Le fœtus se retourne lorsque le terme approche : jusqu'alors il est étendu dans la matrice. Tant qu'ils sont dans le corps de la mère, les quadrupèdes ont les jambes prolongées et appliquées au ventre. L'homme est courbé et replié, le nez entre les genoux. On croit que les

Molas, de quibus antè diximus, gigni putant, ubì mulier non ex mare, verùm ex semetipsâ tantùm conceperit: ideò nec animari, quià non sit ex duobus: altricemque habere per se vitam illam, quæ satis arboribusque contingat.

65. Ex omnibus, quæ perfectos fetus, sues tantùm et numerosos edunt: itèm plures, contrà naturam solidipedum, aut bisulcorum.

LXXXV. Super cuncta est murium fetus, haud sinè cunctatione dicendus, quamquàm sub auctore Aristotele et Alexandri Magni militibus. Generatio eorum lambendo constare, non coitu, dicitur: ex unâ genitos CXX. tradiderunt: apùd Persas verò, prægnantes et in ventre parentis repertas. Et salis gustatu fieri prægnantes opinantur. Itàque desinit mirum esse, undè vis tanta messes populetur murium agrestium: in quibus illud quoque adhùc latet, quonam modo illa multitudo repentè occidat. Nàm nec exanimes reperiuntur, neque exstat qui murem hieme in agro

moles, dont j'ai parlé plus haut, se forment lorsque la femme conçoit d'elle-même, sans communication avec l'homme; que ces moles ne s'animent point, parce qu'elles ne résultent pas du mélange des deux sexes; et qu'elles n'ont que la vie végétative des plantes et des arbres.

De tous les animaux dont les petits naissent parfaits, les truies seules donnent des portées nombreuses, et en donnent plusieurs dans l'année, ce qui est contre la nature des solipèdes et des pieds-fourchus.

Mais ce qu'il y a de plus étonnant, c'est l'immense fécondité des rats, et ce n'est pas sans hésiter que j'en parlerai, quoique sur la foi d'Aristote et des soldats d'Alexandre. On dit que ces animaux se reproduisent en se léchant, et non par la voie de la copulation; qu'une seule mère a produit cent vingt petits: que chez les Perses, on a trouvé même dans le corps d'une mère des petits qui étoient prêts à produire; qu'elles conçoivent en léchant du sel. Ne soyons donc plus surpris de ce nombre prodigieux de mulots qui dévastent nos moissons. Aujourd'hui même on ignore encore comment cette multitude immense disparoît tout à coup; car on n'aperçoit point leurs corps, et en fouillant la terre l'hiver, personne n'a jamais trouvé de mulots. Il en paroît quelquefois

effoderit. Plurimi ità ad Troadem proveniunt: et jàm indè fugaverunt incolas. Proventus eorum siccitatibus : tradunt etiàm obituris vermiculum in capite gigni. Ægyptiis muribus durus pilus, sicùt herinaceis. Iidem bipedes ambulant, ceu Alpini quoque. Cùm diversi generis coivere animalia, ità demùm generant, si tempus nascendi par habent. Quadrupedum ova gignentium lacertas ore parere (ut creditur vulgò) Aristoteles negat : neque incubant eædem, oblitæ quo sint in loco enixæ, quoniàm huic animali nulla memoria. Itàque per se catuli erùmpunt.

LXXXVI. 66. Anguem ex medullâ hominis spinæ gigni, accipimus à multis. Pleraque enim occultâ et cæcâ origine proveniunt, etiàm in quadrupedum genere.

67. Sicùt salamandra, animal lacerti figurâ, stellatum, numquàm, nisì magnis imbribus, proveniens, et serenitate deficiens. Huic tantus rigor, ut ignem tactu restinguat, non alio modo, quàm glacies. Ejusdem sanie, quæ lactea ore vomitur, quâcumque parte

des quantités innombrables dans la Troade, et même ils en ont une fois chassé les habitans. C'est dans les sécheresses qu'ils pullulent le plus. On dit qu'il se forme dans leur tête un petit ver qui les fait périr. Les rats d'Égypte ont le poil dur, comme les hérissons. Ils marchent à deux pieds (49), ainsi que ceux des Alpes. Quand des animaux d'espèces différentes se sont accouplés, ils ne produisent que lorsque la durée de la gestation est la même pour toutes les deux. Aristote nie que, parmi les quadrupèdes ovipares, les lézards pondent par la gueule, comme le croit le vulgaire : ces animaux ne couvent pas leurs œufs, oubliant en quel lieu il les ont déposés ; car ils sont absolument sans mémoire. Leurs petits éclosent tout seuls.

Plusieurs auteurs enseignent qu'il s'engendre un serpent de la moelle épinière de l'homme. Certes la plupart des générations s'opèrent d'une manière occulte et inconnue, même dans l'espèce des quadrupèdes.

La salamandre en est un exemple. Sa forme est celle du lézard ; son corps est étoilé ; elle ne se montre jamais que dans les grandes pluies, et disparoît dans le beau temps. Elle est si froide que son contact éteint le feu, comme feroit la glace (50). Elle jette par la gueule une bave blanche qui fait tomber le poil de

corporis humani contactâ, toti defluunt pili: idque quod contactum est, colorem in vitiliginem mutat.

LXXXVII. 68. Quædam verò gignuntur ex non genitis, et sinè ullâ simili origine, ut suprà dicta, et quæcumque tempus anni generat. Ex iis quædam nihil gignunt, ut salamandræ. Neque est iis genus masculinum femininumve: sicut neque in anguillis, omnibusque quæ nec animal, nec ovum ex sese generant. Neutrum est et ostreis genus, et ceteris adhærentibus vado vel saxo. Quæ autem per se generantur, si in mares ac feminas descripta sunt, generant quidèm aliquid coitu, sed imperfectum et dissimile, et ex quo nihil ampliùs gignatur, ut vermiculos muscæ. Id magis declaravit natura eorum, quæ insecta dicuntur, arduæ explanationis omnia, et privatim dicato opere narranda. Quapropter ingenium prædictorum, et reliqua subtexetur edissertatio.

LXXXVIII. 69. Ex sensibus antè cetera homini tactus, dein gustatus: reliquis supe-

toutes les parties du corps humain qu'elle touche ; et la partie touchée prend la couleur de la lèpre.

Certains animaux sont produits par des êtres non engendrés : leur origine n'a rien de semblable à celle des espèces déjà nommées, et dont la naissance est affectée à certaines saisons. Quelques-uns d'eux ne produisent rien ; les salamandres sont de ce nombre (51). Elles ne sont ni mâles ni femelles, non plus que les anguilles et tous les animaux qui ne se reproduisent ni comme vivipares, ni comme ovipares. Les huîtres et les autres coquillages qui vivent attachés au fond de la mer et aux rochers sont également dépourvus de sexes. Quant aux animaux qui s'engendrent sans le secours de la copulation, s'ils sont divisés en mâles et en femelles, ils produisent, en s'accouplant, mais un être imparfait, d'une forme différente et infécond, comme les vers que produisent les mouches. C'est ce que démontrent, d'une manière plus sensible, les insectes, dont la nature est très-difficile à expliquer, et dont je traiterai dans un livre particulier. Je vais continuer à parler des sens chez les autres animaux, et compléter ce qui me reste à dire à leur sujet.

Le toucher est le premier des sens dans l'homme (52) : le goût est le second. Les autres

ratur à multis. Aquilæ clariùs cernunt : vultures sagaciùs odorantur : liquidiùs audiunt talpæ obrutæ terrâ, tàm denso atque surdo naturæ elemento. Præterea voce omnium in sublime tendente sermonem exaudiunt : et si de iis loquare, intelligere etiàm dicuntur, et profugere. Auditus cui hominum primò negatus est, huic et sermonis usus ablatus : nec sunt naturaliter surdi, ut non iidem sint et muti. In marinis ostreis auditum esse, non est verisimile : sed ad sonum mergere se dicuntur solenes. Ideò et silentium in mari piscantibus.

LXXXIX. 70. Pisces quidem auditûs nec membra habent nec foramina : audire tamen eos palàm est : ut patet, cùm plausu congregari feros ad cibum adsuetudine in quibusdam vivariis spectetur, et in piscinis Cæsaris genera piscium ad nomen venire, quosdamque singulos. Itàque produntur etiàm clarissimè audire, mugil, lupus, salpa, chromis, et ideò in vado vivere.

sont plus parfaits dans beaucoup d'animaux. L'aigle a la vue plus perçante, le vautour l'odorat plus exquis. L'ouïe est plus fine dans les taupes, quoiqu'elles vivent enfoncées sous la terre, le plus compact et le plus sourd des élémens. Encore que la voix monte, elles entendent ce qu'on dit; et si on parle d'elles, on prétend qu'elles le comprennent et qu'elles s'enfuient. L'homme à qui la nature a refusé le sens de l'ouïe, a été privé en même temps de l'usage de la parole. Quiconque est né sourd est nécessairement muet. Il n'est pas vraisemblable que les huîtres aient le sens de l'ouïe; on assure toutefois qu'au moindre bruit les dails se plongent : aussi le silence est-il nécessaire aux pêcheurs.

Les poissons n'ont point les organes de l'ouïe, ils n'ont pas même d'ouverture extérieure (53). Cependant la preuve qu'ils entendent (54), c'est que dans quelques viviers on les accoutume, en frappant des mains, à se rassembler pour recevoir leur nourriture. Dans les réservoirs de César, tous les poissons d'une même espèce accourent lorsqu'on les appelle : il en est même qui viennent seuls à leur nom. Aussi assure-t-on que le muge, le loup marin, la salpe, le chromis entendent très-bien, et que c'est par cette raison qu'ils vivent sur des bas-fonds.

XC. Olfactum iis esse manifestè patet : quippè non omnes eâdem escâ capiuntur : et priùs quàm adpetant, odorantur. Quosdam et speluncis latentes, salsamento illitis faucibus scopuli, piscator expellit, velutì sui cadaveris agnitionem fugientes. Conveniuntque ex alto etiàm ad quosdam odores, ut sepiam ustam, et polypum : quæ ideò conjiciuntur in nassas. Sentinæ quidem navium odorem procùl fugiunt : maximè tamen piscium sanguinem. Non potest petris avelli polypus : idem, cunilâ admotâ, ab odore protinùs resilit. Purpuræ quoque fœtidis capiuntur. Nàm de reliquo animalium genere quis dubitet? Cornûs cervini odore serpentes fugantur, sed maximè styracis : origani, aut calcis, aut sulphuris formicæ necantur. Culices acida petunt, ad dulcia non advolant.

71. Tactûs sensus omnibus est, etiàm quibus nullus alius : nàm et ostreis, et terrestrium, vermibus quoque.

XCI. Existimaverim omnibus sensum et

Il est évident qu'ils ont l'odorat (55), car ils ne se prennent pas tous à la même amorce, et avant que de la saisir, ils la flairent. Quant à ceux qui se cachent dans des trous, le pêcheur les force à sortir en frottant l'entrée de leur retraite avec du poisson salé; ils s'enfuient comme s'ils avoient horreur du cadavre de leurs semblables. On les voit même accourir de la haute mer à certaines odeurs, telles que celle de la sèche brûlée et du polype. C'est pourquoi on met dans les nasses la chair du polype et de la sèche pour servir d'appât. Ils fuient l'odeur de la sentine des vaisseaux, et surtout le sang de poisson. Il n'est pas possible d'arracher le polype des rochers; mais l'odeur de la sarriette lui fait quitter prise à l'instant. Les pourpres se prennent aussi à des amorces fétides. A l'égard des autres animaux, le fait est incontestable. L'odeur de la corne de cerf, et plus encore celle du styrax, met les serpens en fuite. L'odeur de l'origan, de la chaux vive et du soufre tue les fourmis. Les cousins cherchent les acides, et n'approchent point des choses qui sont douces.

Le sens du toucher est commun à tous les animaux, même à ceux qui sont privés de tous les autres; car il se trouve jusque dans les huîtres et dans les vers de terre.

Je croirois volontiers que le sens du goût

gustatûs esse : cùr enim alios alia sapores adpetant? in quo vèl præcipua naturæ architectæ vis. Alia dentibus prædantur, alia unguibus, alia rostri aduncitate carpunt, alia latitudine ruunt, alia acumine excavant, alia sugunt, alia lambunt, sorbent, mandunt, vorant. Nec minor varietas in pedum ministerio, ut rapiant, distrahant, teneant, premant, pendeant, tellurem scabere non cessent.

XCII. 72. Venenis capreæ et coturnices (ut diximus) pinguescunt, placidissima animalia : at serpentes ovis, spectandâ quidem draconum arte : aut enim solida hauriunt, si jàm fauces capiunt, quæ deindè in semet convoluti frangunt intùs, atque ità putamina extussiunt : aut si tenerior est catulis adhùc ætas, orbe adprehensa spiræ ità sensim vehementerque præstringunt, ut amputatâ parte, ceu ferro, reliquam quæ amplexu tenetur sorbeant. Simili modo avibus devoratis solidis, contentione plumam excitam revomunt.

XCIII. Scorpiones terrâ vivunt. Serpentes,

appartient à tous; car enfin pourquoi toutes les espèces n'ont-elles pas les mêmes appétits? et c'est en quoi se montre surtout la puissance de la nature, génératrice des êtres. Les uns saisissent leur proie avec les dents, les autres avec les ongles; quelques-uns, selon que leur bec est crochu, large ou pointu, déchirent, arrachent ou creusent: d'autres sucent, lèchent, hument, mâchent, dévorent. L'usage qu'ils font de leurs pieds n'offre pas moins de variétés: ils s'en servent pour saisir, déchirer, tenir, serrer, se suspendre et gratter continuellement la terre.

Les chèvres et les cailles, animaux du caractère le plus paisible, s'engraissent de plantes venimeuses. Les serpens mangent des œufs, et ils le font avec une adresse remarquable. En effet, si leur gosier est assez large, ils les avalent entiers; puis se repliant sur eux-mêmes, ils les cassent dans leur estomac, et rejettent les coquilles. Les jeunes qui ne peuvent avaler l'œuf entier, s'entortillent autour, le compriment peu à peu et avec tant de force, qu'ils en coupent le bout, comme pourroit faire un instrument tranchant; ils avalent ce qui reste enfermé dans leurs replis. De même après avoir dévoré des oiseaux entiers, ils font un effort et rejettent les plumes.

Les scorpions vivent de terre; les serpens

cùm occasio est, vinum præcipuè adpetunt, cùm alioquì exiguo indigeant potu. Eædem minimo et penè nullo cibo, cùm adservantur inclusæ: sicuti aranei quoque, alioquì suctu viventes. Ideòque nullum interit fame aut siti venenatum. Nàm neque calor his, neque sanguis, neque sudor, quæ aviditatem naturali sale augent. In quo genere omnia magis exitialia, si suum genus edêre, antequàm noceant. Condit in thesauros maxillarum cibum sphingiorum et satyrorum genus: mox indè sensim ad mandendum manibus expromit: et quod formicis in annum solemne est, his in dies vel horas.

73. Unum animal digitos habentium herbâ alitur, lepus: sed et fruge solidipedes, et è bisulcis sues omni cibatu et radicibus. Solidipedum volutatio propria. Serratorum dentium carnivora sunt omnia. Ursi et fruge, fronde, vindemiâ, pomis vivunt, et apibus, cancris etiàm, ac formicis. Lupi, ut diximus, et terrâ in fame. Pecus potu pinguescit: ideò

sont très-friands de vin, lorsqu'ils trouvent l'occasion d'en boire : du reste ils boivent peu. Ils ne mangent presque rien lorsqu'on les garde enfermés. Il en est de même des araignées, qui mangent en suçant. Aussi nul animal venimeux ne périt de faim ou de soif ; car ils n'ont point la chaleur, le sang, la sueur qui, par leur sel naturel, provoquent le besoin de manger et de boire. Tous ces animaux sont plus dangereux lorsqu'avant que de mordre ils ont mangé quelque bête de leur espèce. Les sphinx et les satyres mettent leurs alimens en réserve dans les poches de leurs joues; ensuite ils les tirent avec leurs pattes pour les manger : ils font pour chaque jour et pour chaque heure ce que les fourmis font pour l'année.

Le lièvre est le seul fissipède qui se nourrisse d'herbe. Les solipèdes se nourrissent d'herbe et de grain. Parmi les pieds-fourchus, le porc mange de tout, et même des racines. Les solipèdes sont naturellement pulvérateurs. Tous les animaux qui ont les dents en forme de scie sont carnivores. Les ours mangent des grains, des feuilles, des raisins, des fruits, des mouches à miel, des écrevisses même et des fourmis. J'ai déjà dit que les loups mangent jusqu'à de la terre, quand ils sont affamés. Le menu bétail s'engraisse en buvant, c'est pour-

sal illis aptissimus: item veterina, quamquàm et frugè et herbâ: sed ut bibêre, sic edunt. Ruminant, præter jàm dicta, silvestrium cervi, cùm à nobis aluntur: omnia autem jacentia potiùs quàm stantia, et hieme magis quàm æstate, septenis ferè mensibus. Pontici quoque mures simili modo remandunt.

XCIV. In potu autem, quibus serrati dentes, lambunt; et mures hi vulgares, quamvis ex alio genere sint. Quibus continui dentes, sorbent: ut equi, boves. Neutrum ursi, sed aquam quoque morsu vorant. In Africâ major pars ferarum æstate non bibunt inopiâ imbrium: quam ob causam capti mures Libyci, si bibêre, moriuntur.

Orygem perpetuò sitientia Africæ generant, et naturâ loci potu carentem; et mirabili modo ad remedia sitientium: Nàmque Gætuli latrones eo durant auxilio, repertis in corpore eorum saluberrimi liquoris vesicis. Insidunt in eâdem Africâ pardi condensâ arbore, occultatique

quoi le sel lui est très-bon. Il en est de même des bêtes de somme, qui se nourrissent de grains et d'herbes : plus elles ont bu, plus elles mangent. Aux animaux ruminans dont j'ai déjà parlé, il faut ajouter les cerfs ; ceux qu'on nourrit à la maison en sont la preuve. Ils ruminent plutôt couchés que debout, et plus l'hiver que l'été, pendant à peu près sept mois de l'année. Les rats pontiques ruminent aussi.

Quant à la manière de boire, les animaux qui ont les dents en forme de scie boivent en lapant ; c'est ce que font les rats ordinaires, quoique leurs dents soient autrement disposées. Les animaux qui les ont continues boivent en aspirant, comme les chevaux et les bœufs. Les ours ont une manière toute différente : ils mordent l'eau. En Afrique, la plus grande partie des bêtes sauvages ne boit point pendant l'été, faute de pluies : qu'on fasse boire un rat de Lybie, il meurt (56).

Les déserts de l'Afrique produisent l'orix, qui ne boit jamais dans ces lieux toujours arides, et qui lui-même est un remède admirable contre la soif. Il est d'une grande ressource pour les voleurs Gétules, qui trouvent dans son corps des poches remplies d'une liqueur très-salubre. Dans cette même Afrique, certains léopards grimpent sur

earum ramis, in prætereuntia desiliunt, atque è volucrum sede grassantur. Feles quidem quo silentio, quàm levibus vestigiis obrepunt avibus! quàm occultè speculatæ in musculos exsiliunt! Excrementa sua effossâ obruunt terrâ, intelligentes odorem illum indicem sui esse.

XCV. 74. Ergò et alios quosdam sensus esse, quàm suprà dictos, haud difficulter apparet. Sunt enim quædam his bella amicitiæque, undè et affectus, præter illa quæ de quibusque eorum suis diximus locis. Dissident olores et aquilæ : corvus et chloreus, noctu invicem ova exquirentes. Simili modò corvus et milvus, illo præripiente huic cibos : cornices atque noctua : aquilæ et trochilus, (si credimus) quoniàm rex appellatur avium : noctuæ, et ceteræ minores aves.

Rursus cum terrestribus, mustela et cornix : turtur et pyralis, ichneumones vespæ et phalangia aranei. Aquaticæ, et gaviæ. Harpe et triorches accipiter. Sorices et ardeolæ, invi-

un arbre touffu, et se cachant dans le feuillage ils se lancent, comme des oiseaux de proie, sur les animaux qui passent. Avec quel silence et quelle légéreté le chat se glisse vers les oiseaux ? comme il se tient en embuscade pour sauter sur la souris qu'il guette ? Cet animal cache ses ordures et les recouvre de terre, parce qu'il sait que cette odeur le trahit.

Il est aisé de reconnoître qu'il existe encore d'autres instincts dans les animaux; car il y a entre eux des haines et des amitiés qui produisent beaucoup d'affections, indépendamment de celles que j'ai citées en traitant de chaque espèce. Les cygnes et les aigles se font la guerre, ainsi que le corbeau et le chloréùs qui, pendant la nuit, cherchent les œufs l'un de l'autre. Cet état de guerre subsiste pareillement entre le corbeau et le milan; le premier arrache à l'autre sa proie : entre la corneille et le chat-huant : entre l'aigle et le roitelet; l'aigle, si la chose est croyable, étant jaloux qu'on donne à un autre le nom de roi : entre le chat-huant et tous les petits oiseaux.

Certains animaux terrestres vivent en guerre avec les volatiles : la belette avec la corneille : le pyralis avec la tourterelle : la guêpe ichneumon avec l'araignée phalange : la petite bernache avec la mouette : la harpaie avec la buse : le putois avec le héron, cherchant réciproque-

cem fetibus insidiantes. Ægithus avis minima cum asino. Spinetis enim se scabendi causâ atterens, nidos ejus dissipat: quod adeò pavet, ut, voce omninò rudentis auditâ, ova ejiciat, pulli ipsi metu cadant. Igitùr advolans ulcera ejus rostro excavat. Vulpes et nisi: angues, mustelæ, et sues. Æsalon vocatur parva avis, ova corvi frangens, cujus pulli infestantur à vulpibus. Invicem hæc catulos ejus ipsamque vellit. Quod ubi viderunt corvi, contrà auxiliantur, velùt adversùs communem hostem. Et acanthis in spinis vivit: idcircò asinos et ipsa odit, flores spinæ devorantes. Ægithum verò anthus in tantum, ut sanguinem eorum credant non coire, multisque ob id veneficiis infament.

Dissident thoes ac leones. Et minima æquè ac maxima. Formicosam arborem erucæ cavent. Librat araneus se filo in caput serpentis porrectæ sub umbrâ arboris suæ, tantâque vi morsu cerebrum adprehendit, ut stridens subindè,

ment à surprendre leurs petits : l'ægithe, oiseau de la plus petite espèce, avec l'âne. Celui-ci se grattant contre les épines, brise les nids de l'ægithe : cet oiseau en a une telle frayeur que, dès qu'il entend braire un âne, il renverse ses œufs, et que les petits eux-mêmes tombent d'effroi. Pour se venger, ils vole sur l'âne et lui déchire ses ulcères. Le renard est en guerre avec le busard : le serpent avec la belette et le porc. On nomme émerillon un petit oiseau qui brise les œufs du corbeau, et dont les petits sont poursuivis par le renard. L'émerillon, à son tour, fatigue à coups de bec les petits du renard et la mère elle-même ; à cette vue, les corbeaux viennent comme auxiliaires contre l'ennemi commun. Le chardonneret vit dans les buissons d'épine ; c'est pourquoi il hait les ânes, qui dévorent les fleurs de l'épine. L'anthus a une telle antipathie pour l'ægithe, qu'on prétend que leur sang ne peut se mêler, et qu'on lui attribue, par cette raison, le honteux avantage de servir à beaucoup de maléfices.

Les thos et les lions se font la guerre. Cette même antipathie se remarque dans les plus petits comme dans les plus grands animaux. Les chenilles évitent tout arbre où il y a une fourmilière. L'araignée voyant un lézard étendu au pied de son arbre, s'abbat sur sa tête, et lui mord le cerveau avec tant de force

ac vertigine rotata, ne filum quidem desuper pendentis rumpere, adeò non fugere queat: nec finis antè mortem est.

XCVI. Rursùs amici pavones et columbæ: turtures, et psittaci: merulæ, et turtures: cornix et ardeolæ, contrà vulpium genus communibus inimicitiis. Harpe et milvus contrà triorchem. Quid, non et affectûs indicia sunt etiàm in serpentibus, immitissimo animalium genere? Dicta sunt quæ Arcadia narrat de domino à dracone servato, et agnito voce draconi. De aspide miraculum Phylarcho reddatur: is enim auctor est, cùm ad mensam cujusdam veniens in Ægypto aleretur adsiduè, enixam catulos, quorum ab uno filium hospitis interemptum: illam reversam ad consuetudinem cibi, intellexisse culpam, et necem intulisse catulo, nec posteà in tectum id reversam.

XCVII. 75. Somni quæstio non obscuram conjectationem habet. In terrestribus, omnia quæ conniveant, dormire manifestum est. Aquatilia quoque exiguum quidem, etiàm

que, frémissant tout à coup, agité de convulsions, il ne peut ni fuir ni même rompre le fil de l'araignée suspendue au-dessus de lui : il meurt sur la place.

D'un autre côté, il règne une grande amitié entre les paons et les pigeons, entre les tourterelles et les perroquets, entre les merles et les tourterelles. La corneille et le héron s'unissent par une haine commune contre le renard : la harpaie et le milan contre le triorchès. Les serpens eux-mêmes, les plus cruels de tous les animaux, n'ont-ils pas donné des preuves touchantes d'affection ? J'ai cité ce que l'Arcadie raconte d'un jeune homme sauvé par un serpent qu'il avoit nourri, et qui reconnut sa voix. Philarque rapporte un fait merveilleux d'un aspic. Il dit qu'en Égypte un de ces reptiles venoit chaque jour à la table d'un homme recevoir sa nourriture. Un de ses petits donna la mort au fils de son hôte : l'aspic venant à l'ordinaire prendre son repas, reconnut le crime, en fit justice, et ne reparut plus dans la maison.

Le sommeil des animaux présente une question facile à résoudre. Il est évident que, parmi les animaux terrestres, ceux qui peuvent fermer leurs paupières, dorment. Les auteurs qui révoquent en doute le sommeil des autres animaux, con-

qui de ceteris dubitant, dormire tamen existimant : non oculorum argumento, quià non habent genas : verùm ipsâ quiete cernuntur placida, ceù soporata, neque aliud quàm caudas moventia, et ad tumultum aliquem expavescentia. De thynnis confidentiùs adfirmatur : juxtà ripas enim aut petras dormiunt. Plani autem piscium in vado, ut manu sæpè tollantur. Nàm delphini balænæque stertentes etiàm audiuntur. Insecta quoque dormire silentio apparet, quià ne luminibus quidem admotis excitentur.

XCVIII. Homo genitus premitur somno per aliquot menses : deindè longior in dies vigilia. Somniat statim infans : nàm et pavore expergiscitur, et suctum imitatur. Quidam verò numquàm : quibus mortiferum fuisse signum contrà consuetudinem somnium, invenimus exempla. Magnus hic invitat locus, et diversis refertus documentis, utrumne sint aliqua præscita animi quiescentis : quâ fiant ratione, àn fortuita res sit, ut pleraque. Et

viennent cependant que les poissons dorment un peu. Ce n'est pas à leurs yeux qu'on le reconnoît, puisqu'ils n'ont pas de paupières. Mais dans le repos, on les voit tranquilles, comme s'ils étoient assoupis, ils ne remuent que la queue, et s'agitent avec effroi au plus léger bruit. On peut parler plus affirmativement des thons; car ils dorment le long des rivages et des rochers. Les poissons plats dorment sur le sable, au point qu'on les prend à la main. Quant aux dauphins et aux baleines, on les entend même ronfler. Les insectes dorment aussi; on le juge à leur silence: on peut alors approcher d'eux une lumière, sans qu'ils fassent aucun mouvement.

L'homme, pendant les premiers mois de sa vie, dort presque continuellement (57) : ensuite il veille de jour en jour davantage. L'enfant rêve dès les premiers temps; car il se réveille effrayé, et suce ses lèvres, comme s'il tettoit. Il est des hommes qui ne rêvent jamais. S'il leur arrive de rêver, contre leur usage, c'est pour eux un signe de mort. On en a vu plusieurs exemples. L'ame, pendant qu'elle repose, voit-elle l'avenir? par quel moyen s'opère cette prévision? n'est-elle qu'une chose fortuite, comme bien d'autres? Ce seroit ici le moment d'agiter cette question; elle donneroit lieu à de grandes discussions; et si l'on vouloit se dé-

si exemplis agatur, profectò paria fiant. A vino et à cibis proxima, atque in redormitatione, vana esse visa, propè convenit. Est autem somnus nihil aliud, quàm animi in medium se sè recessus. Præter hominem somniare equos, canes, boves, pecora, capras, palàm est. Ob hoc creditur et in omnibus quæ animal pariant. De iis quæ ova gignunt, incertum est: sed dormire ea, certum.

Verum ad insecta transeamus.

cider par les faits, on trouveroit autant d'exemples d'un côté que de l'autre. On convient presque généralement qu'aussitôt après le repas, ou pendant le second sommeil, les songes ne signifient rien. Le sommeil n'est autre chose que la retraite de l'ame qui se recueille en elle-même. Les chevaux, les chiens, les bœufs, les moutons et les chèvres rêvent ainsi que l'homme. On croit qu'il en est de même de tous les vivipares. Quant aux ovipares, la chose n'est pas certaine : mais ce qui est incontestable, c'est qu'ils dorment.

Passons aux insectes.

NOTES

SUR LE DIXIÈME LIVRE

DE PLINE.

---

(1) *L'autruche*, etc. Le mot latin struthiocamelus signifie l'oiseau chameau; il est composé des deux mots grecs στρουθὸς et κάμηλος. On l'a donné à l'autruche, à cause des rapports de ressemblance qu'elle a avec le chameau, par la longueur de son cou et de ses jambes.

Il est à remarquer que chez les anciens Grecs le nom στρουθὸς est commun à l'autruche et au passereau. Ce n'est pas qu'ils aient voulu indiquer comme ne formant qu'un même genre, deux animaux aussi différens. Mais il paroît que, dans l'origine, le mot στρουθὸς avoit une signification très-étendue, et que, dans la suite, on l'a restreint à désigner seulement l'autruche et le passereau. Presque toujours les auteurs y joignent une épithète pour indiquer le pays ou quelque attribut de l'autruche.

Le mot στρουθοκάμηλος ne se trouve point dans les anciens auteurs Grecs.

On la trouve en Afrique et dans l'Éthiopie. «L'autruche est un oiseau propre et particulier à l'Afrique,

aux îles voisines de ce continent, et à la partie de l'Asie qui confine à l'Afrique. Ces régions, qui sont le pays natal du chameau, du rhinocéros, de l'éléphant et de plusieurs autres grands animaux, devoient être aussi la patrie de l'autruche, qui est l'éléphant des oiseaux. Les voyageurs modernes conviennent qu'elles ne s'écartent guères au delà du trente-cinquième degré de latitude de part et d'autre de la ligne ». *Hist. nat. des oiseaux.*

(2) *C'est le phénix*, etc. Cet oiseau fabuleux n'étoit que l'emblème d'une révolution solaire qui renaît au moment qu'elle expire. Il signifioit la grande année caniculaire des Égyptiens. Unique comme le soleil, le phénix brille des couleurs de la lumière. Il vient de l'Arabie : c'étoit en effet la route que les connoissances astronomiques avoient suivie pour parvenir jusqu'en Égypte. Enfin, cet oiseau périt et renaît sur l'autel du Soleil, parce que c'est le soleil qui règle et constitue la période caniculaire, et que les meilleurs astronomes Égyptiens faisoient leur séjour à Héliopolis, fameuse par la meilleure école des prêtres d'Égypte. *Hist. de l'astron. ancienne, par Bailly, p. 164.*

Tacite n'a pas dédaigné de parler de l'apparition du phénix en Égypte. Après avoir dit que tout ce qu'on en raconte est incertain et mêlé de fables, il ajoute que cependant personne ne doute que cet oiseau ne paroisse quelquefois en Égypte; qu'il s'y est montré sous le règne de Sésostris, sous Amasis et sous Ptolémée Évergète, qui vécut environ 250 ans avant le règne de Tibère: *Hæc incerta et fabulosis aucta. Cæterùm*

aspici aliquandò in Ægypto eam volucrem non ambigitur. Annal., lib. VI, cap. 28.

Belon a prétendu retrouver le phénix dans l'oiseau de paradis. Mais quelque analogie qu'il y ait entre les fables qu'on a débitées sur l'un et sur l'autre, il suffira d'observer que le phénix des anciens se trouvoit en Arabie et quelquefois en Égypte, au lieu que l'oiseau de paradis ne s'y montre jamais. On ne le rencontre guères que dans la partie orientale de l'Asie, et spécialement dans les îles d'Arou.

(3) *La révolution de la grande année.* Les anciens appeloient année une révolution quelconque, soit d'une soit de plusieurs planètes. Ils appeloient grande année celle qui embrassoit un plus long intervalle. La grande année étoit une période qui comprenoit exactement un nombre de révolutions complètes de plusieurs astres, de manière que tous ces astres partis du même point ou de certains aspects, devoient se trouver revenus aux mêmes points ou aux mêmes aspects.

« Les anciens y attachèrent une sorte de superstition. Les premiers hommes qui étudièrent l'état du ciel pour les besoins de l'agriculture, remarquèrent que la révolution du soleil ramenoit les saisons dans le même ordre; ils crurent reconnoître que certaines intempéries dépendoient de l'aspect de la lune, et en attachant les différens pronostics de ces intempéries aux levers et aux couchers des étoiles, ils se persuadèrent que les vicissitudes des choses d'ici-bas avoient des périodes réglées comme les mouvemens célestes. De là naquit le préjugé que le même aspect, le même arrangement de tous les astres qui avoit eu lieu à la

naissance du monde, en ameneroit la destruction. Le temps de cette longue révolution étoit la durée prédestinée à la vie de la nature. Un autre préjugé qui eut la même source, fut que le monde ne devoit périr à cette époque que pour renaître, et pour que le même ordre de choses recommençât avec le même cours de phénomènes célestes. Les uns fixèrent ce renouvellement universel à la conjonction de toutes les planètes. Les autres, qui avoient connoissance du mouvement des fixes, l'attendirent au retour des étoiles au même point de l'écliptique. D'autres, en réunissant ces deux espèces de révolutions, marquèrent le terme de la durée de toutes choses, au moment où les planètes et les étoiles reviendroient à la même situation primitive à l'égard de l'écliptique, c'est-à-dire, qu'ils concevoient une période qui renfermeroit une ou plusieurs révolutions complètes des étoiles, et de même un certain nombre de révolutions complètes de chacune des planètes. Période immense! le monde peut durer des milliers de siècles sans qu'elle s'achève. Toutes ces périodes s'appelèrent la grande année, c'est-à-dire, grande révolution ». *Hist. de l'astronomie ancienne, par Bailly, p.* 254.

Le Cit. Lalande, *histoire de l'astron. pour l'an IX*, déclare que les conjonctions rigoureuses de toutes les planètes sont incalculables. Un aperçu de ces retours où il n'a employé que les jours pour la durée des révolutions, lui a donné 17 mille millions de millions d'années pour l'intervalle d'une conjonction à l'autre. Que seroit-ce, dit-il, si j'avois tenu compte des heures et des minutes?

(4) *L'aigle nommé par les Grecs melanaëtos.* C'est celui que Buffon nomme aigle commun, parce qu'il est en effet le moins rare de tous. Les Latins l'ont appelé *valeria, quasi valens viribus*, à cause de sa force, qui paroît être plus grande que celle des autres aigles relativement à leur grandeur.

(5) *Il est muet et sans langue.* « Le naturaliste Frisch n'ayant point trouvé de langue dans le bec d'un coq de bruyère mort, et lui ayant ouvert le gosier, y retrouva la langue qui s'y étoit retirée avec toutes ses dépendances, et il faut que cela arrive le plus ordinairement, puisque c'est une opinion commune parmi les chasseurs, que les coqs de bruyère n'ont point de langue; peut-être en est-il de même de cet aigle noir dont Pline fait mention, et de cet oiseau du Brésil dont parle Scaliger, lequel passoit aussi pour n'avoir point de langue, sans doute sur le rapport de quelques voyageurs crédules, ou de chasseurs peu attentifs, qui ne voient presque jamais les animaux que morts ou mourans, et surtout parce qu'aucun observateur ne leur avoit regardé dans le gosier ». *Buffon, hist. des oiseaux, t. III.*

(6) *Le percnoptère.... tient du vautour.* Buffon dit que le percnoptère ne ressemble à l'aigle que par la grandeur. Ce n'est point du tout un aigle, et ce n'est certainement qu'un vautour, ou si l'on veut suivre le sentiment des anciens, il sera le dernier degré des nuances entre ces deux genres d'oiseaux, tenant d'infiniment plus près aux vautours qu'aux aigles. *Hist. des oiseaux, t. I, p. 209.*

(7) *Leurs petits sont du genre des orfraies.* L'orfraie a été appelé par nos nomenclateurs le grand aigle de mer. Les Latins l'ont nommé *ossifraga*, parce qu'ils avoient remarqué que cet oiseau brise avec son bec les os des animaux dont il fait sa proie.

Voyez *hist. des oiseaux*, *t. I*, *p.* 165, ce qu'il faut penser de tout ce que Pline dit ici de la génération de l'aigle de mer.

(8) *Sous le second consulat de Marius, l'aigle devint l'enseigne spéciale des légions romaines.* Cette aigle étoit ordinairement d'or ou d'argent. Sa grosseur étoit à peu près celle d'un pigeon. Elle avoit les ailes déployées, tenant quelquefois un foudre dans ses serres. Elle étoit posée au bout d'une pique sur un petit piedestal rond ou carré du même métal. On mettoit au-dessous un petit drapeau qui la faisoit remarquer de loin. Les soldats avoient un si grand respect pour les aigles romaines, qu'ils les invoquoient comme leurs divinités spéciales : *irent*, dit Tacite, Annal., lib. II, cap. 17, *sequerentur aves romanas, propria legionum numina.*

(9) *Il combat le serpent avec plus d'ardeur*, etc. C'est ce combat de l'aigle avec le serpent que Cicéron a peint si bien dans ces beaux vers, qui seuls nous sont restés de son poëme sur Marius. Nous les trouvons dans le premier livre de la divination, chap. 47 :

Hic jovis altisoni subito pinnata satelles
Arboris è trunco serpentis saucia morsu,
Ipsa feris subigit transfigens unguibus anguem
Semianimum et variâ graviter cervice micantem.
Quem se intorquentem lanians, rostroque cruentans,

Jam satiata animos, jam duros ulta dolores,
Abjicit efflantem, et laceratum affligit in undâ,
Seque obitu à solis nitidos convertit ad ortus.

Voici comme Voltaire a traduit ces vers dans sa préface de Rome sauvée :

Tel on voit cet oiseau qui porte le tonnerre,
Blessé par un serpent élancé de la terre ;
Il s'envole, il entraîne au séjour azuré
L'ennemi tortueux dont il est entouré.
Le sang tombe des airs. Il déchire, il dévore
Le reptile acharné qui le combat encore ;
Il le perce, il le tient sous ses ongles vainqueurs,
Par cent coups redoublés il venge ses douleurs.
Le monstre, en expirant, se débat, se replie,
Il exhale en poisons les restes de sa vie :
Et l'aigle tout sanglant, fier et victorieux,
Le rejette en fureur, et plane au haut des cieux.

(10) *Umbricius, le plus habile des aruspices de notre siècle*, etc. On sait que la superstition des présages étoit la base de la religion chez les Romains. Ils n'entreprenoient aucune affaire publique sans avoir consulté les augures et les aruspices, qui devinoient l'avenir par le chant ou le vol des oiseaux. Il ne faut donc pas s'étonner que ces augures et ces aruspices étudiâssent avec un soin particulier toutes les actions des oiseaux, les circonstances de leur vol, les différences de leur chant. C'est par cette raison que Pline s'est plusieurs fois appuyé de leur autorité.

(11) *L'ibis d'Égypte.* On sait que cet oiseau étoit révéré chez les Égyptiens, parce qu'il détruit les serpens, les grenouilles, les lézards et autres animaux

semblables. Les naturalistes paroissent s'accorder à regarder l'ibis blanc de Brisson et de Buffon, et le tantalus ibis de Linné, comme l'ibis des anciens Égyptiens. Le C. Cuvier ayant ouvert quelques momies d'ibis rapportées d'Égypte, a reconnu que les os et le bec de ces oiseaux ne pouvoient provenir que d'un courlis à peine plus gros que le nôtre, et qu'ils ne ressembloient ni par la taille ni par la forme à ceux du tantalus ibis. D'après ces faits et d'autres rapportés par les auteurs qui ont examiné des momies d'ibis, tels que Buffon, Shaw, Edwards, Caylus; le C. Cuvier s'est déterminé à chercher l'ibis parmi les vrais courlis, et il en a trouvé une espèce qui correspond beaucoup mieux que le tantalus ibis, non-seulement aux restes que les momies nous présentent, mais aux descriptions qu'Hérodote et Plutarque nous ont laissées de l'oiseau sacré, et qui surtout ressemblent aux figures coloriées qui se trouvent dans quelques-uns des tableaux déterrés à Herculanum. Il juge que cette espèce est la même que l'abou-hannés de Bruce, et que ce voyageur est le seul qui ait deviné la vérité, en regardant son abou-hannés comme l'ibis des Égyptiens.

(12) *Leur plus sinistre présage est quand ils étouffent leur voix*, etc. Pline, liv. XVIII, chap. 35, indique encore plusieurs autres inflexions de la voix du corbeau. On en comptoit jusqu'à soixante et quatre, toutes distinctes, et qui toutes avoient leur signification particulière.

(13) *L'oiseau qu'on nomme incendiaria*, etc. Quelques auteurs ont appliqué ce nom au coracias. Cet

oiseaue st attiré par tout ce qui brille, et cherche à se l'approprier. On l'a vu même, dit Buffon, enlever du foyer de la cheminée des morceaux de bois tout allumés, et mettre ainsi le feu dans la maison.

Spinturnix, autre nom qu'on donnoit à cet oiseau, venant de σπινθὴρ *étincelle*, présente le même sens que *incendiaria*.

(14) *A Pergame, on donne chaque année des combats publics de coqs.* Ce genre de spectacle plaît beaucoup aux Anglais, et encore plus aux Anglo-Américains. Chez eux, des combats de coqs, annoncés avec solennité, ont lieu en champ clos, à certaines époques de l'année, surtout pendant l'hiver. Les combattans ont ordinairement les pattes armées de lames tranchantes; presque toujours l'un des deux périt sur le champ de bataille, et l'autre en sort souvent très-maltraité. Ceux qui ont remporté plusieurs victoires sont cités avec distinction.

(15) *C'est un mauvais manger.* « Pline ayant dit, avec raison, que l'oiseau appelé *otis* par les Grecs, se nommoit *avis tarda* en Espagne, ce qui convient à l'outarde, ajoute que la chair en est mauvaise, ce qui convient à l'*otus*, selon Aristote et la vérité, mais nullement à l'outarde. Trompé apparemment par la ressemblance des mots, il a confondu l'*otis* avec l'*otus*. Et cette méprise est d'autant plus facile à supposer, que Pline, dans le chapitre suivant, confond évidemment ces deux oiseaux ». *Hist. nat. des oiseaux*, *t. III*, *p. 6*.

(16) *Si l'on songe qu'elles viennent de la mer orien-*

tale. C'est-à-dire, des bords de la mer du Kamschatka, qui est la partie de l'Océan oriental la plus voisine du cercle polaire. La contrée de *Grus-Tinski* et la ville de *Grustina*, qui se trouvent au voisinage de cette mer, paroissent, par leurs dénominations, indiquer le *séjour* des grues.

(17) *Qu'on nomme le Pays du Serpent*. Le canton de Serponouwtzi, par delà le fleuve Obi.

(18) *Quelques auteurs assurent qu'elles n'ont point de langue*. Voyez la note 5.

(19) *Ayant à leur tête l'ortygomètre*, etc. L'ortygomètre, le glottis, le cychrame n'ont pas encore été reconnus par les auteurs modernes. Au surplus, tous s'accordent à regarder comme une fable l'histoire de ces oiseaux qui accompagnent les cailles dans leurs voyages. Quant au hibou, voici ce que Buffon observe à ce sujet. Les cailles surchargées de graisse, lorsqu'elles partent en automne, ne volent guères que la nuit; elles se reposent pendant le jour à l'ombre, pour éviter la chaleur. On a pu, par cette raison, s'apercevoir que le hibou accompagnoit ou précédoit quelquefois ces troupes de cailles.

(20) *C'est un oiseau imitateur, bouffon et danseur*. « Ces mouvemens bouffons, attribués au *hibou* par les anciens, appartiennent aussi à presque tous les oiseaux de nuit, et dans le fait ils se réduisent à une contenance étonnée, à de fréquens tournemens de cou, à des mouvemens de tête en haut, en bas, et de tous

côtés, à des craquemens de bec, à des trépidations de jambes et des mouvemens de pieds dont ils portent un doigt tantôt en arrière et tantôt en avant. On peut aisément remarquer tout cela en gardant quelques-uns de ces oiseaux en captivité. Mais j'observerai encore qu'il faut les prendre très-jeunes, lorsqu'on veut les nourrir : les autres refusent toute la nourriture qu'on leur présente, dès qu'ils sont enfermés ». *Buffon, hist. des oiseaux, t. II, p.* 149.

(21) *Étrange variété de la nature !* Le C. Volnei, dans son voyage en Syrie et en Égypte, cite un exemple bien remarquable de ces singularités de la nature. « Depuis 550 ans qu'il y a des Mamelouks en Égypte, pas un seul n'a donné lignée subsistante ; il n'en existe pas une famille à la seconde génération. Tous leurs enfans périssent dans le premier ou le second âge. Les Ottomans sont presque dans le même cas, et l'on observe qu'ils ne s'en garantissent qu'en épousant des femmes indigènes : ce que les Mamelouks ont toujours dédaigné. Qu'on explique pourquoi des hommes bien constitués, mariés à des femmes saines, ne peuvent naturaliser sur les bords du Nil un sang formé aux pieds du Caucase, et qu'on se rappelle que les plantes d'Europe refusent également d'y maintenir leur espèce : on pourra hésiter de croire ce double phénomène ; mais il n'en est pas moins constant, et il ne paroît pas nouveau. Les anciens ont des observations qui y sont analogues. Ainsi lorsque Hippocrate dit que chez les Scythes et les Égyptiens tous les individus se ressemblent, et que ces deux nations ne ressemblent à aucune autre : lorsqu'il ajoute que dans le pays de

ces deux peuples, le climat, les saisons, les élémens et le terrain ont une uniformité qu'ils n'ont point ailleurs, n'est-ce pas reconnoître cette espèce d'intolérance dont je parle? Quand de tels pays impriment un caractère si particulier à ce qui leur appartient, n'est-ce pas une raison de repousser tout ce qui leur est étranger»? *Voyage en Syrie et en Égypte, par Volnei, troisième édition, t. I, p.* 94.

(22) *Dans la saison où l'on sème les raves.* Pline nous apprend, liv. XVIII, chap. 13, qu'il faut semer les raves entre les fêtes de Neptune et de Vulcain. Or, les premières se célébroient le 23 juillet, et les autres le 23 août : ce qui correspond au mois thermidor.

(23) *Ils perdent jusqu'à leur nom.* Cette transformation du bec-figue en mésange cendrée est une erreur populaire. Cette erreur, adoptée par Aristote et par Pline, vient de ce que ces deux oiseaux ne paroissent jamais ou presque jamais dans le même temps, l'un disparoissant quand l'autre se montre : ce qui a donné lieu de croire que le successeur étoit le même oiseau métamorphosé. Expliquons de même ce que Pline dit de l'érithaque et du phénicure.

(24) *Les merles sont blancs auprès du Mont Cillène en Arcadie*, etc. Les anciens étoient persuadés qu'il n'existoit de merles blancs que sur le Mont Cillène, en Arcadie, près des frontières de l'Achaie. Mais il n'y a guères de pays où il ne s'en rencontre : ils sont plus communs dans le Nord que par tout ailleurs. Le Cit.

Lacépède, *hist. des poissons, t. III, p.* 495, écrit que ce passage du noir au blanc est irrégulier, fortuit, très-peu fréquent, et propre à quelques individus de la couvée, dans laquelle on compte d'autres individus qui ne présentent en rien cette sorte de métamorphose.

Voici quelques observations assez curieuses qui m'ont été communiquées par le C. Cosme, médecin et professeur d'histoire naturelle à l'école centrale du département d'Eure et Loire. Ce citoyen possède un merle blanc vivant.

Cet oiseau fut trouvé en l'an VI à Chavanne, petite commune peu éloignée de Chartres. Un même nid contenoit quatre petits : deux étoient de couleur ordinaire, le troisième avoit une petite collerette blanche, le quatrième étoit parfaitement blanc. L'arbre qui portoit le nid étoit planté contre un mur argileux. On rencontre fréquemment de ces variétés dans les oiseaux de ce département ; mais seulement dans les lieux ou l'on remarque une terre argileuse. C'est là que l'on trouve des alouettes blanches. Le Cit. Marchand, qui s'occupe beaucoup de l'histoire naturelle, en possède plusieurs dans son cabinet.

On voit aussi à Chartres un moineau blanc et un moineau panaché, trouvés tous les deux dans un colombier, à quatre lieues de Chartres. Les habitans assurent qu'on ne trouve que dans des pays découverts ou contre les murs, des merles blancs, des alouettes blanches, des moineaux blancs.

Il semble que la couleur blanche affecte plutôt les oiseaux femelles que les mâles. Le merle blanc, le moineau blanc qui vivent à Chartres, sont femelles,

tandis que le moineau panaché et des merles nuancés de noir et de blanc sont mâles. Ce phénomène est-il constant? c'est ce qu'une observation plus long-temps suivie peut seule démontrer.

(25) *Qu'on nomme alcyonides*. Les anciens, et surtout les poëtes, ont célébré les jours de l'alcyon. C'étoit ainsi qu'ils nommoient les beaux jours qui arrivent quelquefois au solstice d'hiver. Cependant ils n'étoient pas bien d'accord sur le nombre, ni même sur le temps où ils arrivoient. Les modernes ne savent à quel oiseau il faut rapporter l'alcyon des anciens. Le Cit. Valmont de Bomare écrit que l'oiseau avec lequel on lui trouve le plus de ressemblance, est celui que l'on voit à la Louisiane et à la Chine, et qui est connu sous le nom d'hirondelle de la Chine. Mais les anciens n'ont point connu la Louisiane, et il est fort douteux que l'hirondelle de la Chine leur ait été connue.

« Les nids d'alcyon sont un *objet de commerce dans* l'Inde, écrit le C. de Bomare. Les Chinois les mangent avec du gingembre, ou les font bouillir avec un autre aromate qui en déguise la saveur insipide et glutineuse. Ils les estiment bons pour guérir les maux d'estomac et les maladies de langueur. On les recueille sur les rochers escarpés, à la côte de Coromandel. Quelques marins disent que ces nids sont composés avec le goëmon, espèce d'algue marine qui a une bonne odeur; d'autres prétendent qu'ils sont formés par une espèce d'écume blanche qui sort du bec de ces oiseaux quand ils sont en amour ». Cl. Peissonnel a montré que ce sont de vrais polypiers.

(26) *Dans le genre des oiseaux qu'on nomme viti-parra*, etc. Pline (liv. XVIII, chap. 29) parle de l'oiseau *parra*, qui se cache précisément le jour de la canicule : *avem parram, oriente sirio, ipso die, non apparere, donec occidat.*

Hardouin pense que le parra est le même que l'œnanthe dont Pline a dit la même chose. Cet oiseau nous est entièrement inconnu. Tout ce que nous en savons, c'est que les Romains le croyoient d'un sinistre présage.

Impios parra recinentis omen
Ducat.

A dit Horace, liv. III des Odes.

(27) *Les perdrix*, etc. C'est aux perdrix rouges que doit se rapporter tout ce que les anciens ont dit des perdrix. Nul autre avant Pline n'a parlé de la perdrix grise : cet oiseau même étoit nouveau pour lui. Il en fera mention au chap. XLIX, elle y est désignée par le nom de *avis nova*. Il fixe l'époque où cette espèce de perdrix a commencé à paroître dans l'Italie : ce temps n'étoit pas éloigné de celui où il vivoit ; car la guerre dont il parle est celle qui eut lieu entre Othon et Vitillius ; et la bataille qui assura l'empire au dernier se livra l'an 820 de Rome, 69 ans après J.-C.

(28) *Si les femelles se trouvent au-dessous du vent, l'air qui vient du côté du mâle les rend fécondes.* « Aristote dit que les perdrix femelles conçoivent et produisent des œufs lorsqu'elles se trouvent sous le vent des mâles, ou lorsque ceux-ci passent au-dessus d'elles en volant, et même lorsqu'elles entendent leur voix ;

et on a répandu du ridicule sur les paroles du philosophe grec, comme si elles eussent signifié qu'un courant d'air imprégné par les corpuscules fécondans du mâle, ou seulement mis en vibration par le son de sa voix, suffisoit pour féconder réellement une femelle; tandis qu'elles ne veulent dire autre chose, sinon que les perdrix femelles ayant le tempérament assez chaud pour produire des œufs d'elles-mêmes, et sans commerce avec le mâle, tout ce qui peut exciter leur tempérament doit augmenter encore cette puissance; et l'on ne niera point que ce qui leur annonce la présence du mâle ne puisse et ne doive avoir cet effet». *Buffon, hist. nat. des oiseaux, t. IV, p. 205.*

(29) *Après les perdrix, c'est dans les pigeons qu'on remarque surtout cette ardeur pour les plaisirs de l'amour.* Ce qui est dit ici au sujet des mœurs et des habitudes des pigeons, doit se rapporter aux pigeons de volière.

(30) *Il faut tenir avec eux l'oiseau qu'on nomme cresserelle.* Si le *tinniculus* est vraiment la cresserelle, ainsi que tous les naturalistes s'accordent à le penser, on ne voit pas sur quel fondement Pline a fait de cet oiseau de proie l'ami et le protecteur des pigeons. Nous lisons dans Buffon que souvent il prend des pigeons *qui* s'écartent de leur compagnie.

(31) *Le vol est l'état habituel des apodes*, etc. Le mot apodes vient de *α* privatif, et de *πούς*, pied. Ces oiseaux ont été nommés ainsi, non qu'ils manquent de pieds, mais parce qu'ils ont les pieds très-petits et très-foibles.

Le mot *cypseli*, logeurs, vient du grec κυψέλη, ruche. On leur a donné aussi ce nom, parce qu'ils nichent dans de petites loges faites de boue, et de forme alongée, qui n'ont qu'une ouverture proportionnée à la grosseur de leur corps.

Les modernes font tous de l'apode, une espèce d'hirondelle, qu'ils nomment la grande hirondelle, le martinet.

(32) *Le perroquet*, etc. On peut conclure de tout ce que les anciens ont dit du perroquet, qu'ils n'ont connu que celui qui vient de l'Inde, et seulement l'espèce que nous appelons la grande perruche à collier rouge.

(33) *Ces oiseaux même ne sont plus connus.* Ce qui résulte des données offertes par Athénée, IX, 9, et par Ælien, hist. des animaux, XV, c'est que le scops passoit pour un oiseau très-amusant, qui imite tout et se moque de tout : que l'on avoit une espèce de danse moqueuse, qui portoit le même nom. Aristote désigne par σκὼψ le petit duc de Buffon; strix, scops de Linné. Selon quelques auteurs, les scops d'Homère sont plutôt de la race des pluviers. Au surplus, voyez la note 20.

(34) *Les anciennes lois somptuaires.* La première de toutes est de l'an de Rome 569; elle fut proposée par C. Orchius, tribun du peuple. Cette loi prescrivoit seulement le nombre des convives. Vingt-deux ans après, l'an 591, la loi Fannia fixa la dépense même. Elle entroit dans le plus grand détail sur la distinc-

tion des jours. Elle permettoit de dépenser cent as par repas en certains jours de fêtes, trente as dix fois par mois : la dépense des autres jours étoit réduite à dix as, non compris les légumes, les fruits et le vin. L'an 609, la loi Didia étendit les dispositions de la loi Fannia à toute l'Italie. Enfin, la *loi Licinia* fut portée l'an 642. Elle ne fit guères que confirmer la loi Fannia. Elle eut cela de particulier, que le sénat ordonna qu'elle seroit exécutée, même avant que d'avoir reçu la sanction du peuple. On fit encore quelques autres réglemens; mais le luxe, plus fort que toutes les lois, rompit toujours les barrières qu'on s'efforçoit de lui opposer.

(35) *Le talent du cuisinier*, etc. Les Romains distinguoient, par des noms différens, les esclaves qu'ils employoient pour le service de la table. Ils les appeloient *structores*, *carptores*, *diribitor.* , *scissores*, *archimagiri*, *cheironomontes*. Ce grand nombre de noms prouve la diversité de leurs emplois, et la variété de leurs talens. Consultez, à ce sujet, Sénèque, Ép. 47, et *de vitæ brevitate*, ch. XII. Apulée, liv. II. Pétrone, ch. XXXVI, et plusieurs satires de Juvenal. Je n'en citerai que les vers suivans :

Structorem intereà, ne qua indignatio desit,
Saltantem spectes, et chironomonta volanti
Cultello, donec peragat dictata magistri
Omnia. Nec minimo sanè discrimine refert
Quo gestu lepores, et quo Gallina secetur.

Sat. II, v. 120.

« Regarde, pour surcroît d'indignation, et l'agilité

de celui qui met sur table, et l'adresse avec laquelle cet écuyer tranchant exécute rapidement toutes les leçons de son maître. Certes, il importe beaucoup comment on doit s'y prendre pour découper le lièvre et le poulet». *Traduction de Dusaulx.*

(36) *Les Parthes aussi ont donné leurs modes à nos cuisiniers.* Pline (liv. XI, chap. 53) parlera encore des Parthes comme se livrant avec fureur à tous les excès de la table. Quinte-Curce a dit de ces peuples (liv. V, chap. 1) : *convivales ludi totâ perside regibus purpuratisque cordi sunt.* On connoît aussi ce vers d'Horace :

Persicos odi, puer, apparatus.

(37) *Lénius Srabon.... fit, le premier, construire à Brindes des volières,* etc. On voit par les écrits de Varron et de Columelle, sur l'économie rurale, que les anciens savoient réduire à l'état de domesticité plusieurs espèces d'oiseaux sauvages qu'ils engraissoient par milliers dans de grandes volières. Varron cite une maison de campagne où l'on avoit engraissé cinq mille grives en un an.

(38) *Horace pense que les œufs oblongs sont d'un goût plus délicat.* Voici les vers d'Horace :

Longa quibus facies ovis erit, illa memento,
Ut succi melioris, et ut magis alta rotundis,
Ponere.

Horat., lib. II, satyr. 4.

Observons que Pline se trompe en prenant pour les sentimens d'Horace les propos d'un certain Catius,

interlocuteur ridicule, dont ce poëte se moque par des remercîmens ironiques.

(39) *Les poules d'Adria.* Ces poules, remarquables par leur fécondité, étoient ainsi nommées du pays d'où on les tiroit. C'étoit des environs d'Adria, ville d'Italie, qui avoit donné son nom à la Mer Adriatique, aujourd'hui le golfe de Venise.

(40) *Les œufs peuvent éclore naturellement*, etc. Les Égyptiens, rapporte Diodore de Sicile, avoient une méthode de faire éclore des poulets, sans que les œufs eussent été couvés par des poules. Ils les enfermoient dans un four légérement échauffé, et dont le degré de chaleur se rapportoit à la chaleur naturelle des poules. Ce procédé est toujours en usage dans ce pays. Le temps le plus favorable pour cette opération est depuis le commencement de nivôse jusqu'à la fin de germinal. Pendant ces quatre mois, ils font couver plus de trois cent mille œufs qui, sans réussir tous, fournissent à peu de frais une quantité prodigieuse de volailles. On emploie à peu près dix jours pour échauffer les fours, et autant pour faire éclore les œufs. *Lettres sur l'Égypte*, *t. II.*

(41) *On parle du talent d'un nourrisseur de volailles*, etc. Ce que Pline dit ici d'un seul homme, Cicéron l'attribue à presque tous les habitans de Délos, qui faisoient métier d'élever des volailles. *Vides ut in proverbio sit avorum inter se similitudo? tamen hoc accepimus Deli fuisse complures qui gallinas alere permultas quæstûs causâ solerent. Hi cùm ovum inspexe-*

rant, quæ id gallina peperisset dicere solebant. Acad. quæst., lib. IV, cap. 18.

(42) *Les œufs clairs et sans germe, que nous avons nommés hypénémiens*, etc. Il est probable que ces œufs hypénémiens, zéphyriens (œufs du vent, œufs du zéphyre) ont été nommés ainsi parce que les oiseaux dont parle notre auteur ne pondent guères de ces œufs que dans la nouvelle saison, annoncée ordinairement et même désignée par les zéphyrs.

(43) *De tous les oiseaux, la chauve-souris est le seul qui soit vivipare.* Beaucoup d'auteurs ont rangé la chauve-souris au nombre des oiseaux. D'autres en ont fait un animal intermédiaire entre les quadrupèdes et les oiseaux. Mais elle est un véritable quadrupède. La chauve-souris, dit Daubenton (Séances des Écoles Normales, t. V, p. 10), ne diffère des quadrupèdes fissipèdes qu'en ce que les phalanges des doigts sont à proportion beaucoup plus longues, et qu'elles soutiennent une membrane qui se prolonge le long des côtes du corps jusqu'à la queue. Elle vole à l'aide de cette membrane, lorsqu'elle est étendue; mais après l'avoir repliée avec les longues phalanges de ses doigts, elle marche comme les quadrupèdes, le poignet des jambes de devant lui servant de pieds. Au reste, la chauve-souris est conformée comme les autres quadrupèdes, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Sa conformation n'a rien de commun avec les caractères essentiels à celle des oiseaux. S'il suffisoit d'avoir une membrane propre au vol pour participer à la nature des oiseaux, le lézard volant, le poisson volant,

et un grand nombre d'espèces d'insectes y auroient autant de part que la chauve-souris.

(44) *Le mâle de la vipère introduit sa tête dans la gueule de sa femelle*, etc. Nous n'avons pas besoin de réfuter ces opinions, dit le C. Lacépède. Les anciens, ainsi que les modernes, ont quelquefois pris des faits particuliers, des accidens bizarres ou des observations exagérées, pour des lois générales ; et d'ailleurs il semble qu'ils avoient quelque plaisir à croire que la naissance d'une génération d'animaux aussi redoutés que la vipère, ne pouvoit avoir lieu que par l'extinction de la génération précédente. *Hist nat. des serp.*, *p.* 35.

(45) *Les autres serpents couvent sur la terre leurs œufs*, etc. Les femelles ne couvent point leurs œufs : elles les abandonnent après la ponte : elles les laissent quelquefois sur la terre nue, surtout dans les contrées très-chaudes ; mais le plus souvent, elles les couvrent avec plus ou moins de soin, suivant que l'ardeur du soleil et celle de l'atmosphère sont plus ou moins vives.

L'on ignore encore combien de jours s'écoulent dans les diverses espèces, entre la ponte des œufs et le moment où le serpenteau vient à la lumière. Ce temps doit être très-relatif à la chaleur du climat. *Hist. nat. des serpents*, *p.* 27.

(46) *Le crocodile mâle et sa femelle couvent alternativement.* Les crocodiles ne couvent point leurs œufs ; la chaleur seule de l'atmosphère les fait éclore. Le Cit. Lacépède cite une observation de Laborde, qui rapporte qu'à Surinam, la femelle du crocodile se tient

toujours à une certaine distance de ses œufs, qu'elle garde, pour ainsi dire, et qu'elle défend avec une sorte de fureur. *Hist. des quadrup. ovip., p.* 10.

(47) *Messaline, femme de l'empereur Claude*, etc. Les débauches de Messaline ont excité l'indignation de Juvenal. Voici les vers du poëte Latin, si heureusement traduits par Thomas.

......Dormire virum cùm senserat uxor,
Ausa palatino tegetem præferre cubili,
Sumere nocturnos meretrix Augusta cucullos,
Linquebat, comite ancillâ non ampliùs unâ;
Sed nigrum flavo crinem abscondente galero,
Intravit calidum veteri centone lupanar,
Et cellam vacuam atque suam: tunc nudâ papillis
Prostitit auratis, titulum mentita Lyciscæ,
Ostenditque tuum, generose Britannice, ventrem.
Excepit blanda intrantes, atque æra poposcit,
Et resupina jacens multorum absorbuit ictus.
Mox lenone suas jàm dimittente puellas,
Tristis abit; sed quod potuit, tamen ultima cellam
Clausit, adhùc ardens rigidæ tentigine vulvæ,
Et lassata viris, sed non satiata recessit.
Obscurisque genis turpis, fumoque lucernæ
Fœda lupanaris tulit ad pulvinar odorem.

Juven., sat. VI.

Quand de Claude assoupi, la nuit ferme les yeux,
D'un obscur vêtement sa femme enveloppée,
Seule avec une esclave, et dans l'ombre échappée,
Préfère à ce palais, tout plein de ses aïeux,
Des plus viles phrynés le repaire odieux.
Pour y mieux avilir le rang qu'elle profane,
Elle emprunte à dessein un nom de courtisane:
Son nom est Lycisca. Ces exécrables murs,
La lampe suspendue à leurs dômes obscurs,

Des plus affreux plaisirs la trace encor récente,
Rien ne peut réprimer l'ardeur qui la tourmente;
Un lit dur et grossier charme plus ses regards,
Que l'oreiller de pourpre où dorment les Césars.
Tous ceux que, dans cet antre, appelle la nuit sombre,
Son regard les invite, et n'en craint pas le nombre.
Son sein nu, *haletant, qu'attache* un réseau d'or,
Les défie et triomphe, et les défie encor.
C'est là que, dévouée à d'infâmes caresses,
Des muletiers de Rome épuisant les tendresses,
Noble Britannicus, sur un lit effronté,
Elle étale à leurs yeux les flancs qui t'ont porté!
L'aurore enfin paroît, et sa main adultère,
Des faveurs de la nuit réclame le salaire.
Elle quitte à regret ces immondes parvis:
Ses sens sont fatigués et non pas assouvis.
Elle rentre au palais, hideuse, échevelée;
Elle rentre, et l'odeur autour d'elle exhalée,
Va sous le dais sacré du lit des empereurs
Révéler de sa nuit les lubriques fureurs.

(48) *Les chiennes de Laconie*, etc. On pense assez généralement que ces chiens ont été ainsi nommés parce qu'ils se trouvoient en Laconie, contrée de la Grèce, dont Lacédémone étoit la capitale. Buffon présume que l'épithète *laconicus* pourroit bien avoir été employée dans le sens moral, c'est-à-dire, pour exprimer la brieveté ou le son aigu de la voix; et qu'on aura appelé *laconic* ce chien qu'Aristote dit provenir du renard et du chien, parce qu'il n'aboyoit pas comme les autres chiens, et qu'il avoit la voix courte et glapissante comme celle du renard. Il retrouve dans ce chien laconic notre chien de berger, celui de tous dont la voix est la plus brève et la plus rare. *Buffon, hist. nat., t. XII, p.* 253.

(49) *Ils marchent à deux pieds.* Ces rats bipèdes sont les mêmes animaux que les modernes ont nommés gerboises. On connoissoit depuis long-temps la conformation très-singulière de leurs pieds, dont ceux de derrière sont cinq à six fois plus longs que ceux de devant; mais on n'avoit pas d'idée juste de la manière dont ils marchent. Le Cit. Olivier nous a appris qu'ils ne vont que par sauts, mais qu'ils retombent chaque fois sur leurs quatre pieds.

(50) *Elle est si froide que son contact éteint le feu.* Maupertuis, qui s'est beaucoup occupé de ce lézard, a démontré l'action des flammes sur la salamandre. Il a remarqué qu'à peine elle est sur le feu, qu'elle paroît couverte de son lait qui, raréfié par la chaleur, s'échappe par tous les pores de la peau, sort en plus grande quantité sur la tête, ainsi que sur les mamelons, et se durcit sur le champ. Mais on n'a certainement pas besoin de dire que ce lait n'est jamais assez abondant pour éteindre le moindre feu. *Hist. nat. des quadrup. ovip.*, p. 465.

(51) *Les salamandres sont de ce nombre.* La salamandre femelle met bas des petits tout formés, et sa fécondité est très-grande. Maupertuis a trouvé quarante-deux petites salamandres dans le corps d'une femelle, et cinquante-quatre dans une autre. *Hist. nat. des quadrup. ovip.*, p. 466.

(52) *Le toucher est le premier des sens dans l'homme.* « Dans l'homme, écrit Buffon (hist. nat., t. V, p. 281), le premier des sens pour l'excellence, est le toucher,

et l'odorat est le dernier..... En général, les sens les plus relatifs à la pensée et à la connoissance sont plus parfaits chez l'homme, et les sens relatifs à l'instinct et à l'appétit sont plus parfaits dans l'animal. L'homme a donc le toucher, l'oreille et l'œil plus parfaits, et l'odorat plus imparfait que l'animal. Quant au goût, comme il est un odorat intérieur, et qu'il est encore plus relatif à l'appétit qu'aucun des autres sens, on peut croire que l'animal a aussi ce sens plus sûr et plus exquis que l'homme. On pourroit le prouver par la répugnance invincible que les animaux ont pour certains alimens, et par l'appétit naturel qui les porte à choisir, sans se tromper, ceux qui leur conviennent; au lieu que l'homme, s'il n'étoit averti, mangeroit le fruit du mancenillier comme la pomme, et la ciguë comme le persil ».

On pourroit observer que Buffon suppose gratuitement la vue de l'homme meilleure que celle d'un grand nombre d'animaux. Il s'en faut infiniment que nous ayons la vue aussi perçante que l'aigle et la frégate. Le goût aussi paroît être le plus imparfait des sens chez les poissons. Mais, dit le Cit. Lacépède, il est remplacé par leur odorat, dans lequel on peut le considérer en quelque sorte comme transporté.

(53) *Les poissons n'ont point les organes de l'ouïe; ils n'ont pas même d'ouverture extérieure.* Dans presque aucun des animaux qui vivent habituellement dans l'eau, et qui reçoivent les impressions sonores par l'intermédiaire d'un fluide plus dense que celui de l'atmosphère, on ne voit ni ouverture extérieure pour l'organe de l'ouïe, ni oreille externe, ni canal auditif

extérieur, ni membrane du tympan, ni cavité du même nom, ni passage aboutissant à l'intérieur de la bouche, et connu sous le nom de *trompe d'eustache*, ni osselets auditifs correspondans à ceux que l'on a nommés *enclume*, *marteau* ou *étrier*, ni limaçon, ni communication intérieure désignée par la dénomination de fenêtre ronde. Ces parties manquent en effet, non-seulement dans les poissons, mais encore dans les salamandres aquatiques ou à queue plate, dans un grand nombre de serpens, dans les crabes, et dans d'autres animaux à sang blanc, tels que les sépies, qui ont un organe de l'ouïe, et qui habitent au milieu des eaux. Mais les poissons n'en ont pas moins reçu, ainsi que les serpens dont nous venons de parler, un instrument auditif, composé de plusieurs parties très-remarquables, très-grandes et très-distinctes ». *Discours sur la nat. des poissons*, *par le C. Lacépède*, *p.* lxj.

(54) *La preuve qu'ils entendent, c'est que, dans quelques viviers, on les accoutume, en frappant des mains, à se rassembler pour recevoir leur nourriture.* « Ce fait, bien connu des anciens, a été très-souvent vérifié dans les temps modernes. Il y a, par exemple, bien plus d'un siècle que l'on sait que des poissons nourris dans des bassins d'un jardin de Paris, désigné par la dénomination de *Jardin des Tuileries*, accouroient lorsqu'on les appeloit, et particulièrement lorsqu'on prononçoit le nom qu'on leur avoit donné. Ceux à qui l'éducation des poissons n'est pas étrangère, n'ignorent pas que dans les étangs d'une grande partie de l'Allemagne, on accoutume les truites, les carpes et les tanches à se rassembler au son d'une cloche, et à venir prendre

la nourriture qu'on leur destine ». *Discours sur la nature des poissons*, *p.* cxxix, *par le C. Lacépède.*

(55) *Il est évident qu'ils ont l'odorat.* Le C. Lacépède établit même que ce sens est exquis chez les poissons, et qu'il est le premier de leurs sens. Le siége de l'odorat, dit-il, est le véritable œil des poissons. Il les dirige au milieu des tempêtes les plus épaisses, malgré les vagues les plus agitées, dans le sein des eaux les plus troubles, les moins perméables aux rayons de la lumière. Il ajoute que si l'odorat des poissons étoit moins parfait, ce ne seroit que dans un petit nombre de circonstances qu'ils pourroient rechercher leurs alimens, échapper aux dangers qui les menacent, parcourir un espace d'eau un peu étendu. Voyez le *discours sur la nature des poissons*, *p.* lxvij.

(56) *Qu'on fasse boire un rat de Lybie, il meurt.* Le gerbe, ou la gerboise proprement dite, animal de la taille d'un rat de moyenne grandeur, ne *boit point*, et refuse absolument tout aliment imbibé d'eau. On le trouve en Circassie, en Égypte, en Barbarie, en Arabie.

(57) *L'homme, pendant les premiers mois de sa vie, dort presque continuellement* : on dort beaucoup dans la première enfance, ainsi que dans la décrépitude; l'Encyclopédie Méthodique (hist. des an., t. I, *p.* xlv) cite M. Moivre, de l'académie des sciences, mort à 88 ans, et qui n'étoit éveillé, vers la fin de sa vie, que pendant quatre heures sur vingt-quatre.

FIN DU TOME II.

